

Aicardiana

2^e série — n° 15 — 15 décembre 2015

- *Toulon & ses environs* Jean AICARD et coll.
- *Un cercle littéraire aicardien* Dominique AMANN
- *Le Ragas* George SAND et Jean AICARD
- *Le Génie de la navigation*
Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Charles PONCY,
Louis PELABON et Jean AICARD
- *Les Cariatides de Puget*
Texte de Dominique AMANN
Poèmes et lettres de Jean AICARD
- **Notes et Documents** Dominique AMANN
 - *Jean Aicard et les Boers*
 - *L'éditeur Fischbacher*
 - *Timoléon Pasqualini*
 - *L'hommage à la reine Victoria*
 - *Mario Versepuy ou l'Opéra manqué*
- *L'incendie du Bazar de la Charité*
Texte de Dominique AMANN
Articles de Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 15

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Toulon & ses environs.</i> Jean AICARD et coll.	7
<i>Un cercle littéraire aicardien.</i> Dominique AMANN	57
<i>Le Ragas.</i> George SAND et Jean AICARD	95
<i>Le Génie de la navigation.</i>	105
Texte de Dominique AMANN	
Poèmes de Charles PONCY, Louis PELABON et Jean AICARD	
<i>Les Cariatides de Puget.</i>	123
Texte de Dominique AMANN	
Poèmes et lettres de Jean AICARD	
Notes et Documents	141
<i>Jean Aicard et les Boers</i>	143
<i>L'éditeur Fischbacher</i>	153
<i>Timoléon Pasqualini</i>	154
<i>L'hommage à la reine Victoria</i>	165
<i>Mario Versepuy ou l'Opéra manqué</i>	170
<i>L'incendie du Bazar de la Charité</i>	175
Texte de Dominique AMANN	
Articles de Jean AICARD	

ÉDITORIAL

Jean Aicard fut avant tout un Toulonnais : il est né à Toulon, y a passé en partie son enfance et son adolescence ; adulte, il y venait régulièrement, y avait de nombreux amis ; il a toujours eu dans la ville des propriétés et c'est là qu'il est enterré.

Toulon est le lieu sur lequel Jean Aicard a le plus écrit : récits, histoires, poèmes, romans... Et, même s'il a beaucoup habité Paris et La Garde, il ne s'est jamais proclamé Parisien ou Gardéen... Quant à Solliès-Ville, où il avait pourtant acheté une maisonnette, il n'y a séjourné que très épisodiquement et tout à la fin de sa vie, en raison notamment de l'isolement du village ne lui permettant pas d'y soigner la maladie qui allait l'emporter.

Ce numéro d'*Aicardiana* sera donc consacré à Jean Aicard Toulonnais : j'y publie tout d'abord un petit guide touristique parfaitement inconnu dont l'initiative peut lui être attribuée ; ainsi que les biographies des rédacteurs de cette plaquette, tous amis de notre écrivain. J'y ajoute des notices sur le site étonnant du *Ragas*, le *Génie de la navigation* de Louis-Joseph Daumas et les *Cariatides* de Pierre Puget qui ont particulièrement inspiré notre poète.

Enfin, après les *Notes et Documents* publiés d'après des demandes adressées par certains lecteurs de la revue, et compte tenu du contexte particulier dans lequel vit aujourd'hui notre

pays, j'ai choisi de remplacer le texte récréatif par des réflexions philosophiques de Jean Aicard sur une grande catastrophe qui toucha la France en 1897.

Dominique AMANN

6



TOULON & SES ENVIRONS, GUIDE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Jean AICARD et coll.

Après la guerre de 1870 et la libéralisation apportée par la III^e République, la mode vint au tourisme, encouragé par le développement des chemins de fer, du vélocipède puis de l'automobile. L'édition y contribua par la publication de guides, cartes et revues¹.

Le guide *Toulon & ses environs*² appartient à cette littérature : de modestes proportions, il a une visée essentiellement touristique et s'adresse à des visiteurs qui ne connaissent pas la ville et sa région. Jean Aicard en a fait l'introduction, datée « 12 octobre 1893 » : il y parle plus des Russes que de Toulon, car l'ouvrage a été publié juste

7

¹ NDLR. — Voir, par exemple, GERMAIN (Laurent) et SIGALAS (P.), *À travers Toulon, la ville, ses monuments, l'arsenal*, Toulon, imprimerie de M. Massone, septembre 1880, in-8°, 55 pages. *Le Petit Var*, 1^{re} année, n° 4, samedi 25 septembre 1880, « Chronique locale », page 2, colonne 2 : « Deux jeunes écrivains de talent, MM. L. Germain et P. Sigalas, viennent de publier une intéressante brochure qui a pour titre : *À travers Toulon*. Les auteurs ont étudié la ville, ses ports, ses monuments, ses arsenaux de la façon la plus complète. Il y a, dans ce petit ouvrage de soixante pages, un grand nombre de renseignements inédits qu'on ne rencontre dans aucun guide ; bien plus, cet opuscule, écrit par des littérateurs de mérite, contient des aperçus historiques, des tableaux charmants des coins de notre cité qui intéressent et captivent l'attention. »

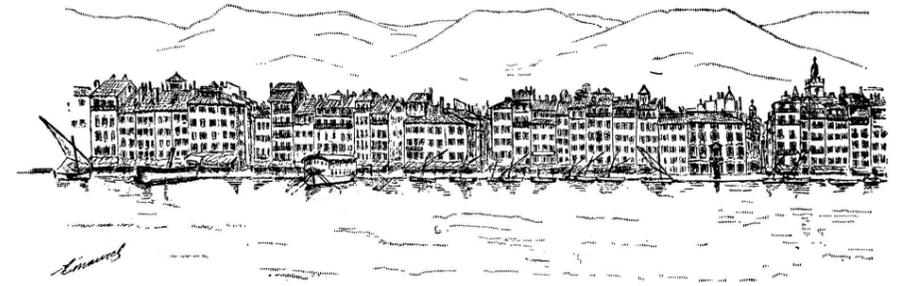
² NDLR. — *Toulon & ses environs, guide littéraire illustré*, Toulon, Imprimerie toulonnaise, sd [octobre 1893], in-16 oblong, non paginé ; dessins de L. Maurel ; textes de MM. J. Aicard, Derepas, de Fallois, Noble, Sénès, Mangin, Armagnin, Amoretti, Henseling, Drageon, Long ; photographies noir et blanc.

au moment de l'arrivée de l'escadre russe commandée par l'amiral Avelan. Les rédacteurs sont tous de ses amis ; écrivains eux-mêmes, ils ont produit de jolies notices sur Toulon et les villages environnants, soulignant la physionomie vivante et pittoresque des lieux décrits et attirant l'attention sur les choses remarquables à voir.

L'initiative de l'ouvrage peut donc être attribuée à Jean Aicard, dont on sait combien il s'est investi pour la réussite du séjour des Russes à Toulon : il a voulu offrir aux étrangers attirés dans la ville par cet événement d'exception un guide touristique intéressant et pratique.

J'en propose ici une nouvelle publication selon les normes typographiques actuelles : accentuation des capitales ; utilisation raisonnée de la majuscule ; écriture des nombres. Les coquilles ont été corrigées. Les mots provençaux sont explicités d'après le *Tresor dóu Felibrige*, de Frédéric Mistral. Enfin, j'ai conservé à leur place les jolis dessins de l'édition originale.

Dominique AMANN.



DANS LA RADE DE TOULON

QUAND Michelet habitait aux environs de Toulon la villa Cloquet, célèbre par sa fontaine attribuée à Puget et reconnaissable du large aux sveltes palmiers qui jaillissent de sa haute muraille battue par la mer, il allait souvent regarder, des hauteurs du fort Lamalgue, la ville de Toulon, assise au bord de sa vaste rade bleue, qu'encerclent la verdure et l'or...

Et, de là, il s'écriait un jour : « La belle fille que Toulon ! »

Belle fille, en effet, un peu trop serrée dans son corset de murailles, mais belle d'une beauté naturelle, belle aussi de ses activités constantes, et bien digne d'inspirer le rêve.

On pourrait lui adresser, à notre ville, les vers qu'Alfred de Musset chantait pour Ninette, ou pour Ninon :

*Tu n'es point blanche ni cuivrée,
Mais il semble qu'on t'a dorée
Avec un rayon de soleil !³*

³ NDLR. — Ces trois vers sont, en réalité, extraits du poème « La sultane favorite » de Victor Hugo (*Les Orientales*, orientale douzième).

À tout instant, de loin, aux environs, on entend le bruissement étouffé de ses ateliers, de ses arsenaux, au-dessus duquel éclate un appel de clairon, un crépitement de fusillade, salut aux couleurs ou tir à la cible, répercuté aussitôt dans l'écho de la haute colline, le Faron, à laquelle s'adosse la ville forte, gardienne sûre de la mer latine (*mare nostrum*), la noble Méditerranée !

Le Faron, aux roches grises, aujourd'hui reboisé de pins, descend vers la ville et la mer en larges ravins où tantôt ruisselle le soleil avec les pierrailles, tantôt la profondeur d'une ombre pleine de paix pour les yeux. Elle a une certaine grandeur d'aspect, cette colline, couronnée par un de ces forts qui, aujourd'hui, grâce aux longues, aux formidables portées des canons, rendent les remparts inutiles...

C'est du flanc de cette colline, au pied de laquelle s'étagent des jardins de palmiers, de roses et d'orangers, qu'il faut contempler Toulon l'arsenal aussi grand que la ville, et la rade, quand elle est couverte par cette autre cité, la cité flottante : l'escadre.

Dans quelques jours, deux escadres s'y rencontreront, la nôtre et celle de la Russie.

Rencontre admirable ! — Si l'on songe que, politiquement, le pont d'un navire, est un morceau de la patrie où, à l'abri du pavillon, dans les mers les plus étrangères, les plus lointaines, un homme retrouve, dès que son pied y pose, tous les droits, qu'il aurait, sur le sol même, sur la terre de sa patrie, — l'esprit demeure frappé, le cœur attendri.

Deux escadres de nations différentes, c'est bien deux patries, j'entends deux patries matérielles, comme deux terres en mouvement. Ce sont des fragments détachés du continent, et en route l'un vers l'autre, portant deux fractions de deux peuples qui, bien positivement, se rencontrent.

Et quand deux peuples se rapprochent ainsi pour la paix, rien de plus émouvant, de plus beau, de plus largement humain.

Salut donc, salut aux couleurs unies ! Salut aux deux drapeaux mêlés et flottant sur les deux bleus fondus en un ! Salut !...

Heureuse la cité à qui sa position géographique donne l'honneur et la joie d'être le lieu d'une telle rencontre.

... Et je ne peux m'empêcher de penser encore à ce grand Michelet, un des frères de ce grand Tolstoï (car tous deux sont des éducateurs de peuples...)

Michelet a dit de la rade de Toulon qu'elle est l'endroit propice entre tous, où pourront se tenir un jour les États généraux du Monde⁴, qui proclameront l'arbitrage international et la Paix universelle.

L'arrivée des Russes, dans la rade de Toulon, va donner une idée de ce que serait, de ce que sera un jour, le magnifique spectacle des États généraux de l'Univers !

Un détail qui me semble touchant, c'est qu'il y a à bord de l'escadre russe, un officier du nom de Tolstoï et parent du grand penseur russe. N'est-ce pas comme si, sous l'appareil militaire, sous l'uniforme même, l'idée d'amour, de tendresse humaine, de pitié, que proclame partout le comte Tolstoï, était représentée d'une manière réelle. Oui, elle l'est par ce nom seul.

Salut donc à la paix armée ! Salut à la Russie ! Salut au présent nécessaire et transitoire, forcé de prévoir que le bon droit peut avoir à se défendre, mais salut à l'avenir qui réalisera les espérances de l'amour et de la douce justice !

⁴ NDLR. — L'historien Jules Michelet a effectivement écrit : « Qu'il était lumineux, âpre et beau mon désert ! J'avais mon nid posé sur un roc de la grande rade de Toulon, dans une humble villa, entre les aloès et les cyprès, les cactus, les roses sauvages. Devant moi ce bassin immense de mer étincelante ; derrière, le chauve amphithéâtre où s'assoiraient à l'aise les États généraux du monde. » (*La Sorcière*, nouvelle édition, Paris, Librairie internationale, 1867, livre deuxième, épilogue, page 384). Mais il convient de signaler qu'il a utilisé cette même expression pour quelques autres endroits lui ayant paru très exceptionnels !

Si jamais le Monde Uni assemble ses États-Généraux, — ce sera dans cette rade de Toulon, sur le bleu profond de la Méditerranée, sous l'éclatant et généreux soleil de France. On ne trouvera pas, c'est vrai, de lieu plus digne de la plus noble, de la plus consolante des pensées humaines.

Toulon, 12 octobre 1893

JEAN AICARD.

LA VILLE

TOULON, placé entre des montagnes et la mer, au bord de la rade la plus pittoresque du monde, est merveilleusement situé.

La chaîne de hautes collines qui aboutit au Faron, court de l'ouest à l'est, parallèlement à la côte, et protège la ville contre les vents du nord⁵.

Des sommets, de nombreux forts braquent leurs canons à longue portée, sur toute la rade, prêts à saluer les amis, comme à repousser... les autres.

Tandis qu'à les contempler, perchés là-haut, le patriote se sent en sécurité, l'artiste, sur les flancs dénudés et rocheux de la montagne admire, aux différentes heures du jour, l'infinie variété des nuances qu'y mettent la lumière et le soleil de Provence. Le soir surtout, les saillies se revêtent d'un gris bleuté délicieusement doux, avec des ombres lilas transparentes.

Couvertes de bastides, dont la blancheur se détache sur le vert sombre des pins et le vert pâle des oliviers, les pentes descendent doucement jusqu'aux remparts de la ville.

⁵ Le mistral toutefois joue aux Toulonnais le mauvais tour, en quittant la vallée du Rhône, de suivre le versant sud de la chaîne et de leur arriver par l'ouest. Il est vrai qu'il a du bon, il a balayé les nuages et purifié l'atmosphère. [Cette note appartient à l'édition].

Ceinture surannée qui emprisonne Toulon, mais convient peut-être à la physionomie d'un port de guerre !

Ici, en effet, nous sommes bien à l'un des foyers les plus importants de la force française ; tout y annonce les prudences de la paix armée ; la marine de l'État y est chez elle ; l'arsenal, avec ses bassins, ses radoub, ses cales, ses immenses ateliers et magasins, occupe plus de la moitié de l'enceinte fortifiée. Hôpital de la Marine, parc d'artillerie, casernes couvrent encore de grands espaces, dans l'autre moitié. Seule, la préfecture maritime se contente d'un emplacement médiocrement étendu, et, pour tout jardin, de deux palmiers. Mais la place d'Armes ou Champ de bataille, qui étale sous les fenêtres de l'amiral ses allées de gigantesques platanes, est encore terrain de la Marine.

« Par ordre du Préfet maritime, il est défendu... » Voilà ce qu'on lit, en maints endroits. Au reste, tant de redingotes à galons et à boutons d'or, tant de casquettes non moins galonnées, — noires en hiver, blanches en été — circulent dans les rues, qu'il n'y a pas à s'y méprendre : nous sommes bien, je le répète, chez messieurs les marins !

*
* *

Les Toulonnais sont loin de s'en plaindre ! Ils vivent de cela et cela donne à leur cité un aspect tout particulier dont ils sont fiers et qui, pour l'étranger, est vraiment plein d'intérêt.

D'ailleurs, n'allez pas croire que cet aspect soit morose, rogue, maussade.

Demandez plutôt au jeune aspirant qui quitte les brumes de Brest et arrive ici en pleine lumière et en plein soleil ! Port de guerre, soit ! mais ville de Provence, de la joyeuse et vivante Provence !

La ville proprement dite est divisée en deux parties par le boulevard de Strasbourg qui, de la porte Nationale, à l'ouest,

court en ligne droite, sur plus d'un kilomètre, jusqu'à la porte Notre-Dame, à l'est. Des platanes de belle venue y forment, pendant huit ou neuf mois, une voûte de verdure, à l'ombre de laquelle on brave impunément les chauds rayons. Quelques monuments modernes s'y dressent en bordure : le lycée ; en face, l'école Rouvière ; plus loin, le théâtre, le musée-bibliothèque, en attendant la sous-préfecture civile.

Oublier les nombreux cafés, dont les tables envahissent les larges trottoirs, ne rien dire de l'animation parfois bruyante qui, de la *Rotonde* à la *Taverne Alsacienne*, règne parmi les consommateurs, ce serait omettre un trait essentiel de la physionomie du boulevard. Le Parisien qui passerait là, à minuit, à la sortie du *Casino*, croirait voir un coin du boulevard des Italiens.

Le nôtre longe la place de la Liberté, où, pendant l'hiver, au pied de la République flanquée de la Justice et du Travail, jouent les enfants sous l'œil plus ou moins vigilant des mamans et des bonnes. Il pourrait se faire que causeries et... potins laissent aux surveillantes, formant çà et là des groupes assis, peu de loisirs pour admirer le groupe symbolique. Il a pourtant bonne façon, là, au fond de la place, devant une allée de palmiers très prospères, derrière lesquels se dresse le *Grand-Hôtel* !

Entre le chemin de fer qui traverse le nord de la ville et le boulevard de Strasbourg, le nouveau Toulon aligne ses rues, parallèles et perpendiculaires, bordées de hautes maisons bien bâties, avec balcons et sculptures... Mais de toute cette partie de la ville, fort appréciée des locataires qui aiment le confortable, il n'y a pas grand-chose à dire. C'est le luxe et la banalité modernes.

*

* *

Autrement intéressant est le Vieux-Toulon ! Oh ! je sais bien, au loin, sa mauvaise réputation de malpropreté nauséabonde,

plus ou moins méritée... autrefois. Il y a des Français du Nord qui s'imaginent que, depuis 1885, le choléra règne ici en permanence ! Autant dire que le bain et les forçats y sont encore ! Je n'ignore pas non plus que des édiles, partisans du progrès et de l'hygiène, « projettent » d'éventrer le Vieux-Toulon et d'ouvrir, du théâtre au port, comme une Canebière⁶. Laissons cela à l'Avenir.

Pour le moment, promenons-nous, curieux, en descendant du côté du vieux port. Plusieurs rues étroites et grises, — dire « noires » serait exagérer, — nous y conduisent : par exemple, sur notre droite, en partant du théâtre, les rues du Pomet, de l'Armedieu, etc. La population en est pittoresque, parfois même d'une tenue par trop négligée. Peut-être vaut-il mieux en laisser la pleine jouissance aux mathurins⁷ qui vont commencer par là leurs bordées.

Il est vrai que la rencontre n'en est pas désagréable, toujours. Leur rude et mâle gaieté est bien un peu tapageuse et sans façon. On risque de se trouver pris dans une bousculade ou arrêté par des bandes qui, bras dessus, bras dessous, barrent toute la rue, avec même un brin de roulis. Mais ils sont si bons enfants, au fond, nos mathurins en goguette ! Demandez plutôt à l'ami Yann Nibor⁸ combien facilement on éveille en leur âme naïve, des élans généreux, avec quelle promptitude ils passent des horions échangés entre eux au secours de quelque faiblesse, au soulagement de quelque misère. Viennent, viennent les mathurins dans les vieilles rues de Toulon ! Et soyons indulgents

⁶ NDLR. — La fameuse « avenue de la mer » n'a jamais été réalisée.

⁷ NDLR. — Expression familière pour désigner les marins de la marine d'État.

⁸ NDLR. — De son vrai nom Jean-Albert Robin, Yann Nibor (1857-1947), modeste employé de ministère, fut surtout connu comme poète breton et chansonnier des marins.

à leurs bringues. En sortant du caboulot en entrevoyant là-bas à l'extrémité de l'étroite et longue rue, et jusqu'en rade, la mâturation de son cuirassé, ou là-haut, sur sa tête, un pan de ciel bleu, plus d'un se sentira passer dans l'esprit et au cœur un frisson patriotique, un appel sourd, mais puissant de l'idéal.

Je vous assure : plus d'un a le vin et l'amour, en dépit des apparences, très idéalistes.

*
* *

Au lieu d'essayer, en quelques lignes hâtives, une description nécessairement très incomplète des quartiers les plus... les moins... comment dirai-je ?... Je ferais mieux de vous renvoyer au très beau roman de Jean Aicard, *Le Pavé d'amour*. Lui sait faire rayonner l'idéal dans le réel, le héros dans la brute, découvrir parmi les mathurins les plus titubants des hommes de cœur, des Allain !

Il possède son vieux Toulon comme pas un Toulonnais. S'il pilotait lui-même notre promenade, il oublierait peut-être que la rue d'Alger est, de toutes celles qui conduisent au vieux port, la plus civilisée, la plus ornée de beaux magasins. Traversant la place Puget, avec sa vieille fontaine, — un rocher factice, mais moussu et verdoyant — il nous ferait obliquer, puis descendre par le cours Lafayette, de son vrai nom Pavé d'amour. Là, le soir, petit-être serions-nous encore heurtés par des mathurins s'en allant, plus exubérants que jamais, terminer la noce au Chapeau rouge⁹ — honni soit qui mal y pense. — Mais, il n'est guère que huit heures du matin, tout le long du Cours (dites *Courss*), les marchandes de légumes, de fruits, de fleurs étalent leurs produits, appellent leurs clientes avec des phrases engageantes, avec des promesses auxquelles la langue provençale

⁹ NDLR. — Célèbre quartier de plaisir aux nombreuses maisons closes.

donne tant de sonorités. « La doûssa, la doûssa¹⁰ » crie, dans la foule, la mocotte¹¹ au large plat de tôle, couverte d'une sorte de gâteau de farine de pois chiches. « À cinq sous les castagnes¹² ! » (dites *sin'sous*) réplique cette autre.

Mais, encore une fois, c'est dans le Pavé d'amour qu'il faut chercher la peinture de toute cette vie populaire, de toute cette harmonie un peu criarde, mais si chaude de tons, de couleurs, de mouvements !

*
* *

En faisant un crochet par la halle aux poissons — encore un monde, un spectacle à part ! — nous sommes enfin arrivés sur le carré du port, juste devant les *Cariatides* de Puget.

Là, durement tape le soleil : nous sommes en plein midi. Mais les tentes des magasins ont glissé le long des armatures de fer et des cordages ; leurs toiles bariolées nous abritent. Nous pouvons nous emplir le regard du spectacle jamais monotone.

Un bois de mâts et de vergues, les voiles carguées, s'agite au léger remous des vagues ; ce sont « les pointus », amarrés à quai, et qui attendent les promeneurs, les visiteurs de l'escadre, les marchandises à bord.

Un peu plus loin la *Patache*, vieille galère où, cette nuit, les patrouilles ramèneront ou feront rapporter les matelots en rupture de discipline.

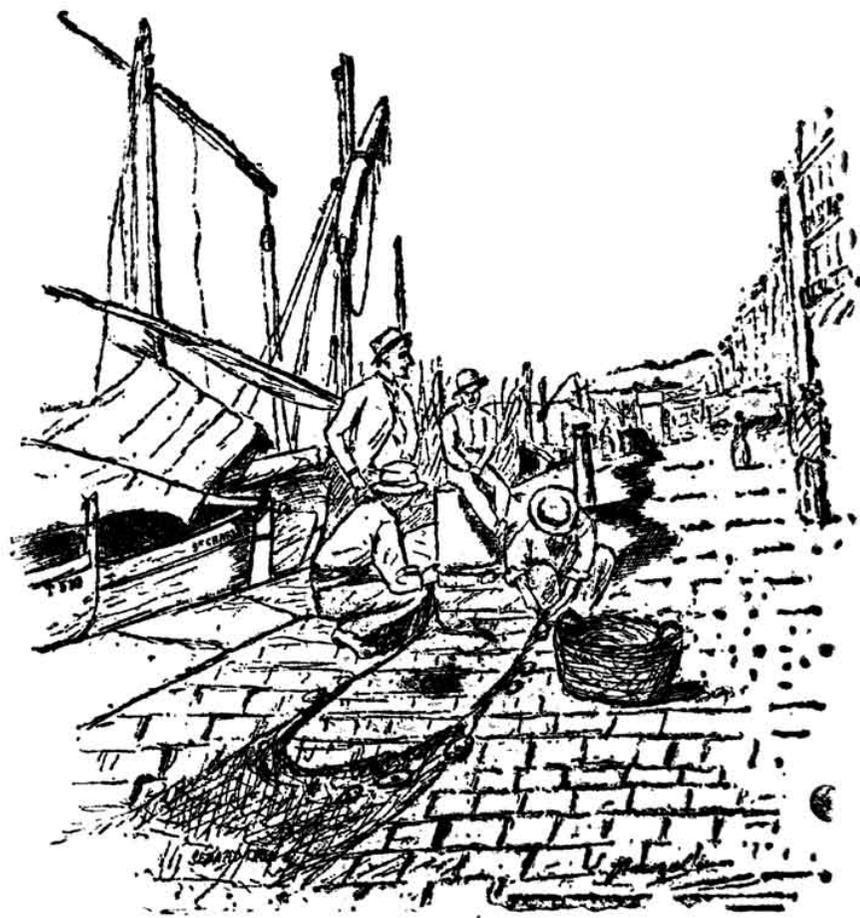
¹⁰ NDLR. — Ce plat est plus couramment nommé « la cade toulonnaise ». C'est une mince galette réalisée à base de farine de pois chiches et cuite au four sur de grandes plaques. Elle fut importée à Toulon par les Piémontais qui la nommaient *socca*. L'origine du mot n'a pas été déterminée, le substantif *cade* désignant, en provençal, le grand genévrier (*juniperus oxycedrus*).

¹¹ NDLR. — *Moccot* : surnom attribué aux Toulonnais.

¹² NDLR. — En provençal, *castagno* signifie « châtaigne ».

À côté les canots-majors, tout parés, attendent, pour ramener à bord les officiers qui sont de service. À l'arrière, le grand drap bleu bordé de rouge qui couvre les bancs, laisse flotter ses pointes sur les flancs de l'embarcation : une coquetterie !

Mais ces messieurs embarquent, toute l'équipe est debout, la main droite au front, la gauche sur l'aviron ; un coup de sifflet du quartier-maître, et, d'un mouvement unique, plus ou moins solennel, suivant que l'on conduit des chefs plus ou moins



Le quai du Parti.

gradés, toutes les paires d'aviron « nagent ». La flottille largue le quai et s'éloigne. Bientôt, en même temps qu'entre au port un vapeur de Tamaris ou de La Seyne, les canots disparaissent au-delà de la passe, et se dispersent sur la rade, où chaque cuirassé est à son coffre.

*

* *

Souquez ferme, matelots ; le canot rattaché au cabestan, montez sur le pont ; briquez, astiquez, parez soigneusement vos grands navires !

Dans quelques jours vous monterez dans les vergues pour saluer des amis ; et vous viendrez avec eux à terre.

Alors, dans les grandes rues de Toulon et dans les petites, sur le boulevard et sur les places, partout, aux fenêtres comme en haut des mâts officiels, vous verrez flotter joyeuses les couleurs de France mêlées aux couleurs de Russie. Ce Toulon que vous aimez à bon droit, il vous apparaîtra ce jour-là si merveilleusement décoré, si peuplé, si vivant, si grisé de soleil, d'enthousiasme, de vivats que vous l'aimerez désormais dix fois davantage, parce que, plus que jamais ce jour-là, votre port d'attache, votre Toulon, bondé de Français de toutes les provinces, sera pour vous, non seulement la joyeuse Provence, mais la France même, mais la Patrie !

G. DEREPA.

À VOL D'OISEAU

TOULON ! Ce nom évoque l'idée de la force maritime de la France. C'est le premier port de guerre de la Méditerranée, des eaux duquel sont parties toutes les expéditions navales depuis

celle qui amena la conquête de l'Algérie¹³ jusqu'à celle qui a amené, voici bientôt dix ans, l'annexion du Tonkin¹⁴ : la mère-patrie. Toulon ! c'est une citadelle flottante, un hérissément de canons, un nid d'aigles d'où sont prêtes à se lancer à corps perdu sur tout ennemi qui menacerait notre indépendance maritime, des légions de défenseurs. Il ne faut pas rechercher autre chose en cette ville forte dans laquelle tout a été sacrifié à la pensée patriotique. Cependant le touriste pourra s'arrêter devant quelques œuvres d'art au premier rang desquelles il convient de placer les merveilleuses *Cariatides*, dues au ciseau divin de Pierre Puget, qui soutiennent le balcon de l'hôtel de ville :

- la porte d'entrée monumentale de l'arsenal maritime, due à la collaboration de Lange et de Hubac ;
- la chapelle du *Corpus Domini*¹⁵ de l'église cathédrale ;
- le Grand-Théâtre bâti sur les plans de Feuchères ;
- le musée-bibliothèque et le monument de la Fédération, groupe allégorique, œuvre des frères Allar, de Marseille.

Ce qu'il convient surtout d'admirer c'est le cadre idéalement beau qui entoure Toulon : les monts Faron et Coudon au pied

¹³ NDLR. — Une armée composée de plus de trente-sept mille soldats et de vingt-sept mille marins, aux ordres du général de Bourmont quitta Toulon le 16 mai 1830 à bord d'une flotte composée de plus de cinq cents navires tant de guerre que de transport. Elle atteint Alger le 31 mai.

¹⁴ NDLR. — Le 17 juin 1884, le royaume du Cambodge fut annexé par la France.

¹⁵ NDLR. — GINOUX (Charles), *La Chapelle du Corpus Domini de la cathédrale de Toulon et sa décoration par Christophe Veyrier*, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1892, in-8°, 24 pages : « Un violent incendie s'étant déclaré, en mars 1681, dans la chapelle du Corpus-Domini, de la cathédrale de Toulon, toute la décoration, en grande partie en bois doré, que *Pierre Puget* avait exécutée, dans le courant de l'année 1659, pour cette chapelle, fut détruite. Il en fut de même pour les quatre statues en bois de noyer que *Raymond Langueux* avait faites, en 1661, après le départ de *Puget* pour

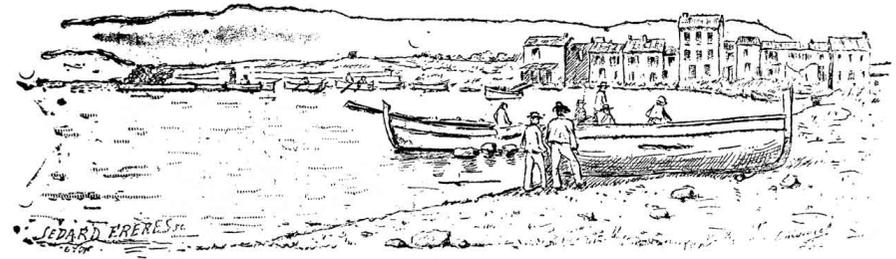
desquels s'appuie la cité, la mer bleue baignant ses pieds, la ceinture de verdure qui l'entoure au milieu de la frondaison de laquelle éclate la flore des Deux-Mondes, à chaque pas le panorama change sous les yeux éblouis du promeneur ; ce ne sont que vallées ombreuses et monts parfumés de lavandes et de romarins ; le bord de mer, depuis le Mourillon (Monte-Carlo en miniature), jusques à Carqueiranne, en suivant la grève le long des falaises du cap Brun et de Sainte-Marguerite est un rêve embaumé des parfums de la vague qui vient y mourir, et de l'arôme bienfaisant des pins dont les branches verdoyantes trempent leurs pointes jusque dans la mer. Courdouan, notre peintre toulonnais, a immortalisé dans des toiles cette caractéristique spéciale à notre littoral, qui laisse bien loin derrière lui les rives mêmes de la Naples qui a fait dire au poète qu'il fallait mourir après l'avoir vue.

Il ne manquait qu'un poète, après le pinceau de Courdouan, pour chanter la Provence maritime ; il nous est né depuis longtemps déjà et Toulon a son chantre tout comme la Rome a eu son Virgile, nous avons nommé Jean Aicard.

TH. DE FALLOIS.

Gênes, pour compléter ladite décoration. Aussitôt après, les recteurs de la chapelle du Corpus-Domini, avec l'assentiment du vicaire général de l'évêque, du chapitre et des consuls, avec lesquels ils avaient longuement conféré, résolurent la réparation du bâtiment et la réfection, en marbre et en stuc, de l'autel et de la décoration. Ces travaux, dont nous donnons le prix-fait, furent confiés à *Christophe Veyrier*, élève et neveu de *Puget*, qui avait présenté un dessin accompagné d'un devis, par contrat, en date du 20 mai 1682, reçu par M^e Vallavieille, notaire. »

LES ENVIRONS



LE BRUSC

MANGER la bouille-abaisse¹⁶ au Brusq¹⁷, devant l'immensité de la mer, sous des mûriers taillés en berceau, voilà le rêve que plus d'un Toulonnais réalise, au moins une fois par an.

Moyennant quinze centimes, il traverse par une belle matinée, la rade sur un bateau à vapeur et il débarque à La Seyne.

Là, les paresseux montent dans une patache qui les mène tout droit à destination ; les autres vont à pied. C'est plus hygiénique et surtout plus pittoresque.

Tout de suite, on se trouve dans les pins de la colle¹⁸ d'Artaud. Arrivé au sommet de la colle, on a, en face, l'énorme fort de Six-Fours élevé à deux cent quatorze mètres d'altitude, sur des ruines bien intéressantes.

À côté, le pic du démolisseur a épargné les restes d'un temple roman, datant du iv^e siècle, sur lesquels est venue se greffer l'église paroissiale édifiée, en 1615, au bord d'un précipice.

¹⁶ NDLR. — « Bouille-abaisse » est l'orthographe habituelle au XIX^e siècle.

¹⁷ NDLR. — Bien que cette partie de l'ouvrage soit titrée « Le Brusq », qui est l'orthographe actuelle, l'auteur nomme constamment le hameau « Le Brusq » selon l'usage ancien aujourd'hui abandonné.

¹⁸ NDLR. — Le latin *collis*, « colline », a donné le provençal *colo* – variantes dialectales : *couolo*, *couelo*, *coualo* – fréquemment francisé, dans la toponymie varoise, en « colle ».

L'église de Saint-Pierre-aux-Liens, de Six-Fours est classée par l'État au nombre des monuments historiques de France. Il est regrettable qu'il n'en soit pas de même des richesses qu'elle renferme.

Si vous êtes un peu archéologue et amateurs de jolis points de vue, n'hésitez pas à faire un crochet, vous ne perdrez pas votre heure.

Ne partez pas surtout sans vous arrêter devant un portique de toute beauté, une œuvre d'art que les plus riches musées seraient heureux de posséder.

Une descente de croix de Daniel Volterre, tableau très estimé, mérite d'attirer également votre attention.

Il se trouve dans la chapelle des pénitents bleus surplombant le quartier rural de Reynier.

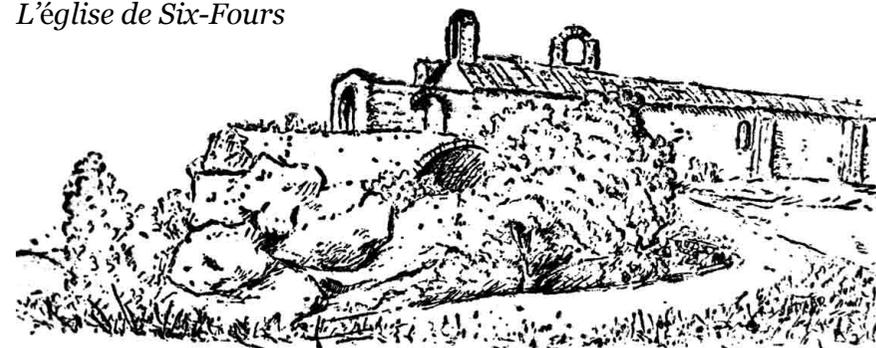
La commune de Six-Fours, située en partie sur des terrains cristallisés, est divisée en quatre-vingts quartiers. Reynier est le plus important. C'est là que se trouve la mairie, c'est là aussi que tous les dimanches, on danse sous une splendide salle verte.

En quittant Reynier et en se dirigeant vers l'ouest, on a, devant soi, le chemin qui conduit à Sanary, et, à gauche, une voie toute neuve, longue de quatre kilomètres environ, c'est la route du Brusq.

Un moulin à vent démantibulé et un oratoire en ruines, frappent d'abord les regards. Puis, après avoir longé un moment une prairie parsemée de mille petites fleurs, on rencontre, sur les deux côtés de la route, tantôt des champs d'oliviers aux fines dentelures argentées entre lesquelles on aperçoit, dans le fond, la mer dont on entend presque toujours le sourd grondement ; tantôt des bouquets de chênes-liège aux troncs ensanglantés, des vignes, des grenadiers, en un mot, tout ce que donne la Provence.

De distance en distance, à l'abri de quelques figuiers, bordés d'une haie de roseaux, des bastidons et des postes de chasse semblent sortir de terre.

L'église de Six-Fours



— Prenez garde, bécasses, cailles et perdreaux, de maudits chiens courent dans la fougère.

Et, là-bas, par-delà Bandol, on distingue les montagnes bleues de La Ciotat, et plus loin encore, dans l'éloignement, les lignes confuses des montagnes de la Sainte-Baume.

Nous approchons du quartier dit : *la Rocco blanco*. Voici, à gauche, sur la route, un oratoire commémoratif élevé au x^e siècle. Sur le marbre, on lit l'inscription suivante :

AUX SIXFOURNAIS
QUI ARRÊTÈRENT LES INVASIONS ENNEMIES
PAR LA VICTOIRE DE MALOGINESTE
REMPORTÉE SUR LES PIRATES SARRASINS
LE 1^{er} AOÛT DE L'AN 950.

Maintenant les bouquets d'arbres ne nous cachent plus la mer.

Nous arrivons.

Voyez s'allonger, comme un lézard qui ferait la sieste, l'île des Ambiers¹⁹ où se trouvent des marais salants et un château en ruine. Elle est entourée d'écueils et d'îlots. De l'un d'eux, le

¹⁹ NDLR. — Aujourd'hui : les Embiers.

Grand Rouveau, s'élève, pareil à la cheminée d'un de ces vaisseaux qui passent à l'horizon, un phare à feu fixe de vingt milles de portée. De la terre à l'île du Petit Gaou on peut, par un beau temps, sauter à pieds joints et la rade du Brusq, large, mais peu profonde, permet d'aller à l'île des Ambiers, avec de l'eau jusqu'à mi-corps.

Entre le Grand Gaou et le Petit Gaou d'un côté et le cap Nègre de l'autre, le Brusq : des ruines antiques, découvertes sous le sable, attestent que ce petit bourg fut fréquenté par les Grecs et les Romains.

La bourgade, embaumée de senteurs balsamiques, est habitée presque exclusivement par des familles de pêcheurs. Une petite jetée, reliée par un léger pont aux « Coudoulets de la calanque », protège les bateaux qui, sur le bleu ardoisé de la mer, profilent leurs silhouettes d'oiseaux au repos.

Près de la prud'homie, une vigne centenaire au cep nouveau, ombre une bâtisse avec barrière à claire voie.

À l'extrémité du hameau, une jolie petite chapelle toute blanche, avec son clocheton crénelé, vous parle de paix et de recueillement.

Comme la côte est dangereuse, la Foi a perché Notre-Dame-de-la-Garde sur la pointe méridionale du cap Sicié et Notre-Dame-de-la-Pitié, sur la colline de Sanary.

Et pendant que des brouettes emportent sur le gravier des filets tout imprégnés de la bonne odeur saline, des ustensiles et instruments de pêche de toutes sortes sèchent au soleil, le long du rivage, au pied des tamaris et des pins maritimes.

La falaise a aussi ses surprises. Les pêcheurs à la cannette y viennent, à travers les genêts épineux, manger de bonnes *oursinado*.

... Des jeunes gens, dans l'eau jusqu'aux genoux, poussent, en chantant, leur embarcation, puis prennent le large.

Tandis qu'une aïeule, portant la coiffe d'autrefois, regarde, des larmes dans les yeux, un vieux bateau qui, la coque en l'air, le nez dans le sable, n'est plus bon, le malheureux, qu'à servir d'humus à des touffes de jonc.

FRANÇOIS ARMAGNIN.

LA VALLÉE DE DARDENNES. — LE REVEST

UN étranger, si sagace et si expérimenté fût-il, ignorerait assurément l'existence d'un des sites les plus pittoresques des environs de notre ville, si on ne prenait la peine de le lui signaler. Il est difficile de rencontrer dans un espace aussi restreint une antithèse plus marquée entre le sévère, l'abrupt et l'architectural dans la nature et tout ce que celle-ci peut montrer de tendre, de délicat et de gracieux dans le domaine du rêve et de la féerie.

J'ai cité la vallée de Dardennes.

*

* *

Située au nord-ouest de Toulon et partant de ce point, nous allons ensemble, ami lecteur, remonter au galop cette gorge resserrée entre les sommets du Faron et ceux du mont Caume et en indiquer, au passage, les étapes les plus curieuses et les plus en renom. Si les beautés qu'on y découvre sont de celles qui défient le pinceau de l'artiste et la lyre du poète, elles sont aptes du moins à séduire des amoureux et à flatter les goûts du touriste et de l'amateur. Un cours d'eau, impétueux torrent l'hiver, doux et placide ruisseau l'été, occupe le fond de la vallée et déverse ses eaux à la mer, après avoir parcouru une distance totale de huit kilomètres environ. Les deux premières étapes, à

partir de son embouchure, n'offrent rien de bien remarquable ; mais à la hauteur d'une redoute, connue sous le nom de « Fort rouge », la rivière, délicieusement ombrée sur ses bords, dévoile et met à nu les plus secrets caprices de la nature, semant à profusion des lianes et des fleurs sur des pentes vertigineuses et des arbres géants sur des abîmes. C'est tantôt un trou profond, taillé dans le roc, vasque naturelle où circulent à l'envie les anguilles, les goujons et les carpes frétilantes ; tantôt une ravine d'où tombe en franges, sur le velours des mousses, une cascade d'argent ; ici, c'est un énorme bloc de pierre, se buttant contre les fureurs du torrent, qui masque tout-à-coup l'horizon et montre avec orgueil, au plus haut de sa cime perforée par les eaux, un élégant panache de lauriers-roses en fleurs ; voilà plus loin un spacieux bassin, sorte de lac enfoui sous une ombre mystérieuse, décoré par les riverains du nom de « salle verte » ; un mince filet d'eau cristallin l'alimente, en été, et un dôme luxueux de verdure formé de lentisques, de frênes et de figuiers sauvages aux branches fantastiques dérobent cet éden à tous les regards ; en haut, dans la feuillée, des nids de pinsons, des amours de fauvettes et des trilles de rossignol ; en bas, sur le frais gazon, le bourdonnement des insectes et des libellules, et quelquefois, au milieu du calme et de la solitude et parmi les hautes fougères, les éclats de rire et les innocents ébats des nymphes des fontaines qui viennent mirer dans ces flots la neige immaculée de leurs seins aux pudeurs virginales.

Jadis une série de moulins à farine bâtis de distance en distance, le long de ces rives, ajoutait les joyeux échos de leurs tic-tac à cette magique mise en scène, mais, pour cause d'utilité publique, les lourdes roues de leurs énormes machines se sont aujourd'hui arrêtées et leurs pesantes meules de grès ne broient plus, à cette heure, les beaux grains roux de froment nourris par notre terre provençale.



*
* *

Mais faisons halte un instant devant le château d'une des plus vieilles familles toulonnaises. Le changement de décor s'opère ici à vue d'œil ; le lit du ruisseau se relève, la vallée s'échancre de plus en plus et nous touchons bientôt à un endroit charmant surnommé « le val du Colombier » d'où, par une échappée, se découvre à mi-côte une ruine féodale, sentinelle avancée d'un groupe d'anciennes et étroites maisons aux toits rouges, c'est Le Revest.

Cet agreste village, habité par une population ouvrière et viticole, assis sur un point culminant entre deux cimes de granit, a vue sur notre rade et domine la vallée toute entière. L'eau y est abondante et les jardins potagers qui l'entourent y ont remplacé les poternes et les créneaux de forteresse du seigneur et maître de l'antique manoir qui, au Moyen Âge, rendait cette position imprenable. On y montre encore, de nos jours, une tour célèbre dite la « Tour des Sarrazins » en souvenir de la lutte que les indigènes eurent à soutenir autrefois contre les pirates barbaresques.

*
* *

En route : l'historique village a disparu et le murmure charmeur de l'eau qui clapote à travers les cailloux arrondis, nous invite à nous rendre auprès de la « Roche enchantée », d'où sortent à fleur de terre, mille filets d'eau vive fraîche et limpide. À elle seule, cette roche est un lieu de pèlerinage et de rendez-vous champêtre et l'endroit qu'elle occupe porte un nom plein de charme dans sa simplicité : il s'appelle « la Source ». Vous dire combien de jolis doigts y ont trempé, combien de mignonnes lèvres sont venues y étancher leur soif, serait ici hors de cause ; à ton tour, ami lecteur, trempe-y les tiennes, pour reprendre haleine et poursuivons notre route à deux kilomètres plus loin. Prenons un sentier escarpé, montons encore, regarde, un abîme se creuse à chacun de nos pas ; montons, montons toujours : Bientôt un décor de théâtre, plus saisissant peut-être que celui de la *Nuit de Valpurgis* dans le chef d'œuvre de Gounod, apparaît à nos regards. Au sein d'un quadrilatère entouré de quatre pics gigantesques, à travers un amoncellement de pierres et de rocs vomis pêle-mêle par le torrent et aux flancs d'une montagne latérale, une caverne aux voûtes granitiques, trou béant et sans fond, se montre tout-à-coup comme une bouche de l'Enfer. Ce gouffre, réceptacle des eaux pluviales dote, depuis un temps immémorial, la ville de Toulon d'une eau potable sans rivale, et est connu sous le nom peu expressif de « trou du Ragas ». Les rares et audacieux visiteurs de cette bouche infernale ont, pendant la saison sèche, pu constater à une certaine profondeur, le bruit assourdi du passage d'une rivière souterraine, roulant sous des envoûtements rocheux. C'est seulement pendant l'hiver que ces masses liquides mugissent, bouillonnent et bondissent furieuses hors de l'abîme. Spectacle stupéfiant, grandiose, majestueux ! Ne trouvant plus une issue suffisante, elles surgissent en grondant et regorgent avec fracas dans le lit de la rivière pour traverser ensuite la vallée que nous venons de décrire et de parcourir au pas de charge.

*
* *

Et maintenant, ami lecteur, aimable touriste et toi, noble étranger, si vous voulez vous rendre compte *de visu* de toutes ces merveilleuses choses, prenez le modeste véhicule qui dessert la délicieuse vallée de Dardennes. Il vous déposera devant les dépendances du château que je vous ai indiqué au cours de cette rapide description. La diligence, vulgaire il est vrai, est primitive et peu commode, mais le nom qu'elle porte est charmant ; elle s'appelle *L'Hirondelle des Moulins*.

Prenez-la au vol et vous jugerez.

P. MANGIN.

LA GARDE — LE PRADET

À L'EST de la commune de Toulon se trouve une des plus pittoresques et des plus intéressantes communes du Var, la commune de La Garde. Son territoire est des plus variés et comprend trois régions distinctes : la région de La Garde proprement dite : la région du Pradet et la région de Sainte-Marguerite. Rien

La Garde



n'est de nature à émouvoir la curiosité d'un touriste, comme le parcours de ces trois régions aussi remarquables par leur histoire que par leurs productions et la variété des sites qu'elles offrent à l'admiration des étrangers.

Il appartenait à la plume d'or de Jean Aicard de décrire cette splendide localité, on a bien voulu s'adresser à moi et je n'ai accepté cette tâche, digne d'un talent plus autorisé, que par cette pensée : j'appartiens à ce pays par mes ancêtres et c'est dans le sol où ont fini les cendres de mes anciens que j'irai dormir mon dernier sommeil dans le *campo santo* du Pradet et en face de la mer bleue.

Je recommande à la lecture de tous les curieux une notice historique statistique sur La Garde, publiée en 1885, par M. Charles Ginoux, un Garden²⁰ et le plus éminent de nos peintres toulonnais actuels.

LA GARDE

Le chef-lieu de la commune est La Garde ; vous y arrivez par chemin de fer, station de La Garde, ou par des omnibus qui suivent la route départementale. Vous avez en chemin de fer huit kilomètres à parcourir. En omnibus vous avez sept kilomètres et vous passez dans la plus belle avenue de platanes que l'on puisse imaginer. Le village est d'un effet superbe, il se partage en village ancien et village nouveau. Le village ancien est bâti sur un grand rocher ou pic, soulèvement volcanique de quatre-vingt-cinq mètres d'altitude. Il est dominé par un château féodal ruiné.

Le village était entouré de remparts solides ; il était bâti suivant des alignements qui paraissent bizarres en ce moment-ci, nos ancêtres ne se préoccupaient point de bâtir en ligne droite.

²⁰ NDLR. — On dit aujourd'hui : un Gardéen.

Ils combinaient leur alignement de façon à s'abriter l'été, contre les rayons trop ardents du soleil et l'hiver, contre les effets désastreux des vents du nord ou du mistral. On peut dire que l'*at home* était la règle de la disposition de leurs rues. L'on remarque encore dans l'ancienne Garde des maisons dont l'aménagement atteste le bon savoir-vivre de leurs habitants.

La Garde actuelle est descendue dans la plaine et se groupe actuellement autour d'une place charmante, au fond de laquelle se trouve le nouvel hôtel de ville, ayant comme ailes les écoles municipales.

Rien de grandiose, comme la silhouette de La Garde se dessinant à l'œil de l'artiste, et par un soleil couchant, de quelque point qu'on l'examine.

MONUMENTS. — L'ancienne église, sous le vocable de Notre-Dame, qui appartient au style de transition du XII^e siècle, située à côté de l'ancien château des seigneurs, un monument qu'il eût fallu placer parmi les monuments historiques et que l'administration municipale actuelle laisse démolir par des pics barbares.

Diverses maisons, notamment l'hôtel appelé « château de M. de Passis. »

Dans la nouvelle ville, la moderne église paroissiale fort belle.

Population très industrielle, très hospitalière, et excellente musique fondée par M. Mussou, dont elle a gardé le nom et dirigée en ce moment-ci par M. Gontard, ancien chef de fanfare de l'infanterie de marine.

Du haut du château de La Garde le plus admirable panorama se développe aux regards du touriste. Au nord, Faron et Coudon ; à l'est, les montagnes des Maures, Hyères et ses îles ; au sud la colle Noire, la mer avec des luxuriants coteaux qui la bordent ; à l'ouest, une partie du territoire de Toulon.

LE PRADET

En quittant La Garde vous prenez la route qui va au Pradet en traversant une plaine qui constitue un immense et vigoureux vignoble.

Le Pradet est de création récente, mais il commence à égaler en importance le chef-lieu de la commune : pays très industriel.

LA GARONNE ET LA COLLE NOIRE

Continuez votre excursion et prenez, au Pradet, la route qui conduit au sud jusqu'à la mer, vous parvenez à la ravissante plage de la Garonne et par un chemin commode vous continuez votre route jusqu'au fort de la colle Noire. Il n'y a aucun site au monde qui puisse dépasser la beauté du site de la colle Noire. Vous voyez de là-haut se dérouler le panorama le plus gracieux, le plus magnifique littoral.

SAINTE-MARGUERITE

Au retour et pour revenir à Toulon, vous vous heurtez contre une lacune, vous êtes obligé en voiture d'éviter une des parties les plus belles de notre littoral parce qu'il n'y a point dans cette partie de chemin carrossable. Là se trouve la jolie baie de val Bonnette, San-Peire, l'ancienne villa d'un patricien romain devenue, plus tard, un poste d'observation des templiers, les *Fourches* où s'exécutaient les condamnations prononcées par les barons de La Garde. Aussi, êtes-vous obligé de prendre la route du Pradet à Toulon, jusque au pont de la Clue. Là vous infléchissez vers le sud et suivez le chemin qui vous conduit à Sainte-Marguerite. Sainte-Marguerite est une ancienne commune qui fait en ce moment-ci partie de la commune de La Garde ; le fort de Sainte-Marguerite est un ancien château féodal, les barons de La Garde s'appelaient aussi seigneurs de Sainte-Marguerite.

*
* *

Faites cette excursion à propos de laquelle j'ai le regret de ne pouvoir vous fournir de plus amples renseignements et vous serez, le soir, émerveillé des spectacles féériques qui se seront déroulés successivement devant vous.

N. NOBLE.

LES GORGES D'OLLIOULES & ÉVENOS

LORSQUE l'on quitte le délicieux pays d'Ollioules, avec ses rues étroites et tortueuses, ses maisons antiques et ses jardins rians que parfument le cédrat et l'oranger, en se dirigeant vers le nord, on se trouve à l'entrée d'un vallon étroit, horriblement escarpé sur les bords. Ce défilé, d'une longueur d'environ quatre kilomètres, et appelé « gorges d'Ollioules », est formé de montagnes élevées, abruptes et dépouillées.

Rien de plus sauvage et de plus pittoresque que ces pics dentelés, que ces rochers suspendus, aux formes les plus étranges

Le château d'Évenos



et les plus bizarres, et qui prennent, au coucher du soleil, alors que tout est plongé dans l'ombre et le silence, un aspect terrible et menaçant. Et l'on est frappé de surprise et d'effroi, lorsque, pour la première fois, l'on marche entre ces rocs gigantesques qui semblent, par instants, dérober au voyageur, la vue du ciel.

Le chemin qui parcourt les gorges fait un nombre de détours et de crochets considérable. On croit, à certain moment, que la route se termine ; mais, en tournant, on l'aperçoit encore, semblable à un serpent immense roulant ses sinueux méandres.

Un large torrent, la Reppe, longe les gorges. Traversé çà et là par des ponts rustiques, bordé de minoteries et de moulins à huile gracieux et coquets comme des jouets d'enfant, ce torrent, à sec pendant l'été, devient surtout grondant et terrible, lorsque grossi par les pluies, il entraîne avec lui, dans sa course rapide, d'énormes blocs de rochers basaltiques qui bondissent avec fracas...

C'est sur une des hauteurs rocheuses des gorges d'Ollioules, que se trouve perché l'ancien village d'Évenos. C'est là que se montrent encore les ruines imposantes du château féodal à double enceinte, dont les tours élevées, à l'aspect froid et sévère, confirment l'époque de tyrannie subie par nos aïeux.

« Quand on aperçoit Évenos, du fond de la vallée, en levant les yeux vers le zénith, ce n'est, dit Méry, qu'un monceau de ruines féodales, mêlées aux scories noires d'un volcan éteint ; mais si l'audace vous prend de gravir ces sentiers brûlés de laves, et d'aller examiner ce nid d'aigle dans le voisinage du ciel, vous trouverez là-haut de doux plaisirs pour votre vue et pour votre cœur ; car jamais la nature n'aura semé autant de contrastes sous vos pieds. »

D'un côté, en effet, ce ne sont que rochers grisâtres, complètement dénués de verdure ; de l'autre, au contraire, le regard se repose agréablement sur une végétation luxuriante de fleurs

que protègent, de différentes parts, de nombreuses collines d'un vert tendre, parsemées d'oliviers et de figuiers sauvages ; à l'horizon enfin, l'on distingue le littoral étincelant de la Méditerranée, de La Ciotat aux îles d'Hyères, qui semble

Un grand lambeau d'azur à travers l'infini...

Et ce sont là des spectacles de la nature vraiment grandioses, de ceux que l'on aime sans cesse à contempler avec un nouveau plaisir, et où la Provence nous apparaît toujours, dans toute sa beauté sauvage et pittoresque.

GABRIEL DRAGEON.

AU PAYS DES CERISES

SOLLIÈS-PONT, petite ville de deux mille cinq cents habitants, à treize kilomètres nord-est de Toulon, doit son existence, sa richesse et sa prospérité à la rivière du Gapeau, sur laquelle elle s'est mise à califourchon.

Les eaux de ce fleuve lilliputien actionnaient, jadis, des moulins, des filatures de soie, des papeteries, des tanneries, etc., et faisaient de la contrée un pays absolument industriel.

Aujourd'hui, le décor est changé. L'emploi de la vapeur, comme force motrice, a tué toutes les petites industries qui existaient sur ses deux rives ; mais elle a donné à la production territoriale un essor merveilleux. La vallée du Gapeau est devenue un immense jardin planté d'arbres, dont les fruits vont, sur tous les marchés de l'Europe, faire connaître le nom joli de Solliès-Pont.

*

* *

Selon les saisons, le paysage varie. En mars, quand les boutons crèvent leur corset vert, aussi loin que le regard s'étende, ce ne sont que plumets et que panaches blancs. Les fleurs, épanouies aux premiers baisers du soleil printanier, au souffle de la brise, s'agitent en des molleses de duvet de cygne ; et quand l'œuvre d'amour est accomplie, les blancs pétales se détachent, tournoient comme des papillons affolés et font bientôt, au tapis vert des prairies, une parure d'argent.

En mai, la symphonie blanche des fleurs fait place à la symphonie rouge des fruits. Les cerises, rutilantes comme des blocs de feu, pétillent dans le feuillage vert.

Depuis les premiers jours de mai, jusqu'à la fin du mois de juin, l'épaisse forêt d'arbres à fruits, qui s'étend sur les bords du Gapeau, prend l'allure d'une ruche en travail. Des milliers de jeunes filles du Piémont et des Basses-Alpes, y cueillent la cerise, animant la campagne de leurs chants et de leurs cris joyeux.

*Leï cerisiers soun plen de fîhos*²¹

*
* *

La cueillette de chaque jour s'élève à cent mille kilos de fruits ; et cela dure soixante jours. Les cultivateurs expédient donc, en deux mois, six millions de kilos de cerises. Ce produit seul ferait la fortune du pays, mais Solliès-Pont cultive encore la pêche, la pomme et la poire, en abondance, et aussi des fleurs auxquelles la précocité donne un prix inestimable.

La ville est de construction moderne ; au château des Forbin, restauré par les de Saporta, se rattache un seul souvenir : Louis XIV, allant en pèlerinage à la Sainte-Baume, y coucha ; devant

²¹ NDLR. — « Les cerisiers sont pleins de filles. »

les splendeurs du paysage et dans un élan d'enthousiasme, il s'écria : « Si Forbin possédait un second Souliers²² tel que celui-ci, il serait, sans contredit, le Seigneur le mieux chaussé de France ! »

Il faut monter à Solliès-Ville pour rencontrer des monuments du passé ; on y trouve une très belle église gothique et des fragments d'une basilique romaine. L'on y voit aussi les ruines d'un couvent des Templiers. L'origine de Solliès est très ancienne : la racine de son nom, *Soles legati*, indique qu'elle fut construite par les Romains²³.

La SINSE.

LA SEYNE

ALORS que l'on sort du port de Toulon, en un bateau quelconque et que s'éloignent de plus en plus les promeneurs du quai, un bien-être ineffable semble se dégager des choses et pénétrer l'âme jusqu'en ses replis les plus profonds ; et l'on demeure ainsi, absorbé que l'on est, dans la contemplation du paysage.

Les rochers de la presqu'île de Cépet, aux flancs plantés de pins, semblent barrer l'horizon. Au pied des collines fleuries de villas gracieuses, la tour de Balaguièr s'avance audacieusement jusqu'à la mer. Et tout là-bas, perdu dans une poussière violette, comme en la transparence d'une robe épiscopale, le Mai, avec

²² En provençal Solliès se prononce Souliers. [Cette note appartient à l'édition].

²³ NDLR. — La Sinse, qui n'était pas latiniste, s'est contenté de reprendre une étymologie alors invoquée... mais tellement fantaisiste que je ne le suivrai pas sur ce terrain !

sa chapelle, où se font les pèlerinages d'amour au temps où les genêts fleurissent.

Et devant, la mer se détache en lapis-lazuli avec des réflexions de pourpre et d'or.

Il y a aussi, au fond de la baie, l'isthme des Sablettes qui s'allonge paresseux sur son beau sable d'or, frangé d'argent ; et enfin, de l'autre côté, le cône de Six-Fours qui, pareil à quelque poule abritant ses poussins sous son ventre énorme, rassemble à ses pieds Reynier, Ollioules, Sanary et La Seyne aussi qu'il enfanta.

C'était là qu'était construite la ville-mère, autour d'un château-fort, à l'abri, selon les manières d'autrefois, des attaques improvisées.

Un jour, quelques audacieux descendirent devers la mer lumineuse qui leur souriait au loin et qui semblait avoir pour eux de merveilleuses attirances et surtout celle de la pêche qu'ils firent ensuite parmi *les Siagnes*, roseaux des marais qui croissaient là et qui donnèrent leur nom au pays ; ce qui détruit un peu la légende faisant fonder La Seyne par une émigration quelconque des habitants de Seyne dans les Basses-Alpes.

Bientôt, on dut faire des quais pour l'abordage des vaisseaux qui venaient de temps à autres et la bourgade primitive s'étendant de plus en plus, Louis XIV, l'érigea enfin en commune. Alors seulement s'installèrent quelques grands ateliers qui — après que le dernier siège de Toulon, dont les épisodes principaux se déroulèrent tout proche, eût détruit la petite ville presque tout entière — se développèrent rapidement avec la reconstruction des maisons que les habitants durent faire à leurs frais.

Dès lors était définitivement bâtie La Seyne d'à présent avec ces vastes chantiers que l'on peut admirer avant que de rentrer dans le port, et d'où sont sortis des cuirassés comme le *Marceau*,

dont il nous plaît d'évoquer le souvenir aujourd'hui, comme le *Capitan-Prat*, qui vont consacrer en des mers lointaines la gloire de l'industrie française, des paquebots comme la *Champagne* qui exigent de si subtils détails, où l'on vient de terminer encore le *Jauréguiberry* que la France et la Russie vont tenir ensemble sur les fonts baptismaux ; ces magnifiques ateliers où tout le jour, sur les carcasses en construction, les marteaux joyeusement soulevés, font vibrer en l'air libre la bonne chanson du travail qui reconforte l'esprit.

Et dans les rues, larges comme la main, qui dégringolent de l'église jusqu'au port, avec leurs maisons basses s'appuyant nonchalamment les unes sur les autres, la même insouciance philosophique, la même bonne humeur traditionnelle, règnent aussi en souveraines absolues, car La Seyne est la ville provençale par excellence, la Mecque de tout notre midi exubérant.

HENRI AMORETTI.

LA VALETTE

Si jamais les bruits de la ville vous fatiguaient, et si, pour vous reposer, vous cherchiez un coin de terre où vos oreilles soient à l'abri des murmures du boulevard, choisissez de préférence le riant et joli village de La Valette.

La Valette !... Ce nom exhale à lui tout seul comme un bouquet de doux parfums. Ne vous semble-t-il pas, qu'en le prononçant votre langue a dû faire un lapsus, et que son intention première était de dire le nom de la violette ? C'est qu'en effet La Valette, au printemps, est un immense jardin violet.

Et comme la modestie, dont la violette est l'éternel symbole, marche au même rang que la simplicité, La Valette, assez loin-

SUR LA CÔTE

Le Boulevard du Littoral

UN dimanche de juillet, 6 heures du soir.

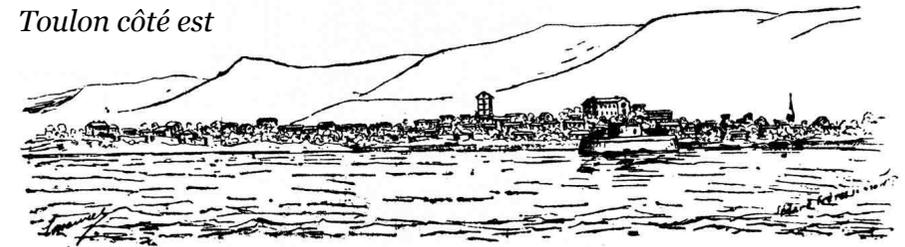
Le soleil, bas à l'horizon, près de se coucher, éclaire la mer dont le bleu intense se teinte sur les bords d'un vert glauque aux multiples nuances par la transparence des fonds de sable, d'algues et de roches.

Pas de vagues ; une légère brise de terre fait courir sur les flots d'imperceptibles frissons, tandis que, descendant parmi les brumes du soir qu'il incendie et au travers desquelles il apparaît comme un disque sanglant que brave le regard, le soleil répand sur la nature entière une chaude et douce clarté qui dore les voiles latines pareilles aux ailes de grands oiseaux de mer.

Sur le boulevard du Littoral, c'est comme un fourmillement de monde, une débauche de couleurs ; parmi les oliviers et les arochs au feuillage glauque, sous les chênes de la côte, sous les pins de Lamalgue à la sombre verdure, la foule des promeneurs prend ses joyeux ébats, piquant le paysage de toilettes claires ; les voitures se croisent et la trompe des bicyclettes trouble l'air de ses rauques sonorités.

À l'est, la presqu'île de Giens, la colle Noire et la Garonne s'estompent déjà dans les brumes du soir et les falaises de

Toulon côté est



taine de la grande ville, jouit d'un calme et d'un repos que bien souvent je lui envie.

Discrètement caché à l'ouverture du val Dardenne, on dirait que le village s'est un jour détaché de la forteresse qui couronne le Faron. Peut-être qu'à cette origine nous devons puiser le secret de ses rues étroites, obliques, tortueuses, faites pour déjouer ou tout au moins pour ralentir la marche d'un ennemi. Voyez cette grande ligne courbe que décrit dans tout le village la route Nationale : si vous la tracez sur le papier elle vous donne l'illusion de Cassiopée, avec une forme très prononcée d'une M majuscule. Que nous sommes loin des grandes places aux larges avenues, du macadam des grands trottoirs, des lampes électriques !

Et malgré tout j'aime bien La Valette, parce qu'au souvenir de sa fleur qui rend Parme jalouse, il me plaît encore de joindre celui de sa mignonne fraise ! Oh ! cette exquise chair que nos dents ont croquée ! Oh ! comme ils sentaient bon ces saladiers arrosés de vin blanc, que nous allions déguster avec les petites amies, le dimanche, quand le bureau et l'atelier chômaient tout un long jour !

Foin de la grande ville !

La Valette n'est point jalouse de ses rivales ; si Ollioules a ses gorges, Six-Fours son beau panorama, elle possède à sa couronne de marquise les deux plus beaux fleurons : la fraise et la violette !

Et puis, c'est si tranquille, si coquet, si plein de poésie ! Le cœur s'y sent moins oppressé, et l'âme s'y complait en de bien douces rêveries. Écoutez donc mon généreux conseil : Si jamais les bruits de la ville vous fatiguaient, et si, pour vous reposer, vous cherchiez un coin de terre où vos oreilles soient à l'abri des murmures du boulevard, choisissez de préférence le riant et joli village de La Valette !

Paul LONG.

Sainte-Marguerite semblent baigner dans la mer bleue la plaie saignante de leurs roches rougeâtres ; plus en avant, c'est le cap Brun, avec sa batterie et, parmi les pins et les chênes, ses coquettes villas qui bordent la côte si pittoresquement découpée ; en face, la presqu'île de Saint-Mandrier profile ses mamelons sur l'azur clair et pur.

D'en bas, du rivage, monte un murmure confus que coupent de brusques éclats de gaîté, des rires et des cris ; accoudés sur le parapet, des promeneurs contemplent l'amusant spectacle que leur offre la côte.

Du Mourillon au cap Brun, aussi loin que peut aller la vue, une blanche dentelle borde le rivage : elle est faite des vêtements, des chemises des baigneurs ; ils ont tout envahi, pas un coin, pas un rocher qui ne soit occupé, il y en a partout, ils sont là par bandes, par familles, par groupes, ils sont légion.

Dans un creux de rochers, des femmes bizarrement accoutrées, inexpertes dans l'art de nager, se trempent consciencieusement et causent, potinent, tout en surveillant les enfants qui, le pantalon retroussé, barbotent dans l'eau, les pieds nus, s'acharnant après les crabes, ou faisant des ricochets et des pâtés de sable.

Plus hardis, quelques hommes s'aventurent au loin et leur tête fait une tache noire sur l'immensité bleue ; dans un coin, un amateur donne une leçon de natation à une jeune fille, et ce sont des cris, des accès de fou rire ; plus loin, un père de famille pêche des oursins et des arapèdes, et une brave femme se lave les pieds avec d'énergiques frictions tandis que, campé sur un rocher, faisant des effets de torse, un nageur, un fort celui-là, s'apprête à plonger : plumpf ! une gerbe de gouttelettes s'élève en l'air et, du rivage, les curieux peuvent l'apercevoir nageant sous l'eau calme et paisible dont son corps prend la teinte glauque.



Cependant, sur le sable, les paquets sont retirés des paniers, on étend la nappe blanche sur les galets qui la bossuent et le repas du soir se prépare : c'est la *foucade*²⁴ ; on s'assied en cercle, les provisions sont étalées et l'on appelle une dernière fois une fillette qui, cachée derrière une ombrelle s'efforce, en s'habillant, de se soustraire aux regards indiscrets de quelque promeneur curieux.

Le soleil va disparaître.

Un moment dégagé, il jette un dernier rayon sur ce tableau merveilleux et là-bas, sur la roche percée de la Source, un groupe de soldats assis, les jambes pendantes au-dessus des flots, mettent dans le paysage la note incendiaire de leurs pantalons rouges ; un instant encore les cuivres de leurs uniformes s'allument à ce dernier rayon, puis l'astre radieux disparaît derrière les maisons du Mourillon, au-delà du vieux Six-Fours dont le sommet apparaît tout au loin.

Il est 7 heures. Les promeneurs commencent à s'en retourner, comme à regret ; devant les bains de Sainte-Hélène, les tramways sont pris d'assaut, puis, soudain, le crépitemment d'une fusillade lointaine retentit, accompagné de sonneries éclatantes : les navires en rade amènent les couleurs.

²⁴ NDLR. — Le substantif féminin provençal *foucado* signifie aussi bien « partie de plaisir sur mer, partie de pêche, ceux qui en font partie, baignade de famille ». Francisé en « foucade ».

Le soleil est couché ; bientôt il ne reste plus sur la côte que les groupes bruyants des joyeuses foudrades prenant gaîment leur champêtre repas et quelques rares rêveurs qui, allongés sur le sable, contemplant avec mélancolie la mer qui se teinte de gris, et la nuit qui monte à l'horizon où se perdent les blanches voiles d'un brick.

De Toulon aux Sablettes

Au dernier appel de la cloche du bord, quelques retardataires courent encore le long du quai, puis les amarres sont larguées et le bateau s'éloigne avec un bouillonnement de son hélice.

À peine au sortir de la vieille darse, le regard peut embrasser la rade toute entière, si vaste et si belle ; le bateau s'y avance, laissant derrière lui les blanches maisons du quai, les torpilleurs allongés à fleur d'eau dans l'anse Robert, l'arsenal immense et le port marchand. La rade est couverte de navires de guerre, sillonnée de canots, de chaloupes et de rafiots ; sur un cuirassé des officiers de service lorgnent les passagers du *steam-boat* qui rase en passant l'arrière de cette masse imposante de fer et d'acier.

Voici, à gauche, les cales du Mourillon, que dominent de coquettes villas et en haut la tour carrée avec ses six étages, en avant la grosse tour ; à droite, tout au fond de la rade, sous le vieux Six-Fours, c'est La Seyne, vaste fourmilière humaine avec ses chantiers qui construisent des navires pour toutes les nations du monde, c'est le fort de l'Éguillette, c'est Balaguier et son légendaire restaurant du *Père Louis*, aux succulentes bouillabaisse.

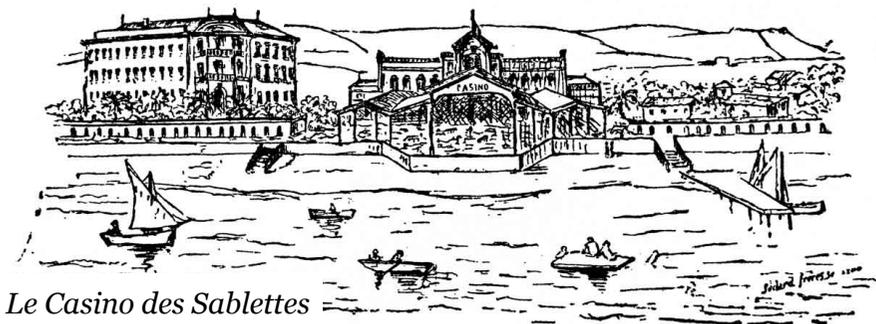
En arrière, Toulon s'est rapetissé dans l'éloignement, il s'est tassé, écrasé par la masse montagneuse du Faron, du Coudon et de Caume, aux flancs couverts de pins et dont les cimes

grises que le soleil teinte parfois de tons violets, se découpent sur l'azur du ciel avec leur couronne de fortifications. Là-bas, à l'est, la jetée qui ferme la rade, met sur la mer bleue une grande barre claire, et l'on aperçoit au-delà, à l'horizon, l'admirable côte du cap Brun et Sainte-Marguerite, avec la Garonne, Giens et les îles d'Hyères tout au loin, tandis qu'en avant la presqu'île de Saint-Mandrier semble allonger nonchalamment sur les flots ses mamelons verdoyants au bas desquels s'élèvent les vastes bâtiments de l'hôpital maritime et le pittoresque village de Creux-Saint-Georges.

Mais voici qu'après avoir dépassé le fort de Balaguier, le bateau a obliqué vers la droite, sur tribord, comme disent les marins, et un spectacle féérique s'est présenté aux yeux des passagers. Parmi les pins, les palmiers, les orangers, les chênes, les myrtes, et les grenadiers, étagées au flanc des coteaux, de coquettes villas émergent de la verdure, entourant le golfe d'une riante ceinture. Le bateau s'avance toujours, puis après s'être un instant arrêté aux stations du Manteau et de Tamaris, il s'engage dans le chenal qui conduit aux Sablettes. Et sur la rive, tout le long du boulevard, ce ne sont que villas, hôtels et jardins.

Il y a quelques années à peine, Tamaris n'était guère connu et le site célébré par Georges Sand n'attirait que de rares visiteurs ; il n'y avait alors ni routes, ni boulevards, ni bateaux à vapeur et les villas y étaient rares. Un richissime propriétaire, M. Michel-Pacha, directeur des phares de la mer Rouge, entreprit d'y créer une station à la fois hivernale et estivale ; en un clin d'œil des centaines d'ouvriers se mirent à l'œuvre et M. Michel Pacha a fait de Tamaris et des Sablettes un séjour enchanteur qui attire chaque année des millions d'étrangers. Les habitants du pays le respectent et le vénèrent comme leur bienfaiteur.

Les trépidations de l'hélice se sont arrêtées et le bateau accoste. De vastes terrains conquis sur la mer ont permis d'établir un



Le Casino des Sablettes

large boulevard qui relie Tamaris, la station hivernale, aux Sablettes, la station estivale. Entre cette dernière et la presqu'île de Saint-Mandrier qui ferme au sud la rade de Toulon, une mince bande de sable de cinquante mètres de large met un trait d'union. D'un côté de cet isthme, c'est la rade du Lazaret avec ses eaux paisibles et peu profondes, dans lesquelles on pêche en abondance l'oursin et la praire savoureuse ; de l'autre, c'est la pleine mer aux vagues tumultueuses, et le défilé continu des grands paquebots laissant derrière eux de longs panaches de fumée.

Là, près du hameau des Sablettes, s'élève, au bord de la mer, un vaste établissement, le *Casino*, qu'entourent un hôtel, un restaurant et des cabines de bains s'alignant coquettement le long de la grève. Sous le grand hall, la foule est considérable, et tandis que l'orchestre du *Casino* fait entendre ses meilleurs morceaux, on peut voir les baigneurs et les baigneuses s'ébattre dans les flots avec mille cris joyeux. C'est là, le dimanche et même dans la semaine, le grand rendez-vous des familles toulonnaises qui ne se lassent jamais de l'admirable coup d'œil qui se déroule sous leurs yeux et trouvent au *Casino* toutes les distractions et toutes les commodités.

Le petit village et la batterie de Saint-Elme s'avancent à l'est en un gracieux promontoire et à l'ouest, la montagne de Notre-

Dame-de-la-Garde baigne ses flancs escarpés dans les flots bleus d'où émergent au large les Deux Frères, étranges îlots, pyramides jumelles qui semblent les sentinelles avancées de la terre de France.

L. HENSELING.

CURIOSITÉS À VOIR

TOULON. — *Les Cariatides* de Puget soutenant le balcon de l'hôtel de ville sur le carré du port.

— La maison du sculpteur Puget, rue Nationale, 64, près de l'hôtel de ville.

— L'arsenal de la Marine et sa porte monumentale. Les permissions pour le visiter sont délivrées tous les jours à la Majorité générale, près la place d'Armes.

— Le boulevard du Littoral. Magnifique promenade. Tramways place Louis-Blanc. Aller et retour 0 fr. 25 c.

— La place d'Armes, concerts militaires l'après-midi par la musique des équipages de la flotte ; préfecture maritime.

— La place de la Liberté et le monument de la Fédération.

— L'église cathédrale de Sainte-Marie-Majeure : chapelle du *Corpus Domini*, sculptures de Puget et ses élèves ; tableaux de Vanloo, Achard, P. Mignard, Volaire, Verdiguier, etc.

— Le Grand-Théâtre sur la place Victor-Hugo, sculptures de Klagman et Montagne ; peut contenir deux mille spectateurs.

— Le musée-bibliothèque sur le boulevard de Strasbourg. Sculptures de Guglielmi, A. Allard, Lange, Hercule Charpenton, Bastet et Hugoulin ; peintures de Montenard, Gallian, Dauphin, Ginoux, Laugier et Décoreis, tous artistes toulonnais.

— Au bureau de bienfaisance, rue Hoche, plafond de l'ancienne chapelle de la Miséricorde peint par Vanloo.

SAINT-MANDRIER. — Hôpital de la Marine au milieu de bois de pins. Bateau à vapeur sur le quai ; durée du trajet 25 minutes, prix aller et retour 50 cent.

LES SABLETTES. — *Casino*, établissement de bains, villas, hôtel tenu par M. L. Pelegrin. Bateaux à vapeur sur le quai ; durée du trajet 25 minutes, prix aller et retour 50 cent.

TAMARIS. — Golfe admirable, hôtel tenu par M. Just. Bateaux à vapeur sur le quai ; durée du trajet 20 minutes, prix aller et retour 40 cent.

LA SEYNE. — Vastes ateliers des *Forges et Chantiers de la Méditerranée*. Sites pittoresques aux environs. Forêt de Janas. Pèlerinage du Mai. Bateaux à vapeur sur le quai ; durée du trajet 20 minutes, prix aller et retour 30 cent.

SIX-FOURS. — Vieille église du x^e siècle, monument historique.

On trouve à La Seyne des omnibus pour Reynier qui desservent Six-Fours.

OLLIOULES. — Place des Palmiers, ruines d'un vieux château du xiii^e siècle. Camp ligure sur le plateau de La Courtine. Gorges d'Ollioules, célèbre défilé.

Omnibus place Puget, durée du trajet 1 heure, prix 45 cent.

ÉVENOS. — Vieux château démantelé par ordre de Richelieu, site pittoresque, vue magnifique, traces des volcans éteints. Grotte du *Saint-Trou* vieille église du xi^e siècle.

Omnibus du Beausset, place Puget, durée du trajet 1 heure, prix 75 cent.

LE REVEST. — Tour carrée attribuée aux Romains, vallée de Dardennes, source de la Foux, gouffre du Ragas.

Omnibus place Gambetta, durée du trajet 1 heure, prix 50 cent.

LE FARON. — Belle route aux flancs de la montagne, 582 m. d'altitude, panorama admirable.

LA VALETTE. — Église du xi^e siècle, portail sculpté par Puget. Pays des violettes et des fraises. Tramways sur le boulevard de

Strasbourg : durée du trajet 45 minutes, prix, aller et retour 40 cent.

SOLLIÈS-VILLE. — Église ogivale bâtie par les Templiers, buffet d'orgue le plus ancien de France, remontant à 1496²⁵ ; restes d'un temple du soleil.

Omnibus, place Armand Vallé.

LA GARDE. — Plaine immense, ruines d'un château du xvi^e siècle. Dans l'église buste de Saint-Maur attribué à Puget. Omnibus place Armand-Vallé, durée du trajet 45 minutes.

LA COLLE NOIRE. — Panorama splendide de Toulon, Hyères et les îles d'Hyères.

LE BEAUSSET. — Église romane, groupe en bois du xv^e siècle représentant *la Fuite en Égypte* ; maisons du xvi^e siècle, vieil ermitage avec vue splendide sur le plateau.

Omnibus place Puget, durée du trajet 1 heure 40, prix 75 cent.

LA CRAU. — Ermitage du Fenouillet, château moderne de La Castille. Omnibus place Armand-Vallé.

²⁵ À propos de cet instrument, et pour rectifier les nombreuses sottises dont il a été accablé, voir ma monographie : AMANN (Dominique), *Orgue de Solliès-Ville... ou de Valréas ?*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, novembre 2012, 49 pages. Texte consultable sur le site Internet www.la-mauriniere.com

UN CERCLE LITTÉRAIRE AICARDIEN

Dominique AMANN

Pour la rédaction du guide touristique *Toulon & ses environs*, Jean Aicard fit appel à de proches amis-écrivains, formant autour de lui un cénacle littéraire. Dix auteurs ont participé à l'entreprise :

- trois « anciens » : Célestin Sénès dit *La Sinse* (1827-1907), Nestor Noble (1830-1895), Théodore de Fallois (1833-1912) ;
- deux contemporains : Gustave Derepas (1848-1910) et Paul Mangin (1851-1900) ;
- cinq « jeunes » : François Armagnin (1861-1942), Louis Henseling (1867-1955), Paul Long (1868-?), Henri Amoretti (1869-1934), Gabriel Drageon (1873-1935).

Pour mieux faire revivre ce groupe d'amis-littérateurs, je présenterai chacun d'entre eux dans les pages suivantes : le lecteur trouvera ainsi des notices, plus ou moins développées selon les sources disponibles, sur Sénès, Noble, de Fallois, Derepas, Mangin et Long. En ce qui concerne Armagnin et Henseling, leurs activités toulonnaises et leurs productions ont été si considérables qu'*Aicardiana* devra leur consacrer un numéro entier ; et quant à Henri Amoretti et Gabriel Drageon, je les ai déjà étudiés en parlant du Cénacle littéraire de Toulon¹.

¹ Pour une biographie d'Henri Amoretti, voir *Aicardiana*, n° 5, novembre 2013, pages 93-96. Par ailleurs, son intéressante étude « Jean Aicard et son

Célestin Sénès, dit *La Sinse*, écrivain provençal

Jean-Baptiste-Célestin Sénès, dit *La Sinse*, est né le 3 février 1827 à Solliès-Pont (Var) où son père était boulanger. Après de bonnes études secondaires au collège de Toulon, il entra dans l'administration de la Marine le 17 juin 1844. Il servit à Toulon, avec toutefois une affectation en Algérie du 25 décembre 1857 au 19 mars 1867. Rayé des contrôles de l'activité le 10 février 1885, il fut admis à la retraite, totalisant plus de quarante années de services actifs. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 3 février 1880 rendu sur le rapport du ministre de la Marine et des Colonies.

Parallèlement à sa carrière professionnelle, Célestin Sénès s'adonna au journalisme et à la littérature, sous le pseudonyme « *La Sinse* ». Ses fameuses *Scènes de la vie provençale* lui valurent en 1885, aux Jeux floraux du Félibrige à Hyères, le prix de prose. Il fut également élu membre résidant de l'académie du Var le 2 février 1870, puis membre honoraire le 3 février 1892.

Célestin Sénès a principalement écrit et fait publier en français une chronique de la vie provençale populaire et des biographies de Provençaux célèbres. Son œuvre provençale est disséminée dans la petite presse et son inventaire exhaustif reste encore à réaliser. Il rédigea notamment, dans *Le Petit Var*, différentes rubriques intitulées « Provence et Provençaux », « En Provence », « La vie toulonnaise », « Légendes de Provence »... En voici un exemple :

œuvre » a été publiée dans *Aicardiana*, n° 6, janvier 2014, pages 7-53. — Pour Gabriel Drageon, voir *Aicardiana*, n° 5, pages 96-99.

Masques et sorcières

*Es enmasqua ! l'an enmasqua*² !! tel était jadis, invariablement formulé, le diagnostic troublant des commères, en présence de petits enfants en mal de dentition ou en proie aux helminthes et languissant tristement dans leur berceau, l'œil voilé par la fièvre ; et la lèvre flétrie, ne s'ouvrant plus que pour la plainte et non pour le bon tété maternel...

*Soun enmasquas !! nouzas !! enclaouvas*³!! voilà ce qu'aussi se disaient nos galantes grand-mères, si, chez des époux nouvellement unis par le mariage, elles soupçonnaient une apparence de froideur ; si elles surprénaient un langoureux empressément aux adorables échanges de sentiments de leurs âmes...

Ensorcelés encore : le vin tournant dans les tonneaux ; la couvée sans poussins ; la récolte broyée par l'orage ; le bois pétillant au feu sous les flammes joyeuses.

Ainsi, en notre gaie Provence, sur cet admirable théâtre aux décors d'Orient, propre à servir de cadre aux figures les plus galantes et les plus poétiques, nos aïeules évoquaient de hideux personnages, héros de tragédies horribles.

*
* *

Dans les temps obscurs du Moyen Âge, cette croyance à l'intervention des masques et des sorciers dans les événements douloureux de la vie était si vivace et si naïve, que, sans pitié, on livrait, au bras séculier, les infortunés soupçonnés de magie ou d'accointance avec les esprits infernaux. Or, c'était généralement des vieillards impotents, des malheureux atteints du mal caduc ou rongés par l'ulcère, des pauvresses accablées de

² « Il est ensorcelé » ! on l'a ensorcelé !! » — du provençal *masco*, « sorcière », francisé en « masque ».

³ « Ils sont ensorcelés !! noués !! empêchés !! »

misères, des mesquins, en un mot, dont le seul crime était de n'avoir jamais reçu de la vie l'aumône d'un sourire.

Et l'on allait, le cœur joyeux, comme à une fête, dansant et farandolant autour des bûchers sur lesquels, attestant Dieu de leur innocence, flambaient les victimes des superstitions populaires.

C'est que sur ce chapitre là, nos grand-mères se montraient inexorablement sévères. Ne fallait-il pas punir la scélérate qui leur avait ravi leur enfant adoré ? ne fallait-il pas faire rôtir dans les flammes l'abominable gredine qui, par ses intrigues auprès des puissances occultes, avait empêché les semailles de lever, les couples de croître et multiplier, le raisin de mûrir sous les pampres.

Dans le clan féminin, on se disait les noms et les demeures de ces filles du diable ; et, aux veillées d'hiver, quand la tourmente était au ciel, que le mistral tirait des cheminées des hurlements de fauves ; les petits, rassemblés autour de l'aïeule, écoutaient, en tremblant, les récits de leurs mœurs et de leurs fantastiques coutumes.

Or, voici ce que, de ces suppôts de l'enfer, grand'mère nous contait :

*
* *

Les masques logent dans des cavernes d'où elles ne sortent qu'à minuit pour le Sabbat. À l'appel de maître Léonard, leur chef suprême, elles se transportent au carrefour indiqué pour lieu du rendez-vous, les unes à califourchon sur un manche à balai ; d'autres chevauchant des crapauds ; d'autres, enfin, mollement étendues sur des ailes de chauve-souris.

Au centre du carrefour, sur un trône d'argile, Léonard est assis. Il a la figure d'un bouc. Il porte, dominant sa couronne noire, mêlées à ses cheveux hérissés en défense, trois cornes

lumineuses où courent les tons verts et jaunâtres des cadavres. Ses mains, aux doigts égaux, sont recourbées et terminées en griffes. Il a les pieds en patte d'oie, la queue d'un âne et, chose mystérieuse, mais drolatique, sous cet appendice se dessine, en rouge et en noir, un large visage humain que les masques, venues au rendez-vous, s'empressent de baiser respectueusement.

Ces hommages rendus au représentant de l'Enfer, le festival commence. C'est d'abord un repas olympien où l'on sert, dans des jattes blanches avec, en camaïeu, des tibias et des têtes de mort, des côtelettes d'enfants non baptisés, des rosbeafs de pendus, des cervelles de noyés et d'asphyxiés, alternant avec des crapauds en crapaudines naturellement et des vipères en salmis. Les vins, servis dans des crânes, fument, exhalant les odeurs âcres du soufre et du phosphore.

Sur des timbales en peau de loup, des musiciens cagneux, avec des bâtons tordus, tapent avec furie, tirant des sons au rythme endiablé de la bamboula. Les masques en chemise valsent, ayant chacune pendu à leurs trousses un chat miaulant et trépignant ; les jeunes tournant et ronflant comme des toupies d'Allemagne en projetant autour d'elles des étincelles crépitantes ; les vieilles, les édentées, glissant mollement et voluptueusement une caramba espagnole, avec, pour castagnettes, le cliquetis de leurs os décharnés.

On baptise des têtards. On célèbre la messe du diable, en commençant par la fin. Les divertissements les plus éhontés suivent ces ballets hideux et macabres ; et bientôt, ce n'est plus une fête ; c'est le sabbat, une cohue d'êtres incohérents, se confondant en des cris sauvages, en des couleurs de sang, en des mouvements de torsionnaires et de convulsionnaires.

Mais, voici le coq de la ferme voisine, qui, de son clairon gai et sonore, annonce la venue de jour. C'est le signal du départ. Maître Léonard asperge alors l'assistance d'un long jet d'urine

et soudain tout s'efface, tout disparaît, tout s'évanouit. Sur le sol, nulle trace de pas, nul écho de rire, ni de pleurs dans les vallons du voisinage. *Qu'ù a passa aqui ? pas degun !!*⁴...

« — Y a-t-il par ici, dis grand-mère, un endroit connu où vivent des masques ? »

« — Oui, mes chéris, il en existe un célèbre, auprès de l'Amarre, dans la commune d'Hyères, autour duquel un conteur provençal, hautement titré en fantaisie, a brodé les très amusantes légendes des deux bossus : le *galegeaïré* et le *rénaïré*... »⁵.

Mais ce sera le sujet de la chronique prochaine...⁶.

Il a fait imprimer successivement : *Théâtre de Bézagne. Le Jour des Rois, le Gâteau, la Crèche*, Marseille, imprimerie du *Petit Marseillais*, (1870), grand in-8°, 16 pages. *Théâtre de Bézagne. Mœurs de Provence. Noël, le Gros souper*, Marseille, imprimerie du *Petit Marseillais*, sd (1870), grand in-8°, 8 pages. — *La Vie provençale. Scènes populaires*, Toulon, imprimerie de C. Mihière, 1874, in-8°, v-223 pages, planches ; préface de Louis Jourdan. — *Scènes de la vie provençale, par La Sinse. Discours de F. Mistral aux jeux floraux d'Hyères 1885. Préface de Louis Jourdan*, Toulon, Rumèbe, 1886, in-16, xx-350 pages. — *Nouveau guide de l'étranger à Toulon et ses environs*, Toulon, Rumèbe, 1900, in-16, 64 pages, figures et plan. — *Provençaux : historiens, philosophes, économistes, artistes, hommes politiques, savants, soldats et marins, notes biographiques*, Toulon, imprimerie du *Petit Var*, 1902, in-18, 320 pages. — *Provençaux (Var et Alpes-Maritimes) : poètes, artistes, peintres*,

⁴ « Qui est passé par ici ? Personne !!... »

⁵ Chronique effectivement publiée par *Le Petit Var*, 16^e année, n° 5434, mardi 17 septembre 1895, « Provence et Provençaux », page 1, colonnes 4-6.

⁶ *Le Petit Var*, 16^e année, n° 5427, mardi 10 septembre 1895, « Provence et Provençaux », page 1, colonnes 5-6, et page 2, colonne 1.

sculpteurs, musiciens, hommes politiques, historiens, orateurs, savants, soldats, marins, divers ; notes biographiques, Toulon, J. Alté, 1904, in-18, 305 pages, 2^e série. — *Provence, vieilles mœurs, vieilles coutumes*, Toulon, A. Lions, 1905.

Célestin Sénès a connu la famille Aicard avant qu'elle ne parte s'établir à Paris où est mort Jean-François, le père de notre écrivain. Il a vu grandir le jeune Jean et a évoqué ses premières années :

Je l'ai connu tout petit et je l'aimai. Il était vraiment attractif et très sympathique, cet enfant, dont l'âme aimante et douce s'épanouissait dans ses yeux, tantôt comme une fleur timide à travers ses paupières à demi-closes par la méditation, tantôt comme un cactus des tropiques dans ses regards étincelants, secoués par le rêve imprécis et sans fin du jeune âge.

Il avait entendu réciter une fable de Florian et se plaisait à rythmer de petites phrases, pour essayer d'être poète. Il avait huit ans et ne savait pas lire. Bientôt, il fut orphelin. Son père, J. Aicard, un érudit, un savant, un artiste dont le nom brilla un moment comme un météore sur le monde lettré, mourut jeune, en pleine sève. Parmi ses œuvres, une histoire de la littérature et des beaux-arts, de grand style et de profonde érudition, et des articles variés, parus dans les encyclopédies : *Patria et un million de faits*, accrurent nos regrets de sa fin prématurée.

Le petit Jean fut alors mis, par son grand-père, un paysan, à l'école primaire ; puis à celle des arts et métiers que dirigeait, à Toulon, M. Jaume, un ami de famille. Il s'y exerça à sculpter la pierre, à façonner l'argile, tout en ciselant des fantaisies poétiques pleines de grâce et de charme et pour lesquelles maître Jaume avait de douces indulgences.

À quelque temps de là, Jean Aicard s'en allait au lycée de

Mâcon. Dans le château de Montceau, que lui ouvrait le souvenir aimé de son père, l'écolier fut l'objet des plus tendres et des plus affectueuses attentions. M^{me} de Cessiat, sœur de Lamartine, et M^{me} de Lamartine, que l'histoire nous montre comme une si adorable femme, offraient, de leurs belles mains, les tartines du goûter au petit lycéen, les jours de sortie.

J'ai souvent entendu notre poète redire les souvenirs d'alors et répéter quelle impression ineffaçable ont faite sur lui, la fierté noble et indulgente, la grande élégance humaine de M. de Lamartine et la suave grâce pleine de bonté de M^{me} de Lamartine.

C'est là, où ils étaient adorés, qu'il prit l'amour des bêtes et des chiens. Toutes ses journées de vacances, il les passait dans le parc du château, à jouer, avec les lévriers gris aimés du grand poète et chevauchait allègrement son beau terre-neuve, haut comme un âne mais borgne.

Toutes ces séductions n'empêchaient pas l'enfant de soupirer, de toute son âme après le pays natal, le pays du soleil et, deux ans plus tard, on dut le transplanter au lycée de Nîmes où il acheva ses études.

Il n'avait pas 13 ans ; quand après une visite à l'orphelinat de St-Cyr-du-Var, il publia ses premiers vers. Il y disait le malheur et la souffrance des petits enfants sans famille et envoyait, en même temps, à l'orphelinat, un peu d'argent recueilli parmi les camarades de classe⁷.

La Sinse mit quelquefois sa plume au service de Jean Aicard en rendant compte de certains de ses ouvrages, notamment *Le Pavé d'amour*, histoire éminemment toulonnaise.

⁷ *Petites Annales de Provence*, première année, n° 25, dimanche 7 octobre 1894, page 3, colonnes 1-3. — Texte partiellement repris deux ans plus tard dans une biographie actualisée de notre écrivain : « Provence et Provençaux. Jean Aicard », *Le Petit Var*, 17^e année, n° 5608, mardi 10 mars 1896, page 1, colonnes 2-4.

Les archives municipales de Toulon conservent quelques lettres qu'il a envoyées à notre écrivain⁸, notamment une carte de visite au dos de laquelle il a composé un quintil provençal à l'occasion de la nomination de son ami au grade de chevalier de la légion d'honneur :

À moun ami Jean Aicard.

À Jean, qu'ès chivalié dins la légien d'hounour,

Émé moun galoubet véni douna l'aoubado.

Oou mestré, oou capoulié, oou valent troubadour,

À Jean, qu'ès chivalié dins la légien d'hounour,

*Aduau dé coumplimens emo pléno fooudado*⁹.

Puis vient une lettre du 3 mars 1892 où Sénès rend compte à son ami de ses efforts pour faire la promotion du *Pavé d'amour* dans la population toulonnaise. Et je citerai encore deux lettres des 30 avril et mai 1894, la première en provençal, pour demander à Jean Aicard de fournir une préface et de trouver un éditeur pour le premier recueil de vers du docteur Franki Moulin¹⁰.

⁸ Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, on trouve sept lettres et un télégramme : la première n'est pas datée mais est datable de juillet 1882 puisqu'elle fait suite à la nomination de Jean Aicard au grade de chevalier de la Légion d'honneur ; cinq lettres datées des 3 mars 1892, 30 avril 1894, 27 mai 1894, 15 juin 1894, 21 juillet 1901 ; une lettre datable 1896 puisqu'elle évoque la sortie de *Jésus*. Quant au télégramme, il paraît évoquer la promotion de Jean Aicard au grade d'officier de la Légion d'honneur en juillet 1901.

⁹ À mon ami Jean Aicard. / À Jean, qui est chevalier de la Légion d'honneur, / Avec mon galoubet je viens donner l'aubade. / Au maître, au chef, au vaillant troubadour, / À Jean, qui est chevalier de la Légion d'honneur, / J'apporte des compliments avec un plein tablier.

¹⁰ Franki-Henri Moulin, né à Genève le 29 mars 1861, obtint le diplôme de l'École dentaire de Genève et vint s'installer à Toulon en 1892 où il exerça son art tant dans son cabinet du boulevard de Strasbourg qu'aux hospices civils de la ville. Il fit la connaissance de La Sinse, qui fut son premier témoin lors de son mariage à Bandol le 25 mars 1897, et c'est probablement

Un seul point de discordance peut être remarqué chez nos deux écrivains, l'attitude à adopter vis-à-vis des *Cariatides* de Puget à Toulon : cette « dispute » – au sens latin de la *disputatio* – est exposée en détail plus loin dans ce numéro d'*Aicardiana*¹¹.

Célestin Sénès est décédé à Toulon le 19 janvier 1907. Ses amis voulurent que la ville conservât son souvenir et un comité commanda au sculpteur toulonnais Louis Maubert un buste de l'écrivain disparu, qui fut placé sur la fontaine de la poissonnerie et inauguré le dimanche 7 juin 1908, en présence des autorités locales et des félibres participant aux Jeux floraux septennaux, organisés à Hyères. Jean Aicard vint célébrer son vieil ami disparu, à qui il adressa quelques mots. Mais aussi :

M. Louis Maubert a assisté ensuite à un déjeuner improvisé offert par M. Jean Aicard, au poète acteur Foucard, dont le discours en vers provençaux avait profondément ému l'auteur de *Maurin des Maures* qui fut dès son enfance l'ami de La Sinse.

Au dessert, M. Jean Aicard a parlé du talent de La Sinse et félicité Louis Maubert d'avoir su rendre les traits de l'écrivain provençal, avec l'expression d'infinie et spirituelle bonté qui

par lui qu'il entra dans les cercles aicardiens.

Outre ses occupations professionnelles, Moulin était passionné de poésie et d'archéologie ; il écrivait également dans les journaux de la localité.

Il a publié deux recueils poétiques – *À travers les pensées. Les teintes sombres, état d'âme*, Paris, Fischbacher, 1895, in-12, VIII-108 pages ; préface par Jean Aicard. *À travers les pensées. II. Grisailles et clartés*, Paris, Fischbacher, 1896, in-12, VI-166 pages – et deux articles d'archéologie – « Le Préhistorique dans les régions du Sud-Est de la France. Le dépôt moustérien de la caverne de Châteaudouble (Var). Étude géologico-paléontologique », *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*, tome XXIV, 1902-1903, pages 271sq ; Draguignan, imprimerie de C. et A. Latil, 1904, in-8°, 18 pages, figures, planche. « À propos du gisement à maillets de Malaucène », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, séance du 23 mars 1905. Le Mans, imprimerie de Monnoyer, 1905, in-8°, 4 pages.

¹¹ Voir pages 129-132.

était la sienne et d'avoir plastiquement caractérisé son talent littéraire dans les deux masques comiques qui ornent désormais, au-dessous du buste de La Sinse, la fontaine de notre « Pescarié » de Toulon.

Jean Aicard a félicité M. Foucard au sujet de son discours provençal « tout vibrant de l'émotion populaire »¹².

Un autre ami des deux écrivains, François Armagnin, honora également le disparu :

Sonnet¹³

À SÉNÈS LA SINSE.

Philosophe charmant, conteur d'accent latin,
Ta noble voix disait : « Sois généreux, pardonne,

¹² Voir la longue relation de cette fête dans *Le Petit Var*, 29^e année, n° 10082, lundi 8 juin 1908, « Une journée artistique », page 1, colonnes 3-6.

Louis-Baptistin-Dominique Maubert est né à Toulon le 30 juillet 1859 [et non le 18 mai 1857 comme indiqué dans le *Dictionnaire d'Alauzen* ; ni même le 18 mai 1875 comme annoncé sur certains sites Internet ; voir le registre des naissances de l'année 1859, acte n° 1169] ; il est mort à Paris le 25 mars 1949. Élève de Louis-Ernest Barrias et de Denis Puech, il se produisit au Salon des Artistes français dès 1898 et en devint sociétaire en 1901. Il travailla essentiellement à Nice.

« M. Maubert est l'auteur du buste de Naudet commandé par l'État pour la bibliothèque Nationale ; des monuments de Désaugiers, à Fréjus, et d'Alphonse Karr, à Saint-Raphaël, et il prépare le monument qui doit être élevé à Nice à la mémoire de Gambetta, sous la présidence de M. Fallières, en janvier prochain. Il a aussi sculpté les bustes et médaillons de Mistral, Reyher, Jean Aicard, Silvain, Tournier, Deluns-Montaud, Étienne, vice-président de la Chambre ; Odilon Barrot ; de Mmes Simon Girard, John Hammond, etc. ; de sa fabrique de céramique de Brétigny sont sorties des œuvres acquises par l'État, pour le musée décoratif, et des grès métallisés, mais le provençal qu'est resté M. Maubert ne peut s'accommoder des ciels gris et il va se fixer bientôt à Nice. » (*Le Petit Var*, 29^e année, n° 10082, lundi 8 juin 1908, « Une journée artistique », page 1, colonne 5).

¹³ Carte postale sans mention d'éditeur, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, enveloppe 88 « Cartes de visite et cartes postales », poème daté à la fin « Juin 1908 ».

Aime, travaille, souffre, et, malgré ton chagrin,
Ami, cueille la grappe, au fond, la vie est bonne. »

Or, voici que – déjà baisé par l'air salin –
Ton buste, bronze fier que notre main couronne,
Sourit d'un doux sourire accueillant et malin
À tout ton peuple ému qui t'aime et t'environne.

Près de ton vieux Puget que tu vénérâs tant,
Tu sauras pour Mius qui te pleure, pechère,
Trouver encor le mot qui console un instant.

Règne en ta Pescarié, la place qui t'est chère !
Écoute-la, parlant ton langage d'amour,
T'honorer en criant : *A l'aubo !* avant le jour !

Nestor Noble, avocat

Nestor-Zéphirin-Louis Noble est issu d'une famille de maréchaux ferrants originaires de Pignans et venus s'établir à La Garde. Il est né à La Garde le 12 avril 1830 ; des six enfants de la fratrie, seul lui et son frère *Julien-Laurent* survivront.

Julien (1834-1878) et son épouse Claire-Julienne (née en 1837) firent tous deux une carrière d'artistes-peintres.

Nestor opta pour le droit et s'établit comme avocat à Toulon, où il se maria le 26 octobre 1858.

Outre ses activités professionnelles, il s'intéressa à la politique locale et fut conseiller général du Var et conseiller municipal de Toulon.

Admis à l'académie du Var – membre correspondant en 1852 ; membre résidant de 1854 à 1887, – il en exerça la présidence en 1875 puis en 1882-1883.

Il se dévoua également pour l'*Unione italiana*, le syndicat des bergers, le Comité mutualiste du Var, le Bureau de bienfaisance de Toulon et l'agriculture varoise.

Il est décédé à Toulon le 6 septembre 1895, au soir d'une vie régulière et dévouée à la cause publique, et les deux notices nécrologiques publiées dans la presse locale en rendent sobrement compte :

Les obsèques de M. Nestor Noble. — Les obsèques de M. Nestor Noble, avocat, ancien bâtonnier de l'ordre, ont eu lieu hier après-midi, à 4 heures. Le deuil était conduit par le fils du défunt et son beau-fils, M. Martinenq, pharmacien. Une foule considérable d'amis de la famille suivait le convoi. Parmi la nombreuse assistance, on remarquait : MM. le maire de Toulon, MM. Roncagliolo, Matheron, Masseboeuf, adjoints ; Giraud, Victor Reymonenq, Brémond, conseillers municipaux, des membres du parquet, du tribunal civil, du tribunal de commerce, des greffes, de la chambre d'agriculture, un grand nombre d'avocats en robe, d'avoués, de notaires, d'huissiers, etc., etc.

Les enfants assistés ouvraient la marche du cortège suivis des femmes et des vieillards des hospices civils ainsi que du personnel de l'administration de cet établissement.

Plusieurs poètes précédaient le cercueil qui disparaissait sous un amas de couronnes, la plupart en fleurs fraîches. À citer ceux des divers syndicats et sociétés dont M^e Noble fut l'avocat-conseil : le poète de l'*Unione italiana*, tenu par quatre membre de la colonie italienne de Toulon ; celui du syndicat des bergers, celui du Comité mutualiste départemental du Var,

celui de l'administration du Bureau de bienfaisance, enfin le drap mortuaire des amis, tenu par MM. Drageon, le docteur Coste, Étienne Vidal et Fioupou, et celui du tribunal tenu par MM. Laure, bâtonnier de l'ordre ; Renié, juge doyen du tribunal civil ; Machemin, substitut de M. le procureur la République ; Tortel, notaire.

Le service funèbre a été célébré à l'église Cathédrale ; puis le cercueil a été dirigé sur Le Pradet où il a été inhumé dans le tombeau de la famille Noble, à la Guberthe. M. Laure, bâtonnier, a, au nom de ses collègues et des amis du défunt, adressé un dernier adieu à M^e Noble, qui laisse après lui l'exemple d'une belle vie de travail et d'honnêteté¹⁴.

Maître N. Noble

Hier matin, une personnalité éminemment toulonnaise a cessé de vivre.

Nestor Noble est mort au milieu des siens, à un âge où l'homme peut encore espérer de longs jours.

Républicain de la première heure, c'est-à-dire de l'époque où il était dangereux de se dire tel, Nestor Noble, dans les journaux avancés auxquels il collaborait et à la barre, ne ménagea jamais ses spirituelles épigrammes à l'Empire.

La République proclamée, il fut un des rares qui ne livrèrent point assaut aux hauts emplois. Avocat et écrivain, et il voulut rester avocat et écrivain.

Lorsqu'il plaidait dans quelque affaire importante, c'était fête au barreau ; lorsqu'un journal insérait un de ses articles, point n'était besoin de courir à la signature : dès les premières lignes on sentait la griffe du maître.

¹⁴ *Le Petit Var*, 16^e année, n^o 5426, lundi 9 septembre 1895, « Chronique locale », page 2, colonnes 5-6.

Décoré de l'ordre des SS. Maurice et Lazare¹⁵ à une époque où la France appelait encore l'Italie : la nation sœur, Nestor Noble, nommé à trois reprises bâtonnier de l'ordre des avocats, président du Comité mutualiste du Var, fondateur et rédacteur en chef, depuis le 23 juillet 1887 du journal agricole *Le Petit Paysan*, reçut les palmes académiques et, plus tard, le ruban de chevalier du Mérite agricole.

Depuis peu de temps, il avait été promu officier et se trouvait être, de ce fait, dans le Var, le plus haut dignitaire de cet ordre.

Nestor Noble n'est plus, ses obsèques auront lieu ce soir à 4 heures.

À ses filles, à son fils, à toute sa famille, qui a, jusqu'au dernier moment, assisté de ses soins pieux cette haute intelligence qui s'éteignait, nos condoléances.

À Nestor Noble, Adieu¹⁶ !

Homme de lettres, il a laissé quelques publications recensées dans le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France :

— écrits juridiques : *De la Propriété, des servitudes légales, de l'expropriation pour cause d'utilité publique*, Paris, De Soye, 1854, in-8^o, 30 pages ; thèse de licence en droit, Paris, 25 août 1854. — *Le Marché libre*, Toulon, imprimerie d'E. Aurel, 1863, in-8^o, 47 pages. — *Séance solennelle de rentrée de la conférence des avocats de Toulon, le 22 décembre 1864. Discours de M^e Noble*, Toulon, imprimerie d'E. Aurel, 1865, in-8^o, 9 pages.

— action municipale : *Rapport au conseil municipal sur la situation financière, présenté au conseil, le 22 mars 1871*, Toulon, impri-

¹⁵ NDLR. — Ordre honorifique italien accordé à des personnalités ayant œuvré dans la bienfaisance et l'aide aux malheureux.

¹⁶ *La République du Var*, 2^e année, n^o 268, dimanche 8 septembre 1895, « Chronique locale », page 2, colonne 6.

merie de F. Robert, 1871, in-12, 37 pages.

— travaux agronomiques : *Note sur le phylloxera. À MM. les membres de la Société d'horticulture et d'acclimatation du Var*, Toulon, imprimerie de L. Laurent, sd (1876), in-8°, 7 pages. — *Leçon d'ouverture à mon cours de botanique, lue dans la séance publique de l'académie du Var, le 6 mars 1879*, Toulon, imprimerie de M. Massone, 1879, in-8°, 8 pages. — « De la Démocratie dans l'art des jardins sur notre littoral, discours lu à la distribution des récompenses à l'agriculture, le 22 janvier 1881 », *Bulletin de la Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var*, 1881. — *Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var. Rapport sur le congrès international phylloxérique de Bordeaux, lu à la séance de la société du 12 novembre 1881*, Toulon, imprimerie de M. Massone, 1881, in-8°, 22 pages.

— littérature : *Ad Virgilium, Horatii carminum liber quartus, carmen duodecimum*, Toulon, imprimerie de R. Pharisier, sd (1881), in-8°, 10 pages. — *Exposition de Toulon, 1890. Jeux floraux. Discours prononcé à la distribution des prix par M. N. Noble ; Le Moineau de miss Sara, nouvelle*, Toulon, imprimerie de A. Isnard, 1890, in-12, 21 pages¹⁷.

— dans le *Bulletin de l'académie du Var* : « J. B. Paulin Guérin, de Toulon », 1855, pages CXIII-CVII. — « Nécrologie. M. B. Sénequier », 1868, pages 355-357. — « Société académique du Var, séance publique du 26 janvier 1870, discours de réception de M. Jean Aicard, réponse de M. Noble », 1870, pages XXIII-XXX. — « Allocution de M. N. Noble », 1882, pages 113-118. — « Allocution du président », 1883, pages 459-465. — « Le D^r L. Turrel, 15 octobre 1818 au 26 février 1881 », 1882, pages 63-68. — « Notice nécrologique. Le Commandant Richard », 1889-1890, pages 495-503.

¹⁷ La nouvelle est signée « Louis Lombard », pseudonyme de Nestor Noble.

Nestor Noble aura probablement rencontré Jean-François Aicard père dans les cercles socialistes de la ville et l'aura fréquenté jusqu'à son départ pour Paris en mai-juin 1849, départ sans retour puisque Jean-François est mort dans la Capitale le 6 mai 1853 d'une maladie pulmonaire. L'avocat vit grandir le jeune homme, élevé à Toulon par sa mère et les grands-parents Isnard ; son frère en fit un joli portrait à l'âge de dix ans¹⁸.

Lors de la réception solennelle de Jean Aicard à l'académie du Var, c'est Nestor Noble qui fut chargé par la compagnie de faire réponse au discours de réception du poète. Le mercredi 6 mai 1874, c'est de nouveau Nestor Noble qui présenta à ses collègues académiciens l'œuvre nouvelle du jeune collègue, les *Poèmes de Provence*¹⁹.

Enfin, c'est Nestor Noble qui donna les consignes à Jean Aicard chargé de représenter l'académie du Var aux fêtes du IV^e centenaire de Michel-Ange à Florence :

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

Toulon, le 5 sept 1875

DU VAR

Mon cher ami et collègue

J'écris à M. le Syndic de Florence pour vous annoncer comme notre délégué ; dites-lui bien que Italie, France, Michel Ange, tout cela c'est gloire commune à nous tous, *de la grande race latine*.

Tout à vous de cœur avec prière de bien saluer Michaelae Angelo, de la part de votre ami, N. Noble²⁰

¹⁸ NOBLE (Julien), *Portrait de Jean Aicard*, 1858,

¹⁹ Le rapport de Nestor Noble sur les *Poèmes de Provence* a été publié *in extenso* par *Le Progrès du Var* dans ses livraisons des vendredi 29 mai 1874 et samedi 30 mai 1874.

²⁰ Seule lettre de Nestor Noble à Jean Aicard conservée par les archives municipales de Toulon.

Théodore de Fallois, journaliste

Le patronyme de Fallois n'a été porté à Toulon que par une seule famille, pendant quelques décennies. L'ancêtre Jean-Baptiste de Fallois (1709-1757) – écuyer, avocat à la cour, seigneur de Pierreville, coseigneur de Pulligny, seigneur de Féoville, de Ceintrey et de Voinemont – était, en effet, originaire de Nancy. L'antépénultième de ses seize enfants, Charles-Augustin-François-Xavier de Fallois (1747-1810), qui fut garde du corps des rois Louis XV et Louis XVI jusqu'au 1^{er} avril 1787 puis inspecteur des haras de Lorraine, donna le jour à Félix de Fallois (1801-1839) qui fit carrière comme sous-intendant militaire ; mais, après plusieurs années de campagnes – 1823-1826 en Espagne, 1832-1836 en Afrique – il mourut jeune, ne laissant qu'un fils, notre Théodore de Fallois, né le 1^{er} mai 1833 à Alger. Sa mère, née Alexandrine-Michèle-Georges Charpentier de Saintot (1803-1855), se remaria avec André Loze qui s'établit à Toulon comme directeur de la santé, et c'est ainsi que Théodore devint Toulonnais.

Le 27 avril 1859, il épousa à Toulon Louise-Baptistine Flamenq dont il eut deux filles, Marie et Jeanne. Marie épousa le 15 mars 1890 Pierre-Henry Pastoureau qui sera maire de Toulon de 1897 jusqu'à son décès le 22 février 1900.

Après quelques années passées dans l'administration de la Marine, Théodore de Fallois fit une carrière de publiciste, essentiellement à Toulon (*Le Petit Toulonnais*) et Marseille (*Journal de Marseille, Le Petit Marseillais*) ; il fut également correspondant local de journaux parisiens tels *Le Figaro* ou *Le Temps*.

Sa bibliographie se réduit à un seul titre, *Pris au piège*, une comédie en un acte et en prose créée au Grand-Théâtre de Toulon le mardi 29 mars 1887 :

Grand-Théâtre de Toulon. — La reprise de la *Jolie Parfumeuse*, l'opérette un peu surannée qui a été si bien incarnée par la blonde Théo, était précédée, hier soir, de *Pris au Piège*, un lever de rideau inédit dû à la collaboration d'un de nos plus distingués officiers de marine et de notre confrère M. Th. de F..., dont la réputation n'est plus à faire.

Cet élégant marivaudage a été très goûté. C'est tout simplement une amusante anecdote, un Hyacinthe Rigault, le célèbre peintre de Louis XIV, sur laquelle les auteurs ont brodé un dialogue vif et alerte. Mais, est-ce que dans les hors-d'œuvre littéraires, la sauce n'est pas tout²¹ ?

Théodore de Fallois était lié d'amitié avec Jean Aicard. Lors du punch qui suivit la création au Grand-Théâtre de Toulon du *Père Lebonnard*, il fut invité à faire son petit discours²² ; et la correspondance de Jean Aicard contient un délicieux badinage poétique, probablement composé pour les vingt ans de Jeanne de Fallois :

²¹ *Le Petit Var*, 8^e année, n° 2364, jeudi 31 mars 1887, « Courrier des théâtres », page 2, colonne 4. Le spectacle avait été annoncé dans la précédente livraison, n° 2363, mercredi 30 mars 1887, « Spectacles et concerts », page 4, colonne 4 : « GRAND-THÉÂTRE DE TOULON. — Ce soir mardi, à 8 h., pour les adieux du corps de ballet : *PRIS AU PIÈGE*, comédie en un acte. » — Maurice Loir, né à Paris le 16 avril 1852, était capitaine de frégate ; il a laissé une importante œuvre d'histoire maritime, notamment sous le pseudonyme Marc Landry, ainsi que *Pris au piège*, comédie en un acte et en prose, de Maurice Loir et Théodore de Fallois, Toulon, imprimerie de E. Foa, 1889, in-16, 30 pages.

²² *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3430, dimanche 9 mars 1890, « Le Père Lebonnard au Grand-Théâtre », page 3, colonnes 3-4.

Des vers, aujourd'hui ? tout de suite ?
Pour avoir tant de volonté
Vous me paraissez bien petite
Mademoiselle, en vérité !

« Oh ! j'ai vingt ans ! » Diable ! un grand âge.
À cet âge-là j'étais vieux,
Et peut-être déjà volage,
Et vous ? — « Oh non ! » « Allons, tant mieux ! »

Vingt ans ! c'est l'âge de l'aurore !
Mademoiselle aux airs mutins
Et l'aurore, longtemps encore
A vingt ans tous les matins.

Vingt ans c'est l'âge que les roses
Confessent aux brises de mai ;
L'âge éternel des belles choses,
L'âge du printemps parfumé.

Demandez à la Belle Étoile
Son âge. Elle dira vingt ans.
L'éternité sous son grand voile
Cache une beauté de vingt ans.

Tout ce qu'emporte la mort triste
Appartient aux temps révolus.
Mais tout ce qui vraiment existe
A vingt ans, belle, tout au plus.

Ayez donc vingt ans avec joie.
Vingt ans, c'est l'âge sans pareil,

L'âge vrai, bête comme une oie,
Mais joyeux comme le soleil.

Et tenez, fine demoiselle,
Moi poète ému du printemps
À vous voir si jeune et si belle,
Moi qui vous parle, j'ai vingt ans.

et auquel la demoiselle répondit avec spontanéité :

Je vous l'avais promis Monsieur.
... Ah ! qu'ici-bas l'on est heureux
De connaître un homme gracieux
Qui vous exauce vos : « Je Veux » !

Merci ! grand poète, vraiment,
« Et vous devez bien le savoir ! »
Vous rimez adorablement !
Monsieur Jean Aicard, Au revoir !

Toulon 13 juin 2 h 1/2 du matin
Jeanne de Fallois ²³

Théodore de Fallois fut membre associé de l'académie du Var de 1869 à 1873 et promu officier de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en 1909 ²⁴. Il est décédé à Toulon le 12 juillet 1912, à l'âge de quatre-vingts ans, doyen de la presse toulonnaise :

²³ Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance.

²⁴ *Journal officiel de la République française*, 41^e année, n° 52, 22 février 1909, page 1831.

« *Théodore de Fallois*, était le journaliste toulonnais, qui connaissait le plus d'histoire et de cancons, et qui dénichait toujours le premier la *nouvelle*.

« Correspondant de l'agence *Havas*, il resta plus de 20 ans, directeur du *Petit Marseillais* à Toulon. Extrêmement avenant, il enjôlait par sa parole habile et courtoise. Devenu le doyen de la presse toulonnaise, il représentait dignement ses collègues. [...] ²⁵. »

Gustave Derepas, professeur de philosophie

Martin-Constant-*Gustave* Derepas est né à Paris le 7 août 1848 ²⁶. Élève au petit séminaire de Plombières puis au grand séminaire, il fut appelé au service militaire lors de la guerre de 1870 ; blessé le 2 décembre 1870 au combat de Loigny, il eut un genou fracassé par une balle prussienne et reçut la médaille militaire.

Il s'orienta alors vers des études universitaires. Agrégé de philosophie (1879) ²⁷, docteur ès lettres (1883) ²⁸, il fit carrière dans l'enseignement secondaire, comme professeur de philosophie, notamment aux lycées d'Amiens, Alger, Toulon et Marseille.

²⁵ ROSSI (François), *Les Nécropoles toulonnaises. Biographies*, manuscrit de la bibliothèque du Vieux-Toulon, « Allée Rouvière », folios 125-126.

²⁶ Archives de la ville de Paris, état civil reconstitué.

²⁷ « G. Derepas, professeur au collège de Soissons, est définitivement admis comme agrégé de philosophie. » (*Le Temps*, 19^e année, n° 6706, dimanche 31 août 1879, « Nouvelles du jour », page 2, colonne 5).

²⁸ « I. Thèse latine : *De necessitate legum naturalium seu de fundamentis inductionis* (Thorin). — II. Thèse française : *Les théories de l'Inconnaisable et les degrés de la connaissance* (Thorin). » (*Revue critique d'histoire et de littérature*, n° 22, 28 mai 1883, « Thèses de doctorat ès lettres », pages 430-435).

Musicien, il écrivit un ouvrage très remarqué sur la vie et les travaux de César Franck et s'intéressa à la valeur morale de la musique conçue comme moyen d'éducation.

Gustave Derepas fut nommé professeur de philosophie au lycée de Toulon ²⁹ pour la rentrée de 1889. Notre poète, passionné de philosophie et de métaphysique, ne pouvait que s'entendre avec l'excellent professeur qui avait pour maître à penser le père Gratry ³⁰, et les deux hommes nouèrent de très amicales relations : outre la correspondance conservée, ces cordiales relations sont attestées par l'empressement du philosophe à parler, dans la presse locale, de notre écrivain.

Après les grandes fêtes républicaines du 22 septembre 1892 célébrant le centenaire de la proclamation de la I^{re} République, Gustave Derepas, impressionné par l'aura du poète et son audience dans le peuple, s'en émerveillait en ces termes :

LA VOIX DU POÈTE

« Il ne cessa de se donner, d'âme et de corps à la foule avide et serrée qui l'entourait et le pressait ».

« Au plein air du grand ciel bleu ! » Voici ce qu'on voit, en ce moment, dans un coin de la Provence : sur la place de la

²⁹ Le patronyme *Derepas* est totalement inconnu dans tout l'état civil toulonnais : pas un seul acte de 1802 à 1922.

³⁰ *Alphonse-Joseph-Auguste* Gratry est né à Lille le 30 mars 1805. Au sortir de l'École polytechnique, il se détacha de sa famille qui n'avait pas accepté sa conversion au christianisme. Il fut célèbre comme prêtre et philosophe : prêtre, il brilla comme prédicateur – il était considéré comme le plus brillant orateur ecclésiastique de son temps avec Henri Lacordaire – et restaura la congrégation de l'Oratoire en France ; philosophe et savant, il tenta de réconcilier la science avec la foi et la démocratie avec le christianisme. Reçu à l'Académie française en 1867, il mourut à Montreux (Suisse) le 7 février 1872.

Liberté, dans une grande ville³¹, la foule s'assemble, le peuple, les ouvriers, les femmes ; même, perdus parmi eux, quelques lettrés ; même, sur une estrade, les élus de la politique et les représentants officiels du gouvernement ; et, sur cette estrade un homme se lève et parle ;

Sur la place, plantée d'arbres, d'un village étagé sur une colline, en face de la grande mer³², à de longues tables se sont assis, dans des agapes fraternelles, tous les villageois et même, parmi eux, quelques étrangers accourus pour être témoins de cet étonnant spectacle et puis ceux que les villageois ont chargés de leurs intérêts dans les assemblées politiques ; et ce banquet populaire « au plein air du grand ciel bleu », est présidé par un homme qui, au dessert, se lève et parle ;

Et cet homme est un poète !

La foule, citadins ou villageois, s'est réunie et va célébrer le centenaire d'une grande date dans son histoire. Pour recueillir et renvoyer, en des accents sincères, l'écho de toutes les âmes qui palpitent, se souvenant et espérant, il faut un homme, mais un homme qui ne soit rien officiellement, un homme dont la parole, absolument indépendante et désintéressée, ait le courage de dire toute la vérité, les vérités qui rendent fiers et celles qu'il faut savoir entendre, qui rende justice au passé et qui prépare l'avenir : pour cette haute et salutaire mission, on a choisi un poète !

Je crois bien ! « Le poète ! c'est celui dont le cœur souffre toutes les souffrances de ceux qui souffrent, dont l'émotion profonde résume et condense les émotions des humbles et des petits et qui les traduit en paroles vivantes. »

Que va dire le poète qui comprend ainsi son rôle ?

³¹ NDLR. – Toulon, place de la Liberté, le jeudi 22 septembre 1892.

³² NDLR. – Bormes-les-Mimosas, le samedi 24 septembre 1892.

*
* *

Depuis cent ans, la France, donnant l'exemple au monde, a marché, à pas de géant, dans la voie du développement humain et de l'évolution historique. Elle a résumé ce progrès dans l'immortelle devise de la République : Liberté, Égalité, Fraternité. Mais, ces glorieux mots, la plupart de ceux qui les lisent au fronton de nos monuments, les comprennent peu ou mal, et qui sait si ceux qui les y ont fait graver, n'ont jamais abusé de leur prestige pour masquer leur ambition, en flattant les passions d'en bas ou en berçant de leur rythme charmeur les plus légitimes aspirations, pour se dispenser de les satisfaire effectivement ? Il convient donc de les expliquer, de les commenter.

« La liberté et l'égalité sont des droits qui apportent des profits à qui les exercent ; d'ailleurs — vérités rudimentaires, trop oubliées — la liberté est nécessairement limitée, celle d'un citoyen s'arrêtant où commence celle d'un autre ; l'égalité ne peut s'établir que dans les droits politiques et juridiques, l'égalité de nature n'étant qu'un rêve, l'égalité des mérites un mensonge ; jamais le fainéant ne sera l'égal d'un bon ouvrier. »

Mais la fraternité ! c'est un sentiment, dont la puissance est illimitée et doit être grandissante. Par elle, par elle seule, la liberté et l'égalité seront assurées et établies progressivement ; elle seule transformera sans cesse la société. C'est le levain de la fermentation de vie, c'est la sève du grand arbre où toutes les nations poseront un jour leur nid.

Mais la fraternité ne se légifère pas Les bons cœurs, les volontés droites, l'amour seuls la réalisent.

Est-elle faite et parfaite aujourd'hui ?

Assurément non. À vrai dire, elle n'atteindra jamais son plein et entier épanouissement. Tant qu'il subsistera une souffrance qu'on puisse guérir ou soulager, tant qu'un homme risquera de

manquer de pain, on n'aura pas le droit de se tenir pour satisfait de l'état du monde, nulle conscience honnête ne demeurera tranquille, tout vrai cœur d'homme s'indignera et saignera.

Ce qui est donc avant tout et par-dessus tout nécessaire et urgent c'est de redoubler d'efforts pour avancer le règne de la fraternité. Et tout se résume dans la morale évangélique et vraiment chrétienne, dans le mot divin : Aimez-vous les uns les autres. Apprenez à ne plus vous injurier et vous calomnier. Abolissez les défiances réciproques, la haine jalouse et le dédain orgueilleux. Ne repoussez pas, en deux pôles excentriques et ennemis, l'électricité de vie ; tant qu'il en sera ainsi, vous serez dans la nuit et le froid. Réunissez au contraire les deux fluides en un même foyer d'amour, et alors ruissellera, à travers les âmes et la vie sociale, la lumière, la chaleur, le mouvement, dans la concorde et la paix, dans l'égalité et la liberté. Tendez-vous des mains fraternelles ; apprenez, dans les écoles, aux enfants des bourgeois et aux enfants du peuple, qu'ils sont tous, au même titre et avec des devoirs solidaires, les citoyens d'une seule nation ; en un mot, fondez la république politique sur la république des cœurs, une et indivisible. À cette condition seulement, la crise présente sera vraiment close et l'avenir ouvert.

*

* *

Voilà ce que la voix du poète, de notre « poète aimé » J. Aicard, ne cesse de redire à tous, en toute circonstance et sous toutes les formes, par le roman, par la poésie, par l'éloquence, en « se donnant de corps et d'âme à la foule avide et serrée, qui l'entoure et le presse ». J'en suis le témoin attendri et profondément remué, et la justice et la reconnaissance affectueuse m'ordonnent d'en rendre témoignage.

Oui, il se donne, il se dépense sans mesure, jusqu'aux moelles,

jusqu'à la courbature extrême, à l'épuisement momentané de ses robustes forces. Non, ce n'est pas ici un littéraire, un cérébral, mais un apôtre passionné et dévoué, au sens le plus complet du mot ; insoucieux de lui-même, uniquement préoccupé de faire passer en autrui ce qu'il sait, ce qu'il sent.

De là, le caractère de son éloquence. Je n'ai jamais mieux compris, qu'en l'entendant, cette assertion psychophysiologique de mon maître en philosophie : « Dans le corps, c'est la poitrine qui donne la voix, la force d'expression de ce que l'âme perçoit : c'est elle qui chante lorsque l'âme sent, en sa poitrine, la plénitude de la vie. » J. Aicard réalise, pour son compte, la loi des deux pôles réunis en un même foyer lumineux et chaud : la sève de la virilité d'une part, de l'autre les vibrations du cerveau, activé par la pensée, se précipitent et se rejoignent au cœur et le cœur soulevant et élargissant la poitrine, il en jaillit une parole frémissante, sonore, clairement et solidement timbrée, qui s'en va, jusqu'aux derniers rangs de la foule, faire tressaillir les plus insensibles. Le souvenir d'une iniquité sociale ou historique vient-il à soulever en lui l'indignation ? l'enthousiasme de l'espérance le jette-t-il dans ce délire divin dont parle Platon et qui est bien le propre des poètes ? c'est alors qu'il fait fi des lois de l'esthétique d'académie, comme des recherches de la littérature ! Ses traits déjà vigoureux s'accusent, ses regards sont des flammes et des décharges électriques, sa chevelure se secoue et s'envole comme, au souffle d'un ardent sirocco, la crinière d'un lion.

Et puis, quelque tendre pitié pour quelque délicate souffrance, un sourire venu du passé ou une riante perspective sur l'avenir adoucissent tout d'un coup ces emportements ; aussitôt sa voix se fait caressante et douce, avec des inflexions d'un charme exquis et pénétrant. Ainsi, après que la tempête a secoué les chênes, la brise incline gracieusement les fleurs.

Ajoutez que, se possédant lui-même au plus fort de l'émotion, il décoche, quand il le faut, des traits qui portent et clouent sans déchirer, comme ces projectiles qui mettent hors de combat, sans aggravation inutile de la blessure. Des allusions, à peine indiquées, sont cependant nettes et claires pour tous, sans que personne ait le droit de se fâcher.

*

* *

En résumé ce n'est pas un poète, pas un orateur : c'est cela, mais mieux que cela : un homme qui parle à des hommes, une âme qui se donne aux âmes, avec ce qu'elle sent en elle de meilleur et de plus fécond pour la vérité, pour la justice, pour l'amour. C'est un convaincu, un sincère. Il est empoigné et il empoigne.

Aussi comme on l'écoute, surtout les simples, ceux pour lesquels il aime le mieux à parler, même les enfants « pour qui il a fait le *Livre-des-Petits* ! » Disons mieux : comme on le sent, comme les cœurs battent à l'unisson de son cœur ! Il ne se fait pas seulement comprendre, il mène ; ses mots sont action, stimulants. Sur la place de La Liberté, au milieu d'un groupe de jeunes gens, *j'ai entendu* l'un d'eux dire, la voix tremblante d'émotion : « Alors ! ce n'est donc pas tout de s'amuser, et de crier : Vive la République. On doit donc quelque chose aux autres ; on se doit ! »

Voilà les élans, les cris d'âme qu'il suscite. Et tout le secret de cette magie, je l'ai indiqué d'un mot : lui-même se donne. Qui le croirait ? Un a pu demander : « Combien la ville lui a-t-elle payé son discours ? » Quoi donc ? la parole est-elle à ce point égoïste, vendue, prostituée, pour qu'un seul doute s'élève sur le radical désintéressement de celle-ci ! Malheureux vous avez pu vous faire à vous-même cette injure stupide de croire à la vénalité de cet accent, de prendre cette parole comme une

marchandise, de ne voir dans cette mission d'apôtre qu'une corvée officielle !

Que le murmure d'âmes qui monte jusqu'à vous, que l'atmosphère d'admiration, de reconnaissance et de sympathie qui vous enveloppe, que les fleurs jetées sur votre tête par des mains d'enfants et les larmes qui pointent au coin de l'œil des vieux, rajeunis par le vigoureux nectar de votre parole, vous fasse oublier ce mot cruel à votre cœur, mon cher poète, mon cher grand cœur ! Parlez, parlez toujours. Puis, quand le soir, brisé d'émotion et de fatigue, il vous reviendra que quelques-uns qui vous connaissent assez pour ne pas douter de vous, traitent cependant, n'étant que politiciens, vos humaines générosités de chimères et de rêves de poète, rejetez toute tentation de découragement. La science nous apprend qu'un mouvement, une fois produit, ne se perd plus. Le frémissement d'aile d'un insecte est pour quelque chose dans le mécanisme de l'univers. Ses moindres vibrations se mêlent à d'autres, mais aucune n'est anéantie ; de proche en proche, elles se propagent indéfiniment dans le temps et dans l'espace. À combien plus forte raison l'élan d'une âme, passant dans la parole, n'est jamais vain ! D'âme en âme chacune des syllabes envolées de vos lèvres éloquentes, portera, pour donner sa poussée à la marche de l'humanité, l'émotion, la vie, l'amour, la fraternité !

*

* *

« Au plein air du grand ciel bleu, » voilà ce qui se passe dans notre Provence ! Puisse la voix du poète, unie à d'autres voix, être entendue de la patrie entière ! À Paris, dit-on, quelques esprits généreux songent à orienter, à réunir dans un faisceau les forces qu'on sent fermenter dans les profondeurs et les entrailles de notre société moderne, sous le bruit trop souvent menteur ou vain, des formules creuses. Qu'ils sachent là-bas

qu'au pays du soleil, il n'y a pas que de la joie bruyante et de la fanfaronnade bavarde, mais tout un peuple susceptible d'émotions vraies et d'action sérieuse pour « le progrès des cœurs, » tout un peuple prêt à suivre un poète vers l'idéal avenir, pour en faire la réalité de 1992 !

G. DEREPA33.

Par la suite, il s'attacha à rendre compte des nouvelles publications de l'écrivain – *L'Ibis bleu*³⁴, *Notre-Dame d'amour*³⁵, *Jésus*³⁶, *L'Âme d'un enfant*³⁷, *Othello*³⁸.

Gustave Derepas rejoignit le lycée de Marseille à la rentrée scolaire 1896. Dans la grande cité, il fut un conférencier très écouté du Cercle artistique et un collaborateur régulier du *Sémaphore* auquel il donna une longue série d'articles sur l'esthétique de la musique.

Mis à la retraite le 1^{er} octobre 1908 après trente-cinq années d'enseignement, il fut élu membre de l'académie de Marseille, dans la classe des sciences, en mai 1909³⁹. Il prononça son dis-

³³ *La Vie provençale*, n° 17, dimanche 2 octobre 1892, pages 130-131.

³⁴ *Le Petit Var*, 14^e année, n° 4653, vendredi 21 juillet 1893, page 1, colonnes 2-4.

³⁵ *La Méditerranée*, 5 mars 1896.

³⁶ *La Méditerranée*, 25 mars 1896.

³⁷ 1898. Périodique non identifié, coupure dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 44, agenda n° 4, pages 167-170.

³⁸ *La Méditerranée*, 1^{er} mars 1899.

³⁹ Voir, par exemple, *La Vedette*, 33^e année, n° 1675, 15 mai 1909, page 237, colonne 2 : « M^r Derepas, le savant ancien professeur de philosophie au Lycée de Marseille, docteur ès-lettres, écrivain de talent, musicien et critique musical très apprécié, a été élu par 27 suffrages au fauteuil de M^r Gustave Rousset, ancien conseiller à la Cour d'appel. On ne pouvait faire choix meilleur et nous y applaudissons très sincèrement. »

cours le 27 février 1910⁴⁰, dans lequel il célébra tout particulièrement ses deux maîtres à penser : le philosophe Alphonse Gratry et le compositeur César Franck. Mais il n'occupa guère son fauteuil puisqu'il est décédé subitement le 4 novembre 1910⁴¹.

Le Fonds Jean Aicard a conservé dix lettres de Derepas⁴². Celle du 8 novembre 1897, écrite de Marseille où le philosophe habitait alors au 106 rue Dragon, est la plus intéressante ; on y voit Derepas tenter de convertir Jean Aicard à la philosophie du père Gratry :

Mon très cher Poète,

Je pense beaucoup à vous, beaucoup plus que mes silences ne pourraient vous le faire croire.

⁴⁰ Voir, par exemple, *La Vedette*, 34^e année, n° 1717, 5 mars 1910, page 100 : « Le dimanche 27 février, après-midi, dans la grande salle de l'hôtel de la Mutualité, Gustave Derepas, "le distingué critique musical", a fait son discours de réception. » Discours publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1908-1911, pages 243-258, « Séance du 27 février 1910, discours de réception de M. G. Derepas, membre de la classe des sciences. ».

⁴¹ Voir *La Vedette*, 34^e année, n° 1753, 12 novembre 1910, page 426 : « Le monde musical et érudit vient, en notre ville, de faire une grande perte en la personne de M^r G. Derepas, l'éminent critique du *Sémaphore*, qui fut un des plus remarquables professeurs de l'Université. » ; et les *Annales de Provence*, 7^e année, n° 6, novembre-décembre 1910, « Chronique », page 423 : « M. DEREPA3 (Martin-Constant-Gustave), agrégé de philosophie, professeur honoraire du lycée de Marseille, membre de l'académie de Marseille, est décédé subitement à Marseille, le 4 novembre 1910, dans la 62^e année de son âge. » — Voir son éloge funèbre dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille*, 1912-1915, pages 78-79.

⁴² 8 décembre 1892, 6 janvier 1893, 10 juin 1893, 7 juillet 1893, 16 décembre 1893 (« Je ne vous dirai jamais autant que c'est vrai à quel point mon culte pour votre œuvre et mon affection pour votre personne, fait partie intégrante de ma vie intellectuelle et morale. »), 25 décembre 1893, 1^{er} mai 1894, 31 mai 1894, 8 novembre 1897 (de Marseille) et 26 juillet 1901 (d'Aix-en-Provence).

J'y pensais avec intensité l'autre jour encore, en relisant le dernier livre de *La Connaissance de l'âme* du P. Gratry.

Si je vous parle de *mon* philosophe, c'est que je l'aime et que je vous aime et que vous êtes *mon* poète. On se plaît à rapprocher dans son âme les sympathies qui vous émeuvent.

Et puis, j'ai toujours pensé que si vous *pratiquiez* le P. Gratry vous puiseriez à cette source, très féconde et très pure, de belles inspirations poétiques. Je n'en veux pour preuve que le bon parti que vous avez tiré de la Légende du Forgeron. Rappelez-vous aussi votre inspiration à la lecture de *La Morale et la Loi de l'Histoire*. Bien des pages des *Méditations inédites* ou du *Commentaire sur l'Évangile de Mathieu* vous iraient au cœur. Oui, il y a entre l'âme du P. Gratry et la vôtre des affinités nombreuses et profondes. Le grand souffle de la pitié pour toute souffrance vous rapproche.

Il me semble donc que le commerce de ce grand esprit vous apporterait des joies dont l'écho retentirait dans l'accent de votre parole écrite. Ne pensez-vous pas que le moment est venu d'accentuer en effet ce qu'il y a de chrétien dans votre idéalisme ? Zola fait, dans *Paris*, le procès à la charité et, du même coup, à la religion, en faveur d'une justice toute matérialiste. Il ne connaît le sens véritable ni de l'un ni de l'autre de ces deux mots. [...]. J'aimerais à vous voir répondre et défendre la cause de la charité, prendre position plus nettement encore que jamais, forcer ainsi tous les respects et toutes les admirations et, pour suivre la pensée de Bossuet jusqu'au bout, conquérir en outre l'amour. Nul alors ne songerait à vous contester la place que vous assignent dans la littérature contemporaine votre mérite et votre tempérament moral.

Bibliographie (par ordre chronologique) : *L'Enfant, allocution prononcée à la distribution des prix du collège de Figeac*

le 8 août 1876, Dijon, imprimerie de V. Darantière, 1876, in-8°, 12 pages. – *De necessitate legum naturalium, seu de fundamento inductionis : haec apud Facultatem litterarum Parisiensem disputabat G. Derepas*, Lutetiae Parisiorum, Thorin, 1883, in-8°, 54 pages ; thèse de lettres, Paris, 1883. – *Les Théories de l'inconnaissable et les degrés de la connaissance*, Paris, E. Thorin, 1883, in-8°, XIII-224 pages. – *L'Âme humaine et l'industrie moderne, discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Toulon le 25 juillet 1890*, Toulon, imprimerie du Var, 1890, in-8°, 11 pages. – *La Musique et le dessin considérés comme moyens d'éducation, suivis de quelques lettres sur la musique classique*, Paris, C. Poussiègue, 1892, in-8°, III-93 pages. – *César Franck, étude sur sa vie, son enseignement, son œuvre*, Paris, librairie Fischbacher, 1897, in-16, 60 pages. – *Markos Botzaris, conférence faite au cercle artistique de Marseille le 27 mars 1897*, Marseille, imprimerie de Barthelet, 1897, in-8°, 40 pages. – Fonds Calvet : *L'Escadre russe* (octobre 1893). – Par ailleurs, le dépouillement systématique de la petite presse locale apporterait de nombreux articles et poèmes : voir notamment *Le Petit Var* et son supplément dominical *La Vie provençale*.

Paul Mangin, fonctionnaire

Paul-Hippolyte-Marius Mangin est né le 13 septembre 1851 à Toulon, où son père était sous-agent administratif de la direction des travaux hydrauliques de la Marine.

Paul épousa Louise-Marcelline-Emma Tournon : leur fils Roger-Paul-Louis est né à Toulon le 13 avril 1896 et eut pour

parrain François Armagnin. Mais cette vie familiale finit bientôt puisque Paul est décédé à Marseille le 25 avril 1900. Il avait également fait carrière dans les services comptables de la Marine et obtenu le grade de commis principal.

Sa bibliographie est composée de deux titres : *L'Année d'autrefois en Provence*, Paris, L. Duc, 1895, in-16, 3-VII-99 pages, figures ; préface de Jean Aicard. *Angoisses d'âme, études et poésies philosophiques*, Paris, L. Duc, 1892, in-16, 215 pages, figures.

Paul Mangin a vécu dans la plus grande discrétion. Ses travaux littéraires ont toutefois été couronnés à diverses reprises :

Récompense littéraire. — Nous venons d'apprendre avec plaisir que notre compatriote Paul Mangin, dont les poésies ont été déjà plusieurs fois couronnées dans les concours spéciaux de la capitale et de la province, vient de remporter un nouveau et brillant succès dans le concours ouvert à Paris, en l'honneur de Victor Hugo, sous les auspices de l'*Académie de la Province*.

Sur 82 sonnets présentes, cinq seulement ont été distingués, et M. Paul Mangin, classé le quatrième, a obtenu la première mention.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient posséder un souvenir de notre grand poète national ou posséder les œuvres couronnées de M. Paul Mangin, peuvent dès à présent souscrire à ces deux intéressantes publications qui paraîtront fin décembre prochain par les soins de l'académie.

Le volume consacré à Victor Hugo coûte 2 fr. et l'Almanach littéraire de la Province 1 fr.

Les souscriptions sont reçues chez MM. Paul Albert, rue Saint-Vincent, 1 ; Paul Mangin, rue de l'Arsenal, 12 bis ; soit au siège de l'académie à Paris, 116, boulevard Montparnasse⁴³.

⁴³ *Le Petit Var*, 6^e année, n° 1850, samedi 31 octobre 1885, « Chronique locale », page 2, colonne 4.

Dans toutes les archives que j'ai consultées, je n'ai retrouvé qu'un poème envoyé par Mangin à Jean Aicard :

*La « Devise » et la « Voix » du Poète*⁴⁴

Cher Maître, un dernier mot ; ma muse sera brève.
— Depuis Quatre-Vingt-Neuf, la faible Humanité,
Vers les trois Idéals, s'oriente sans trêve :
L'un nous coûta du sang — ce fut la Liberté ;

L'historique Nuit d'Août, généreux flot de sève,
Vit naître le second, la sainte Égalité ;
Le troisième, ici-bas couronnement du Rêve,
N'est point encor entré dans la réalité.

Car la Fraternité puise au Ciel sa racine ;
Qui donc peut décréter (tant sa source est divine !)
La fin de l'Égoïsme et de l'Inimitié ?...

Cela serait pourtant, réponds-tu, si l'Enfance,
Au sortir de l'école, éprise d'espérance,
Portait au cœur — l'Amour — dans l'âme — la Pitié !

Paul Long, notaire

Paul-Alphonse-Marie Long est né à Ollioules le 27 avril 1868, fils du notaire du village et petit-fils d'un médecin de Cuers.

⁴⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise rouge n° 71. Lettre autographe datée à la fin « Oct. 92 ».

Ayant adopté la profession paternelle, il débuta comme principal clerc chez M^e Charles Bertrand, notaire à Toulon. Il s'y maria le 23 novembre 1897, eut un fils le 29 septembre 1898 et quitta la région pour prendre une étude à Laines-aux-Bois, dans le troisième canton de Troyes (Aube), où il fit carrière jusqu'en 1925.

Il est principalement connu par quelques renseignements qu'il donne sur lui dans une lettre envoyée à Jean Aicard en janvier 1910 :

Paul LONG

Le 9 Janvier 1910

NOTAIRE

À LAINES-AUX-BOIS

par SAINT-GERMAIN (Aube)

3^{me} CANTON DE TROYES

Mon cher Maître,

Il s'est fondé à Troyes, c'est-à-dire à 200 lieues des rivages de la Méditerranée et à 250 lieues des Pyrénées, un groupe important de Méridionaux, que les nécessités de l'existence ont appelés dans la région champenoise.

La nostalgie de nos chères provinces, notre commun amour de la petite et lointaine patrie, le secret désir d'entendre murmurer à nos oreilles le rythme provençal ou gascon, la joie de nous trouver en commun pour évoquer nos souvenirs, tout cela nous a incités à nous rencontrer deux fois par mois. Et après un appel fait dans les journaux de Troyes, nous avons été agréablement surpris de nous trouver plus de cent Provençaux, Languedociens, Gascons et Béarnais, animés des mêmes sentiments et des mêmes aspirations.

Dans un banquet intime qui aura lieu dimanche prochain, à Troyes, nous allons sceller cette union, et nous nous proposons de parler longuement de nos pays ensoleillés, de leurs beautés et de leurs gloires.

Je serais heureux, cher et illustre Maître, si vous vouliez bien répondre à l'ardent désir qui vous est manifesté par un Toulonnais, votre compatriote par conséquent, de vous voir accepter l'invitation qu'il vient vous faire de vouloir bien venir présider cette réunion.

Cette idée, que j'ai soumise à quelques-uns d'entre nous, a été accueillie avec la joie la plus profonde.

Vous verrez réunis autour du plus sympathique des poètes, autour de ce Jean Aicard aimé de tous, et chéri encore davantage de ceux qui s'enorgueillissent d'être nés sur la terre provençale ou tout au moins dans le Midi, un nombre imposant d'admirateurs qui fêteront en votre personne le plus grand et le plus illustre de leurs compatriotes, et qui fiers de lui, n'oublieront pas de le féliciter de son élection à l'Académie française.

Personnellement, je me ferai un plaisir de causer plus particulièrement avec vous de personnes que nous connaissons l'un et l'autre, de Charles Bertrand, notaire honoraire, votre ami, chez qui j'ai fait mon stage et dont j'ai été le principal clerc, de Gabriel Drageon, de François Armagnin, de Paul Coffinières, qui vous adorait, et qui réunissait parfois, au temps de sa splendeur, en son domaine de la Rouve, la jeune pléiade des rimeurs (dont j'étais) pour leur faire chanter la gloire des cigales !

Laissez-moi espérer, bien cher Poète, que mon vœu et celui de nos compatriotes sera exaucé par vous, et que le 16 de ce mois, à l'arrivée du rapide à 10 h. 52, ou de l'express, à midi, je pourrai, avec beaucoup d'entre nous, vous accueillir avec les sentiments d'affectueuse sympathie dont vous voudrez bien recevoir ici la première expression.

Veillez, mon cher Maître, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Paul Long⁴⁵

⁴⁵ Fonds particulier, lettre autographe, 3 pages.

Léon Maurel, dessinateur

Léon-François-Marie Maurel est né le 19 juin 1866 à La Seyne où son père était lieutenant des douanes. Il débuta sa carrière professionnelle au bureau des travaux de la mairie et put ensuite rentrer comme dessinateur au service des constructions navales de Toulon. Fin novembre 1866, il partit à l'arsenal de Saigon, où il se trouvait encore en juin 1910⁴⁶. Il prit sa retraite le 1^{er} juin 1914.

Si le dessin technique était son métier, il ne manquait pas d'adresse pour le dessin d'art : « Que de chansons écrites pour ses flambées et combien était à la fois originale et artistique la feuille qui les reproduisait. Il y avait là des dessins de Bernard et du chansonnier Léon Maurel, donnant les portraits-charges des chemineux !⁴⁷ »

Mais Léon Maurel fut essentiellement un très actif chansonnier du cabaret chatnoiresque de Toulon *La Cheminée*, auteur réputé de chansons « rosses » mais aussi de pièces plus poétiques. Il a également laissé quelques actes pour le théâtre, le plus souvent en collaboration. Toute cette production, concentrée dans les années 1895-1906, consiste essentiellement en pièces de circonstance ou fugitives et n'a guère été livrée à l'impression.

⁴⁶ Voir le *Journal officiel de la République française*, 38^e année, n° 297, 1^{er} novembre 1906, page 7387, colonne 2 ; et 42^e année, n° 176, 30 juin 1910, page 5613, colonne 3.

⁴⁷ ARMAGNIN (François), « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, page 182.

LE RAGAS

George SAND
Jean AICARD

La source du Ragas est située sur la commune du Revest, proche de Toulon, au-dessus du lac de retenue formé par le barrage. C'est une résurgence de type vaclusien, le plus important exutoire des eaux en provenance du massif karstique de Siou-Blanc. Les spéléologues qui l'ont explorée sont descendus à cent cinquante mètres. Un tunnel de neuf cents mètres de longueur, creusé en 1865, permet de prélever les eaux souterraines mais, lorsque les pluies ont été très abondantes, le siphon se remplit et l'eau peut ainsi ressortir par le porche qui s'ouvre dans le flanc de la montagne, faille de quinze à vingt mètres de hauteur et de cinq à dix mètres de largeur.

Ce site exceptionnel a été décrit par deux écrivains : George Sand et Jean Aicard.

Georges Sand

Un jour, — j'avais environ douze ans alors, j'apprenais très-bien mes leçons, et tout le monde était enchanté de moi, — j'avais obtenu de ma grand'mère, comme récompense de mon édifiante conduite, d'aller voir le Régas avec Frumence, Marius et Denise. Le Régas, ou régage, ou ragage, ou ragas, car ce nom

générique s'applique avec toute sorte de variations patoises, à tous les abîmes de nos montagnes, est un puits naturel, où, à une profondeur effrayante, dort une eau muette que l'œil peut à peine saisir. L'ouverture de ce puits est une grande fente ver-



Le Ragas (photographie Dominique Amann.)

ticale, tordue et béante au flanc du rocher à pic, et dans l'échancrure de laquelle pousse un beau pistachier, le seul cette région, jeté avec grâce sur cette chose grandiose et désolée. La terrasse qui sert comme de palier à cette porte de l'abîme est une sorte d'impasse qui se présente comme le dernier gradin accessible au pied d'une dernière cime, et qui forme un jardin sauvage rempli d'arbres et de fleurs au milieu de roches éparses et de formidables débris.

Pour arriver là du lit de la Dardenne, il faut gravir à pic pendant une demi-heure. Marius, n'en pouvant plus, se jeta sur l'herbe après avoir déclaré toutes choses affreuses dans cet abominable endroit, et il s'endormit profondément. Je ne me sentais point lasse et je trouvais l'endroit fort à mon gré sans oser le dire. Le grandiose parlait à mon imagination. La Méditerranée, vue de là, se dressait au loin, comme une muraille d'azur, entre les déchirures bizarres des cimes du premier plan. Les autres cimes échelonnées jusqu'à celle qui nous enfermait étaient blanches comme la neige ; les pins tordus et déjetés qui grimpaient sur leurs flancs, les aloès qui remplissaient leurs crevasses, paraissaient noirs comme de l'encre. Les sommets tourmentés de l'arête que nous venions de franchir nous cachaient le fond de la vallée. C'était ardent et austère. Je m'y sentis exaltée et recueillie en même temps, et j'eus un effort à faire pour écouter les explications que nous donnait Frumence sur le phénomène du Régas. Il nous montra le lit desséché du torrent qui s'échappe de cette énorme bouche verticale quand les pluies ont rempli le gouffre.

— Ceci ne se présente qu'une ou deux fois par an, nous dit-il, quand il a plu sans interruption pendant deux ou trois jours. Vous voyez cependant que la pluie ne peut guère pénétrer par ici dans cette caverne ; mais elle s'y insinue par toutes les fissures de la cime ou par des affluents cachés dans l'intérieur du

Jean Aicard LE TORRENT²

La pièce de vers suivante a été inspirée à son auteur par le Ragas, ce curieux torrent qui jaillit par boutades du flanc d'une de nos collines grises, par une ouverture d'Averne.

Le paysage qui entoure ce trou, *cette bouche d'ombre*, est singulier de sauvagerie ; c'est un décor de légende ; il frappe vivement l'imagination d'étonnement et d'un certain effroi. George Sand a parlé du Ragas à deux reprises, dans les *Mémoires d'une jeune fille* et dans *Tamaris*.

Suivant des hypothèses assez répandues, le Ragas vient souterrainement de très loin, on ne sait d'où ; on a reconnu qu'il charriait jusqu'à nous des cailloux des Basses-Alpes ; quoi qu'il en soit, un beau jour d'hiver, le Ragas débordant se rue dans la vallée avec fureur, à des intervalles fort irréguliers.

Ce qui est incontestable ce sont ces colères du Ragas ; aussi incontestables ces débordements, que les courroux populaires, les révolutions historiques.

Dans son ode, M. Jean Aicard a mêlé étroitement l'idée de torrent et l'idée de peuple, et il n'était certainement pas besoin d'expliquer son intention, mais le Ragas et le poète étant tous deux de notre Provence, nous avons pensé qu'un commentaire ne nuirait ni à l'un ni à l'autre.

Le Carillon, 2e année, n° 20, dimanche 3 avril 1870, page 2 colonnes 1-3, et page 3 colonne 1. Poème daté à la fin « Toulon, 16 mars 1870 ».

massif. Elle s'y amasse comme dans un siphon ; puis, quand le trop-plein est établi, elle s'échappe avec fureur, et va de chute en chute grossir le lit de la Dardenne, dont elle est probablement une des sources les plus abondantes, mais la plus inutile, puisqu'elle manque d'issue habituelle. Un jour peut venir où on essayera de creuser un canal souterrain du lit inférieur de la Dardenne au niveau de cette source. J'y suis venu souvent, j'y ai fait des expériences avec mon oncle, et nous avons constaté qu'en temps de sécheresse il y a toujours dans ce puits une énorme quantité d'eau improductive qui pourrait alimenter une ville comme Toulon ; mais il faudrait découvrir, pour percer la puissante base de cette montagne, des forces supérieures à celles dont les hommes peuvent disposer maintenant sans de trop grosses dépenses de temps et d'argent.

Frumence, voyant que j'étais rêveuse, me proposa de faire l'herbier de la salle du Régas, et je l'aidai à remplir sa boîte de nigelles de damas dont les fleurs bleu de ciel, montées sur de hautes tiges grêles, étoilaient le sol, d'échantillons de cytise, de coronille joncée, de saponaire ocymoïde, de myrte, d'arbousier, de lentisque, de pin maritime, de smilax, de cyste et de lavande. Nous prîmes dans les buissons voisins l'osyris alba, la jolie aphyllante, diverses sortes d'hélianthes, la glaucée, et sur les rochers, le gypsophile blanc et vingt autres plantes méridionales que je connaissais déjà. J'ai gardé cet herbier, et je pourrais les nommer toutes ; mais cela n'avancerait pas mon récit et ne servirait qu'à me rappeler une des journées les plus mystérieuses de mon enfance¹.

SAND (George), *La Confession d'une jeune fille*, Saint-Germain, imprimerie de L. Toinon, 1865, deux volumes in-8° ; pour le texte cité, voir volume 1, chapitre XII, pages 69-73.

I.

Voici l'antre. On dirait le rictus du néant ;
Où mène-t-il, tordu, sinistre ? Il est béant
Ainsi qu'une gueule altérée ;
As-tu soif ? as-tu faim, monstre silencieux ?
Où donc ta tête, ou donc ton ventre ? où donc tes yeux,
Bête énorme et défigurée ?

Je te devinerai ; je puis descendre en toi ;
Des hommes hasardeux ont contre ta paroi
Appuyé leurs échelles hautes ;
Si tu n'es qu'un grand trou j'en veux sonder le fond,
Connaître qui t'habite et savoir ce que font
Dans l'ombre lugubre tes hôtes.

Adieu, creuse vallée où cet antre est ouvert ;
Toi, parmi les rocs gris, vieux chêne toujours vert
Malgré le soleil implacable,
Adieu. Le jour n'est plus qu'un cercle sur mon front ;
Je suis parmi des blocs éboulés, sous un mont
Dont le poids redouté m'accable.

Oh ! comme ils sont couverts de poussière, ces morts,
Ces rocs puissants brisés par leurs propres efforts,
Et qui de temps en temps s'écroulent.
Mais je descends plus bas encor, plus bas, plus bas !
Sous mes pieds hésitants j'entends le sourd fracas
De cailloux détachés qui roulent.

Quels longs cris ! Dérangé sans doute en son repos,
Le monstre a répondu, qui porte sur son dos
En suspens ce fardeau terrible !

Qu'es-tu donc, habitant d'un abîme sans fin ?
Et de quel enchanteur... (as-tu soif ? as-tu faim ?)...
Es-tu le prisonnier paisible ?

L'hôte du précipice est un torrent fécond ;
Un torrent souterrain, tortueux, court au fond ;
C'est par cet antre qu'il respire ;
Les racines des pins y boivent en secret ;
Il étanche la soif de plus d'une forêt ;
Nulle part le ciel ne s'y mire.

Il est le travailleur sans gloire et sans gaîté
Qui ne sait du printemps, qui ne sait de l'été
Que leurs désirs qu'il désaltère ;
Il murmure en suivant son cours habituel ;
En songeant aux heureux qui vivent sous le ciel
Il palpète au cœur de la terre !

Mais quelquefois il s'est lassé d'un sort pareil ;
Alors, pour voir l'azur, pour te voir, ô soleil,
Pour vous voir, ô libres nuages,
Il remonte sont puits en entassant les eaux...
Il jaillit au dehors, effarant les oiseaux,
Quand il a pour lui les orages !

II.

Quand il a plu, quand il est fort,
Quand les neiges en fonte au nord
L'accroissent en silence
Vers le ciel, vers la liberté
Son peuple de flots révolté
Comme à l'assaut s'élançe !

Gare à vous ! Voici le torrent,
Arbres joyeux, armée en rang,
Chéris des cieus injustes,
Chêne orgueilleux, pins et sapins,
Grands et petits, ployez les reins,
Ô fainéants robustes !

Gare à vous ! Le torrent accourt !
Il va par bonds, saute au plus court,
Vous arrache et vous broie ;
Et contre vous poussant le roc,
Vous dévore en un double choc
En mugissant de joie !

Il coupe, fort comme du fer,
Le sol dur avec son flot clair
Où roulent vos squelettes !
Il descend, monte, redescend !
Il sait, l'insurgé tout-puissant,
Vous trouver où vous êtes !

Ah ! vous avez vécu de lui,
Insoucieux de son ennui,
Contents des pieds au fâte !
Il veut aussi voir le ciel bleu !
Il veut prendre part quelque peu
À l'éternelle fête !

Pas plus qu'on ne le passe à gué
Il ne pourrait être endigué,
Dans sa course effrayante,

Et l'on voit ceux qu'il n'atteint pas
Agiter et tordre leurs bras
Dans l'air qui s'épouvante !

Ceux qui chantaient quand il souffrait,
Tous, volontiers il les ferait
Sauter comme une écorce ;
Pêle-mêle il entraîne tout...
On est pas puissant tout d'un coup
Pour contenir sa force !

Viennent les étoiles ! le soir !
Regardez-le : Vous allez voir
De singuliers désastres !
Le prendront-ils pour un étang,
Vénus et Mars ? Il les attend
Les doux rêveurs, les astres !

Il n'aime pas ces froids heureux,
Et soudain les heurtant entr'eux,
Ainsi que dans un rêve
Il nous fera voir un combat
Où l'éclair sur l'éclair s'abat
Le glaive sur le glaive !

Il va, tombe, remonte encor,
Roulant des pierres avec l'or
Léger de la lumière !
Il bondit, toujours en avant
Il ne peut pas plus que le vent
Retourner en arrière !

Il lutte ! Lutter est sa loi.
Homme ni Dieu, nul n'est son roi
 Mais dans son précipice
Dans son lit creux, son lit de mort,
Voici qu'un jour il se rendort
 Le torrent de justice !

III.

Et c'est ce qui m'étonne, ô torrent travailleur,
Que tu ne saches pas maintenir dans leur gloire
Au grand soleil tes flots qui donneraient à boire
Tout en suivant leur cours et leur destin meilleur.

Que ne demeures-tu (c'est là ce qui m'étonne)
Sous le ciel plein d'amour et de fins cris d'oiseaux,
Te labourant un lit pour y couler tes eaux
Comme un fleuve puissant doucement monotone.

Tente un effort nouveau ; perce le sol plus bas ;
Pour arriver au jour perce plus bas la terre,
Et si tu n'y suffis, travailleur solitaire,
Nos bonnes volontés te prêteront leurs bras ;

Et sans tumulte alors, paisiblement superbe,
Royal, tu marcheras sur un lit de roseaux ;
Ils frémiront d'amour au toucher de tes eaux ;
Tu n'arracheras plus ni chênes ni brins d'herbe ;

Sous l'azur frais et pur nous vivrons tous pareils,
Donnant et recevant, nous nos fruits, toi tes ondes,
Et le soir en chantant tu berceras des mondes
Quand au soleil succède un peuple de soleils !

LE GÉNIE DE LA NAVIGATION

Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Charles PONCY,
Louis PELABON et Jean AICARD

La belle statue en bronze, le *Génie de la navigation*, établie sur le carré du port devant la mairie d'honneur, est un des plus célèbres monuments toulonnais. La personnification d'un élément sous la forme d'un génie est une démarche courante dans le monde artistique.

C'est grâce à l'intervention de deux députés varois, Alphonse Denis maire d'Hyères et Victor Clappier, que le ministre de l'Intérieur décida de doter la ville de Toulon d'une statue colossale représentant le *Génie de la navigation* et d'en confier la réalisation à Louis-Joseph Daumas (1801-1887), un sculpteur toulonnais plein de talent déjà parvenu à une certaine notoriété¹.

Le ministre avait prévu les crédits – huit mille francs – pour une statue en pierre. Mais, par lettre en date du 21 janvier 1845, le sculpteur demanda au conseil municipal de voter un crédit

¹ *Le Toulonnais*, 9^e année, n° 1279, dimanche 12 mars 1843, « Chronique locale », page 3, colonne 1. — Alphonse-Amaranthe-Dugommier Denis, né le 24 décembre 1794 à Paris et mort à Hyères le 5 février 1876, débuta dans la carrière militaire mais quitta l'armée en juin 1821. Il fut maire d'Hyères de 1830 à 1848, conseiller général de 1831 à 1848 et député du Var de 1837 à 1846. — Victor Clappier, né le 1^{er} juin 1804 à Moustiers-Sainte-Marie (Alpes-de-Haute-Provence), est décédé à Aix-en-Provence le 6 avril 1877. Il débuta sa carrière d'avocat au barreau de Paris et exerça la charge de substitut à Toulon de 1830 à 1832. Avocat de 1832 à 1839, il réintégra la magis-

supplémentaire pour le coulage en bronze de son œuvre². Après plusieurs délibérations, nécessitées par quelques arguties soulevées par les opposants au projet, le conseil vota, dans sa séance du 3 mars 1845, les fonds nécessaires³.

Daumas exposa son modèle en plâtre au Salon de 1845, qui ouvrit ses portes au Louvre, le 15 mars à 10 heures du matin, sous la neige. Charles Baudelaire apprécia modérément l'œuvre : « M. Daumas est, dit-on, un chercheur. — En effet, il y a des intentions d'énergie et d'élégance dans son *Génie maritime* ; mais c'est bien grêle⁴. »

André Ferran, dans sa thèse complémentaire pour le doctorat ès-lettres, a fait une recension de la presse qui témoigne d'une réception plutôt critique :

Daumas (Louis-Joseph), élève de David d'Angers (né en 1801), expose en 1845 un *Génie de la Navigation*, élevé à la mémoire des grands *marins*, statue en plâtre (n° 2067) dont

trature comme juge au tribunal civil de Toulon puis comme président de ce tribunal. Il entra également en politique et fut élu député du Var de 1839 à 1848. — Quant à Louis-Joseph Daumas, né à Toulon le 4 pluviôse an IX [24 janvier 1801], après avoir débuté ses études dans l'atelier de sculpture du port de Toulon, il rejoignit en novembre 1826 l'École des beaux-arts de Paris, dans l'atelier de David d'Angers. Il obtint une médaille d'or de 3^e classe au Salon de 1843.

² *Le Toulonnais*, 11^e année, n° 1569, dimanche 2 février 1845, « Chronique locale », page 3, colonnes 1-2.

³ Archives municipales de Toulon, registre 1.D¹.13, délibération du conseil municipal du 3 mars 1845, folio 148 verso, 6^e objet de délibération : le conseil ouvre au maire un crédit de 11.200 francs pour le coulage en bronze du Génie de la navigation. La somme apparaît dans les chapitres additionnels au budget de 1845 (archives municipales de Toulon, registre 1.D¹.13, délibération du conseil municipal du 6 mai 1845, folio 164 recto, ligne 21 « Dépense de l'exécution en bronze de la statue du Génie de la navigation », 11.200 francs.).

⁴ BAUDELAIRE (Charles), *Salon de 1845*, Paris, Jules Labitte éditeur, 1845, in-18, 72 pages. Voir chapitre VII « sculptures », page 70.

Delécluze loue le mérite « réel », tout en signalant ce défaut grave : « la tête est d'une nature trop individuelle pour être celle d'un génie » (*Débats*, 22 avril). Éloge enthousiaste dans la *Gazette Universelle des Beaux-Arts* (23 mars). *Le Moniteur* signale la « hardiesse expressive de la conception » et la « dimension colossale de la figure », mais juge aussi que la tête, trop individuelle, s'éloigne du beau idéal (28 avril, page 1122). *L'Illustration* fait l'éloge de « l'attitude énergique » du *Génie* (V, 171). Pour Haussard, cette figure d'aspect théâtral vise trop à la décoration (*National*, 6 avril)⁵.

Quant à Théophile Gautier, il s'est contenté de déclarer de manière quelque peu laconique : « M. Daumas a montré des qualités énergiques dans son *Génie de la navigation*⁶. »

Quoi qu'il en soit, Daumas obtint une médaille d'or de 2^e classe pour son *Génie*.

Dans sa délibération du 3 novembre 1845, le conseil municipal adopta le projet établi par le sculpteur d'un piédestal en marbre orné de quatre bas-reliefs en bronze et vota les crédits nécessaires⁷.

En mai 1846, le piédestal et les bas-reliefs étaient en cours de réalisation. Ils arrivèrent à Toulon au début de l'année 1847.

⁵ FERRAN (André), *Le Salon de 1845 de Charles Baudelaire*, édition critique avec introduction, notes et éclaircissements, Toulouse, Éditions de l'Archer, 1933, grand in-8°, 320 pages. Le texte cité est pris à la page 281.

⁶ *La Presse*, 10^e année, n° 3278, vendredi 18 avril 1845, « Feuilleton. Salon de 1845. Huitième article », pages 1-2. Pour Daumas, voir page 2, colonne 6.

⁷ Archives municipales de Toulon, registre 1.D¹.14, délibération du conseil municipal du 3 novembre 1845, folio 13 recto, 5^e objet de délibération : le conseil vote un crédit additionnel de 7.628,80 francs, dont 5.300 francs pour les bas-reliefs et 2.328,80 francs pour le piédestal. Et cette somme apparaît dans les chapitres additionnels au budget de 1846, chapitre 3 « Dépenses supplémentaires », section 2^{me} (archives municipales de Toulon, registre 1.D¹.14, délibération du 11 mai 1846, folio 68 recto).

Mais il est alors apparu que les quatre bronzes avaient des dimensions différentes et que deux étaient même quelque peu gauches.

Le serrurier-mécanicien Simon, dépêché par Daumas pour solutionner ce problème, proposa d'entourer les bas-reliefs d'une moulure en cuivre masquant les petits défauts signalés et apportant également un supplément de décoration à l'ensemble.

Il fallait encore mettre la statue en place sur son socle et ériger, autour du monument, une barrière en fer : pour tous ces travaux, le conseil municipal vota finalement, le 26 mars 1847, un crédit additionnel de 2.000 francs⁸.

L'inauguration du monument eut lieu le samedi 1^{er} mai suivant, jour de la Saint-Philippe, fête du roi. À 8 heures du matin, alors que tous les navires présents dans la rade tiraient des salves de vingt et un coups de canon, les autorités municipales et maritimes vinrent dévoiler la statue aux accents de la musique de la Marine. Après le discours du maire, M^e Isnard donna lecture d'une ode de circonstance composée par Charles Poncy :

*Le Génie de la navigation*⁹

INAUGURATION

DE LA

STATUE DU GÉNIE DE LA NAVIGATION

DE M. LOUIS DAUMAS.

1^{er} Mai 1847.

⁸ Archives municipales de Toulon, registre 1.D¹.14, délibération du conseil du 26 mars 1847, folio 126 verso, 4^e objet de délibération.

⁹ *Le Toulonnais*, 13^e année, n^o 1915, mardi 4 mai 1847, page 3, colonnes 1-2. Une strophe ayant été omise, le poème fut à nouveau publié dans *Le Toulonnais*, 13^e année, n^o 1916, jeudi 6 mai 1847, page 2 colonne 3 et page 3 colonne 1. Je donne ici le texte publié par le poète : PONCY (Charles), *Le Gé-*

Le voilà debout sur nos têtes !
Et déjà le bronze géant
Semble bruni par les tempêtes
Qui bouleversent l'Océan.
Déjà sur ce front, où l'orage
N'imprimera jamais d'outrage,
Il semble que le temps jaloux,
Dans le silence des nuits sombres,
A dit, à son cortège d'ombres :
« Ce colosse auguste est à vous ! »

C'est que depuis longtemps cette grande figure,
Ce Titan qu'aujourd'hui notre amour inaugure,
Et dont le plus haut front à peine atteint l'orteil,
Le corps enveloppé d'une toile grossière,
Attendait vainement, couché dans la poussière,
Son piédestal et le soleil !

Mais nous l'avons tiré de sa triste demeure :
Piédestal et soleil, il a tout à cette heure.
Semblable au Jupiter par Phidias sculpté,
Son front, de nos regards lumineux point de mire,
Reçoit, comme un éclair, du soleil qui l'admire,
La première flamme d'été.

C'est bien ce dieu des flots, dont la forte poitrine,
S'enivre à pleins poumons de la brise marine ;
Dont l'œil, vers l'infini, plonge un rapide essor,

nie de la navigation, Toulon, typographie de F. Monge et C^{ie}, 1847, 4 pages.
— Poème également reproduit dans *l'Annuaire Indicateur Toulonnais*, 1857, pages 119-122.

Qui dans l'immensité pressent de nouveaux mondes
Et, pour les découvrir, refoule au sein des ondes
Le fantôme d'Adamastor.

C'est lui qui, leur montrant de lointaines merveilles,
Des grands navigateurs illumina les veilles ;
Lui qui des Phocéens vers nous guida les pas ;
Et plus tard, de Marseille équipant les galères,
Conduisit jusqu'au pied des banquises polaires
Les matelots de Pythéas !

Aux marins étonnés d'accomplir des miracles,
C'est lui qui de la mer aplanit les obstacles.
C'est son rayon divin, un jour, qui s'alluma
Pour frayer à l'Europe un chemin vers l'Asie
Pour ouvrir au Camoens un ciel de poésie,
Pour sauver les nefes de Gama !

C'est lui qui, de Colomb qu'on bafoue à la ronde,
— Colomb qui, comme Atlas, portant le poids d'un monde,
Pleure aux pieds d'une reine et mendie un vaisseau, —
Grandit l'enthousiasme, et de son doigt indique,
À travers le rideau de l'immense Atlantique,
Ce monde éclos dans son cerveau.

C'est lui qui le soutient lorsque son équipage
Égaré par la faim, le menace et l'outrage ;
Et qui fait rayonner dans l'horizon profond,
Ce continent, couvert d'impénétrables voiles :
Comme on voit, en plein jour, la clarté des étoiles
D'un puits sombre éclairer le fond !

C'est lui qui, par-delà les hautes Cordillères,
Ouvrit à Magellan des mers hospitalières,
Dans un port vierge encore abrita ses vaisseaux ;
Et naguères lança sur la mer Pacifique
Cook, Vancouver et Ross, trinité magnifique
D'explorateurs et de héros.

Enfin, c'est ce génie à la voix solennelle,
Au geste Olympien, à l'ardente prunelle,
Qui de nos jours encore et du sein de ce port,
Poussa Dumont d'Urville à la terre Adélie :
D'Urville dont la gloire en tous lieux se publie
Et dont nous pleurons tous la mort.

Et maintenant fêtons cette noble statue,
D'une splendeur sauvage à nos yeux revêtue ;
Et qui, vers l'inconnu tendant son doit d'airain,
Nous crie : « Il est là-bas des terres qu'on ignore,
Des bords inexplorés qui tenteront encore
L'âme inquiète du marin. »

Qu'elle inspire toujours aux enfants de la France
L'amour de l'Océan, la force et l'espérance
Qui des vents et des flots rendent leur bras vainqueurs.
Pour qu'ils puissent du globe achever la conquête,
Que le feu dont l'artiste a couronné sa tête
Des marins embrase les cœurs !

Et quand du fond des mers lointaines,
L'étoile de la gloire au front,
Nos vaisseaux aux larges antennes
Sur nos golfes bleus reviendront :

Avant d’embrasser le rivage
Triste de quatre ans de veuvage,
Montez, marins, au bout des mâts,
Et que, de cette cime élue,
Votre enthousiasme salue
Le bronze immortel de DAUMAS.

L’ouvrier-voilier Louis Pelabon, l’humble poète-historien de la ville, y alla également de son modeste couplet :

*Le Génie de la Navigation*¹⁰

Tandis que tu n’es plus sous tes longs plis de toile,
Je viens te saluer inventeur de la voile !
Toi, qui d’un bras d’Hercule essaya le premier
D’amurer la *Misaine* et border le *Hunier*.
Toi, qui pousse aujourd’hui vers les plages lointaines
Ces milliers de vaisseaux aux luisantes poulaines ;
Et qui d’un front superbe et d’un œil arrogant,
Leur fait narguer l’orage, et braver l’ouragan.

Debout sur notre quai, sous ta couleur brunie,
Chacun vient rendre hommage à ton mâle Génie ;
D’un doigt persévérant tu montres aux marins
Des bords inexplorés les liquides chemins.
C’est toi qui, de cet art rendant l’âme jalouse
Nous fis longtemps pleurer le sort de *Lapérouse* !...
C’est toi qui fais surgir de nos écussons d’or
Ces grands noms immortels : *Alger* et *Mogador*.

¹⁰ *Le Toulonnais*, 13^e année, n° 1918, mardi 11 mai 1847, page 3, colonne 2. Poème date à la fin « Toulon, le 9 mai 1847 ».

Du haut du piédestal aux façades sculptées
Où tes nobles travaux, tes gloires sont comptées,
Tu brilles comme un phare aux yeux des matelots,
Ton colossal aspect semble apaiser les flots.
Toulon peut aujourd’hui devant ses bords humides
Nous montrer à la fois ses deux Cariatides
Et ce bronze immortel aux durables appas,
Que *David*, et *Puget* ne désavoueraient pas.

D’un légitime orgueil la ville est enivrée
Depuis qu’à ses regards cette tête est livrée ;
Autour du bas-relief notre peuple pressé,
D’y lire de grands noms n’a pas encore cessé ;
Et parmi ces grands noms, beauté de notre histoire ;
Il en est un dernier tout rayonnant de gloire !
C’est celui de Daumas, l’homme à qui Toulon doit
Ce Titan de la mer au gigantesque doigt !

La statue mesure trois mètres quarante de hauteur. Le bras gauche pointe son index vers le large pour désigner les régions lointaines à explorer, tandis que la main droite tient le gouvernail. Les quatre bas-reliefs en bronze représentent : 1° au sud, l’Histoire tenant le burin avec lequel elle vient de graver le nom des marins illustres ; 2° au nord, le barbare recevant au-delà des mers les bienfaits de la civilisation ; 3° à l’est, la navigation à son origine et dans son progrès (boussole, vapeur) ; 4° à l’ouest l’antique génie de la Gaule grave sur un bouclier une date, celle de l’achèvement du monument.

L’appellation *Génie de la navigation* ayant probablement été jugée trop pompeuse, le petit peuple rebaptisa vite la statue, le nommant, quant à sa couleur, l’*Ome negre* – « l’Homme noir » – ou, quant à sa matière, l’*Homme de bronze*.

Le vice-amiral *Jules-Marie-Armand de Cavelier de Cuverville* (1834-1912) ayant pris le commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée en octobre 1896, quelques jeunes gens facétieux rebaptisèrent le Génie « cul-vers-ville » puisque, portant son regard vers le large, il montre à la cité... son postérieur !



Le Génie de la navigation (photographie Dominique Amann)

Le jeune Jean Aicard, lors de ses séjours à Toulon, pouvait admirer la colossale statue et vibrer au message qu'elle portait. En janvier 1865, du lycée de Nîmes où il était pensionnaire, il lui consacra un long poème qui ne fut publié qu'en février 1866 :

À TOULON
LE
GÉNIE DE LA NAVIGATION¹¹

Hic amor, hæc patria est.

VIRGILE.

I

Sur l'aride sommet d'une haute colline,
Debout, un fort défend la ville qu'il domine ;
Armé de ses canons il se dresse, orgueilleux :
Tel, un aigle, portant la foudre dans sa serre,
Protège ses aiglons et plane sur son aire,
Farouche, et l'éclair dans les yeux !

À ses pieds, d'autres forts, soldats en sentinelle
Apostés par la ville et qui veillent sur elle,
Contemplant fièrement leur superbe cité,
Embrassent d'un regard, sous un ciel sans limite,
La mer qui dort, calmée, ou la mer qui s'irrite :
C'est Toulon ; c'est l'Immensité !

¹¹ Je connais deux manuscrits de ce poème aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard : 1° carton 1 S 34, recueil *Mes vers d'enfant*, pages 7-11 ; 2° carton 1 S 32, recueil *Flux et Reflux*, XI, 21. — Je donne ici le texte d'après la publication : *Le Toulonnais*, 32^e année, n° 4763, mardi 13 février 1866, « Feuilleton », page 1 colonnes 1-5 et page 2 colonne 1.

II

L'Immensité : les cieux vastes, les mers profondes ;
Les cieux, vide inconnu, mondes peuplés de mondes
 Informes ou parfaits ;
La mer qui jette aux vents d'étranges harmonies ;
Le Ciel et l'Océan, ces deux mers infinies
 Qu'on ne sonda jamais !

Quand le ciel resplendit, plein d'ardente lumière,
L'homme abaisse, ébloui, son regard vers la terre,
Pygmée anéanti sous le regard de Dieu !
Le superbe soleil dans sa gloire rayonne ;
La nue, au souffle ailé d'un vent léger, frissonne,
Et blanche, glisse et fuit dans l'azur du ciel bleu.

Alors, miroir du ciel, magnifique mirage,
La mer a son soleil, son azur, son nuage ;
 Et dans un vapoureux lointain,
Ces deux cieux, ces deux mers, se confondent ensemble ;
En cette immensité l'homme s'agite et tremble,
 De sa destinée incertain !

Audacieux pourtant il conduit un navire ;
Il ose à l'Océan disputer son empire ;
À grand bruit si l'orage enflamme son éclair,
Il lutte avec les vents, et l'onde et la tempête,
Et brave le typhon qui l'écrase, ou le jette
Palpitant, mais superbe, aux gouffres de la mer.

Dans l'espace, à ton gré, luis, éclair ! foudre, éclate !
Lève-toi, grande mer ; que ta fureur combatte
 Cet esquif errant sur les flots ;

Du bonheur glorieux d'un mortel sois jalouse :
Engloutis, ravis-nous Franklin et Lapeyrouse,
 Prends la barque et les matelots...

Tu sais qu'en vain souvent ton courroux se déchaîne !
Tu rugis, tu bondis, tu veux de ton domaine
Reculer les confins : ton flot creuse un sillon
Toujours plus en avant dans les rocs du rivage :
« Tu n'iras pas plus loin ! » L'homme à ce flot sauvage
Oppose, calme et fier, une digue : Toulon !

III

Assise au bord des mers que cette ville est belle,
Avec ses arsenaux, ses forts, sa citadelle
 Et sa chevelure de mâts ;
Dans les cieux étonnés elle dresse la tête,
Et répand des rumeurs de travail et de fête,
 Des bruits d'armes et de soldats !

Là souvent le canon qui gronde
Répond au tonnerre éternel ;
Son éclair, en sillonnant l'onde,
Se croise avec l'éclair du ciel ;
Là, dans la rade hospitalière,
Glissent rapide baleinière,
Trois-ponts, chaloupe-canonnière,
Et frégate aux flancs cuirassés ;
Le long des mâts les brises folles
Font voltiger leurs banderoles,
Et frissonner les voiles molles
Des fins bricks aux mâts élancés.

Toulon a pour ceinture un réseau de murailles
D'où le canon tonnant peut vomir aux batailles
 La bombe ou le boulet rougi ;
Elle a de grands fossés où les ondes se pressent ;
Et de lourds pont-levis abattus, qui se dressent
 Sitôt que la guerre a mugit.

Le jour meurt, le canon salue
L'astre-roi qui nous dit adieu ;
Déjà la nuit noire est venue,
Et l'homme se tait devant Dieu.
Sombre, la ville se dessine,
Puis subitement s'illumine
Et jette dans l'onde marine
De tremblantes étoiles d'or ;
Au matin l'écho sourd réveille
La ville calme qui sommeille :
C'est l'astre-roi, l'aube vermeille
Que le canon salue encor.

Humble cité jadis, aujourd'hui grandissante,
Toulon appelle auprès de sa grandeur croissante
 Des hommes qui l'illustreront.
Lui faisant accomplir ses hautes destinées,
Debout, ils forceront les jours et les années
 À passer sans courber son front !

Oh ! ton avenir se prépare
Magnifique, — grande cité
Que l'homme éleva comme un phare
En face de l'immensité.
Rêvant de nouvelles conquêtes,

Et, sans pâlir, livrant leurs têtes
Aux coups acharnés des tempêtes,
Tes fils font rayonner ton nom,
Car il doit resplendir de gloire
Ce nom qui répète à l'histoire :
« Je fus la première victoire,
L'aurore de Napoléon ! »

En toi l'art brille : Aiguier, Courdouan, Tournemine
Sous ton ciel éclatant de la splendeur divine
 Jetteront leur splendeur.
Pour toi Puget créa ses deux caryatides,
Et Daumas ton enfant des marins intrépides
 Le grand Génie inspirateur.

Les Caryatides, athlètes
Aux bras nerveux, aux corps puissants,
Portent un fardeau sur leurs têtes
Où déjà pèsent deux cents ans.
Chacune, géante statue,
Prête au faix sa force assidue
Sans jamais crouler, abattue
Sous ce poids trop lourd pour deux fronts.
Près d'elles, debout, le Génie
Désignant la route infinie
Des mers, à voguer nous convie,
Et dit au Flot : « Nous te vaincrons ! »

Tels, Athlètes hardis que le Génie éclaire,
Tes marins immortels, Toulon, sur l'onde amère
 Sont vainqueurs bien que foudroyés ;
Ils forcent devant toi la mer à se soumettre :

Comme un lion dompté qui reconnaît son maître,
Elle vient te lécher les pieds !

IV

Mais, silence ! silence ! ô toi, muse des armes !
C'est trop de sang, c'est trop d'horreurs, c'est trop de larmes !
Maudis les grands forfaits qu'honore l'Univers :
Quand tu vois s'égorger des fils, — songe à leur mère :
Sois la muse du Christ en admirant Homère
N'exalte que l'amour et la paix en tes vers.

Ô navigation, — ô puissance suprême,
Ton sublime génie atteindra Dieu lui-même ;
L'hélice et la vapeur voguent vers l'avenir.
Bientôt, Dieu laissera tomber le voile sombre
Qui le cache à nos yeux et nous laisse dans l'ombre,
Mais le monde lui doit encor plus d'un martyr !

Allez, courez, mortels, et labourez les ondes ;
Passez et repassez : rendez les mers fécondes ;
Allez, de l'univers faites cent fois le tour ;
Semez dans vos sillons vos cœurs et vos prouesses :
Qui sait quelles moissons de superbes richesses
Les siècles, étonnés, verront germer un jour !

Frères, dévouez-vous et mourez pour vos frères !
Glorieux matelots, déployez vos bannières ;
Affrontez, valeureux, l'ombre d'Adamastor ;
Que la mer se fatigue à battre vos carènes,
Et si vous succombez aux vagues souveraines
Vous nous donnez la vie au prix de votre mort.

La grande humanité salue et remercie
Ces fils de la justice et de la poésie.
Gloire à ces immortels ! la mer est leur tombeau,
Mais leur génie ardent plane sur le naufrage ;
Tous au monde agrandi laissent un héritage.
L'avenir de leurs mains sort brillant et plus beau.

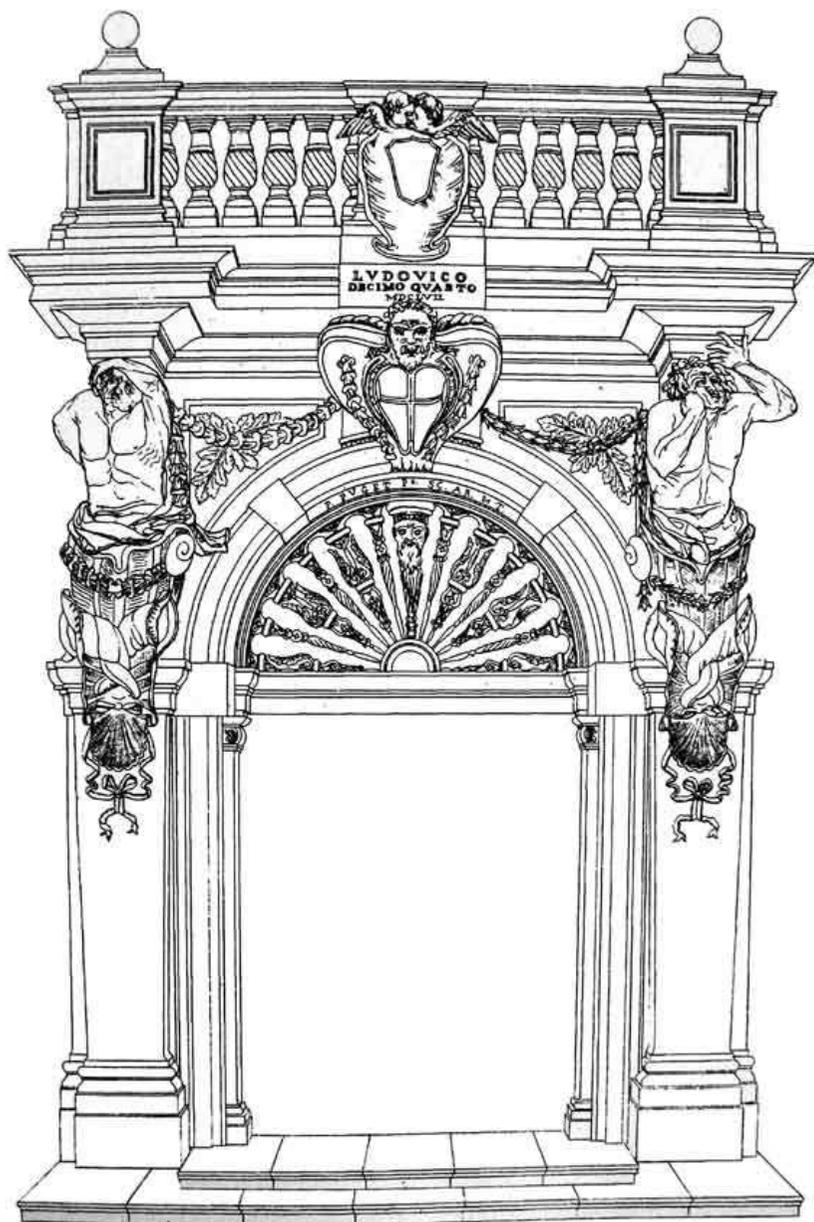
Ah ! devant leurs vaisseaux qu'un fer épais cuirasse,
Leurs canons effrayants dont le boulet fracasse
Le navire ennemi qui chancelle, éperdu ;
À l'aspect des flots noirs bouillonnant sur leurs têtes,
Nous tremblons ! — mais voici la fin de ces tempêtes :
Le jour éblouissant va nous être rendu !

L'aurore va, demain disperser nos ténèbres ;
Ne tremblons plus devant tant de destins funèbres,
Tant d'abîmes creusés, pleins, et toujours béants ;
Devant le spectre impie et vivant de la guerre
Qui du sang des humains couvre toute la terre.
Et, — sans remords — rougit l'azur des Océans !

Jeune France, en avant ! sur les plages lointaines
Fais luire l'Avenir. Cours jeter à mains pleines
À des peuples enfants tes bienfaits radieux !
Fais partout ruisseler tes fleuves de lumière ;
Sois belle ! anéantis l'éternelle misère,
Pour que l'Humanité rayonne sous les cieux.

J. AICARD.

Lycée de Nîmes, janvier 1865.



*Le portail et les Cariatides de Puget à Toulon
(d'après un dessin daté 1839).*

LES CARIATIDES DE PUGET

Texte de Dominique AMANN
Poèmes et lettres de Jean AICARD

Les *Cariatides*¹ de Puget qui, de nos jours encore, soutiennent le balcon de la mairie annexe édifée en remplacement de l'ancien hôtel de ville, sur le carré du port, comptent parmi les plus beaux trésors artistiques de la ville.

Leur exposition constante à l'air salin, au soleil et à la pluie a conduit toutes les municipalités à se préoccuper de leur conservation. Mais, à côté de quelques interventions salutaires, on ne compte plus les entreprises inopportunes, hasardeuses ou même condamnables...

L'histoire du monument – portique et statues – a été si bien étudiée par le peintre toulonnais Charles Ginoux qu'il suffira de se reporter à sa plaquette².

Le destin tragique de ces hommes condamnés à porter éternellement le fardeau qui les accable et l'expressivité saisissante

¹ Consistant en figures masculines, ces statues sont, dans la réalité, des *Atlantes*... mais les Toulonnais les ont toujours nommées *Cariatides* ! Je sacrifierai donc, dans cet article, à l'usage local. Identiquement, pour l'orthographe du mot, j'utiliserai la leçon « cariatides », alors que « caryatides » eût été une meilleure translittération du mot grec primitif.

² GINOUX (Charles), *Notice historique sur le portique et les cariatides de Pierre Puget*, Paris, typographie de E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1886, in-8°, 39 pages ; mémoire lu à la réunion des Sociétés savantes et des Beaux-Arts des départements, à la Sorbonne, le 26 avril 1886.

de leurs visages ont inspiré les poètes. Le jeune Jean Aicard, grand inconditionnel de Pierre Puget, ne pouvait qu'admirer son travail ; mais aussi, en tant que poète, il voyait dans ces personnages accablés une image de l'humanité souffrante :

CARYATIDES³

À LÉON VALADE.

Regardez : deux géants portent un même poids ;
En les créant, Puget leur a donné son âme ;
L'un deux sur le granit écartèle cinq doigts,
Et le ciel inclément tombe en ruisseaux de flamme.

L'autre main du colosse, appuyée au menton,
Nerveuse, avec douleur lui soutient la mâchoire,
Et d'un pampre arrondi le gracieux feston
Sur ce front triste met sa gaîté dérisoire.

Le second, d'un bras las fait de l'ombre à ses yeux,
Car l'azur du midi, formidable, flamboie,
Et lorsque son soleil rouge envahit les cieux
C'est vainement que l'œil se ferme : il faut qu'il voie !

L'autre bras sur le dos se recourbe, et la main
Soulève le bloc lourd ; l'effort crispe la bouche ;

³ Poème donné ici d'après la publication *princeps* : *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 11^e année, octobre 1867, page 77 ; poème daté à la fin « Paris, juillet 1867 ». — Publications ultérieures : *Le Mousse*, 2^e année, n^o 10, samedi 30 novembre 1867, page 6, colonne 1 ; *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1868, pages 43-44 ; ces deux publications comportent de nombreuses variantes, pas toujours heureuses. Dernière publication, avec retour à la version primitive, dans : AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), « Rébellions », XXIII, 57.

Ce supplice muet n'a pas de lendemain,
Et l'hercule immortel est à jamais farouche !

Le premier, résigné presque, subit le jour ;
Mais l'autre a plus saillants les muscles de son torse,
Et prouvera, s'il veut, implacable à son tour,
Au destin stupéfait sa révolte et sa force !

Et bien ! relève-toi, statue ! Allons, debout !
Remue, et laisse choir le fardeau qui t'écrase...
Pourquoi ne prends-tu pas, quand l'amour est partout,
Ta part d'apaisement, d'ombre pure et d'extase ?

— C'est que jamais sculpteur ne jeta dans un corps
Plus de réalité, blêmes caryatides !
C'est que vous êtes Nous ! C'est que, faibles ou forts,
Quelqu'un nous façonna sublimes et stupides.

Nous sommes, ô géants, faits exprès pour souffrir,
Pour supporter, front bas, une lourdeur commune :
L'angoisse d'exister ou l'effroi de mourir,
Les soleils dévorants après les nuits sans lune !

Et lorsque nous tentons l'amour, la liberté,
Les essors fulgurants par-delà la lumière,
Alors, pâles, rivés à l'immobilité,
Nous nous apercevons que nous sommes de pierre !

Dans son grand poème à la gloire de Pierre Puget, notre poète consacra une section au chef-d'œuvre du sculpteur :

IV

Or, à Toulon, un jour, sous un soleil attique,
Bâtissant un balcon au-dessus d'un portique,
En face de la rade, au midi, sur le quai,
Juste à ce point plus large où le blé débarqué
S'entasse, se mesure et s'emporte à dos d'homme,
Sous leurs sacs, faits plutôt pour des bêtes de somme,
Comme les portefaix, reins courbés, douloureux,
Soutenaient le sac lourd d'une main, derrière eux,
Et de l'autre faisaient de l'ombre sur leur face
Que les rayons aigus forçaient à la grimace,
Maître Puget les vit, et bientôt, sous sa main,
Les appuis du balcon prirent un air humain ;
La pierre aussi souffrit, criant : Qu'on me délivre !
Sous les doigts du Puget elle se mit à vivre,
Et depuis lors on voit, portant leur poids massif,
Les flancs plissés, les bras tordus, le front passif,
Subissant la nuit froide et les midis torrides,
Sublimes portefaix, les deux Cariatides ⁴ !

et il en fit encore une mention dans ses *Poèmes de Provence* :

C'est sur ce quai charmant, rayé de briques roses,
Que se tordent, sculptés en de puissantes poses,
Soutenant un balcon massif, scellés au mur,
Les Atlas de Puget, la face vers l'azur,
Fermant leurs yeux blessés des lumières du large.

⁴ AICARD (Jean), « Pierre Puget », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Ce poème de deux cent quatre-vingt-six vers remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var.

Tels ils portent sans fin l'angoisse qui les charge,
Souvenir des forçats criant sous des fardeaux,
Des portefaix ayant des sacs pleins sur le dos,
Des marins qu'ont courbés les colères de l'onde,
De l'Homme enfin, forçat dont l'esprit porte un monde ⁵ !

Au début du mois de juin 1884, alors que les travaux de construction du nouveau musée-bibliothèque de Toulon étaient déjà fort avancés, l'adjoint délégué aux beaux-arts, M. Bassereau, proposa à ses collègues du conseil municipal d'envisager le déplacement des *Cariatides* dans la salle de sculpture du futur musée et leur remplacement *in situ* par une copie ⁶. Comme toujours quand il s'agit des *Cariatides*, un grand débat s'ouvrit : *Le Petit Var* ne publia pas moins de quatre longs articles ⁷, consacrés à l'histoire du monument. Mais le 20 juin, il fallut se rendre à l'évidence : le choléra était à Toulon. Le fléau sévit jusqu'à la fin août et des malades moururent jusqu'à la mi-septembre. Les préoccupations artistiques passèrent au second plan pendant tout ce temps-là.

Le débat fut relancé par Jean Aicard qui adressa, en date du 11 octobre 1884, une très longue lettre ⁸ à « MM. les Membres du Conseil Municipal de Toulon » dans laquelle il soutenait

⁵ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, « Toulon », page 117.

⁶ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1343, dimanche 8 juin 1884, « Chronique locale », page 2, colonnes 3-4.

⁷ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1347, jeudi 12 juin 1884, page 2 colonne 4 et page 3 colonne 1 ; n° 1348, vendredi 13 juin 1884, page 1, colonnes 2-4 ; n° 1352, mardi 17 juin 1884, page 1 colonnes 2-4 et page 2 colonnes 1-2 ; *Le Petit Var*, n° 1355, vendredi 20 juin 1884, page 1 colonnes 2-4 et page 2 colonne 1.

⁸ Il s'agit d'une lettre ouverte qui a fait l'objet d'une publication : AICARD (Jean), *Les Cariatides de Puget. Lettre de M. Jean Aicard à MM. les Membres du Conseil Municipal de Toulon*, Toulon, imprimerie du Var, 1884, 15 pages. Lettre datée à la fin « La Garde, près Toulon. 11 octobre 1884 ». Cette

que les statues de Puget avaient été faites pour l'emplacement qu'elles occupaient et que les déplacer leur ferait perdre leur sens même :

Dans une question d'art, vous serez impressionnés avant tout par des raisons esthétiques. Eh bien ! les Cariatides de Puget sont une œuvre de statuaire architecturale et décorative créée essentiellement pour la place qu'elle occupe. Il n'existe pas au monde un autre chef-d'œuvre de statuaire, qui, fait pour le plein air, soit si particulièrement approprié à l'emplacement qui en a déterminé chaque détail et qui en demeure la suprême explication. Que cet ouvrage, tout en étant une œuvre de décoration, inséparable de l'architecture (portique et balcon), soit en même temps si vivant, si dramatique, voilà le trait capital, moderne, original, de sa beauté ; voilà le génie du maître !

Quand les Cariatides seront dans une salle de Musée, une froide inscription sera chargée, je pense, d'indiquer au visiteur ce que disent ici l'ensemble du monument, et le soleil qui les frappe et la mer qui leur en envoie les violents reflets.

Nos Cariatides, en effet, ne sont pas seulement, comme tant d'autres, pour soutenir un balcon, mais pour le soutenir là, les bras relevés sur le front faisant ombre à leur face exposée au Midi, aux vents du large, aux durs soleils et aux réverbérations de la mer. Chose curieuse ! Ces figures veulent précisément exprimer la souffrance que leur fait subir, en même temps que leur fardeau, la lumière éclatante à laquelle vous voulez les dérober⁹.

lettre a été également publiée dans le journal de la localité : *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1470, mardi 14 octobre 1884, page 1 colonnes 2-4 et page 2 colonne 1.

⁹ AICARD (Jean), *Les Cariatides de Puget*, pages 5-6.

Parmi les partisans du descellement, se trouvait le bon La Sinse, ami de Jean Aicard. Notre écrivain lui adressa également une lettre ouverte par l'entremise du journal, lettre délicieuse qui mérite une publication intégrale :

*Lettre de M. Jean AICARD à son ami LA SINSE, auteur du
« Théâtre de Besagne. »*

MON CHER LA SINSE,

On me dit que vous, l'auteur du jovial *Théâtre de Besagne*, vous êtes un des plus sérieux partisans du projet de descellement des Cariatides. Vous voulez qu'on les porte au Musée. Vous êtes persuadé que vous servez ainsi la cause de l'Art, la gloire de Puget, et l'intérêt bien compris de notre ville de Toulon.

On vous a entendu défendre votre opinion avec la verve que je vous connais, celle même qui vous sert à nous conter les histoires « que vous contez si bien », comme dit la sœur de Shéhérazade.

Vous savez l'amitié que j'ai pour vous. Ce que vous savez moins, c'est l'admiration que j'ai pour votre joyeux théâtre, où vous montrez un talent d'observation et un vif comique, dignes d'Henri Monnier, le créateur de l'immortel Prudhomme (Joseph).

J'y ai vu autre chose encore, dans votre *Théâtre*, j'y ai vu, sous la raillerie des ridicules, particuliers aux gens de « chez nous » l'amour profond de notre « pays », de notre cité toulonnaise, chérie jusque dans ses pavés, dans ses plus vieux aspects, et dans les « idiotismes » les plus bizarres de son langage.

Cela est si vrai que lorsque je lis, en les traduisant au courant de la lecture, quelques pages du *Théâtre de Besagne* à mes amis parisiens, je me surprends à être ému pendant qu'on rit aux larmes, et je pense : « Faut-il qu'il aime son pays, ce diable d'homme, pour le connaître si profondément ! »

Vous sentez, mon cher, que si je vous dis ces choses aimables,

ça n'est pas du tout pour vous faire plaisir... c'est pour en arriver, sans trop vous fâcher, à l'expression de mon indignation.

Comment ! vous ! vous aussi ! *tu temben !* vous qui êtes un artiste ! un vivant ! un primesautier ! un *natureliste !* un populaire ! vous voulez mettre les Cariatides *souto veïre !* vous que je viens d'appeler un frère consanguin du grand Henri Monnier, vous montrez du goût pour ces globes sous lesquels M. Prudhomme se réjouit, de considérer, en tournant les pouces, ses pendules d'albâtre, surmontées d'une lyre — ses candélabres inutiles en verroterie argentée — ses bouquets de fleurs artificielles exécutées en plumes et cueillies sur le vénérable chapeau de sa digne épouse ! Quoi ! vous pourriez admettre qu'il n'y ait plus de Cariatides sur le Carré du Port ! Et quand le « tour de ville » vous ramènera par les belles nuits étoilées de juin, sur la place où fut le balcon de Puget, vous oserez continuer l'histoire drolatique que vous serez en train de conter à vos amis !...

Et vous vous figurez que Besagne vous laissera tranquille !

Que l'idée de conserver les Cariatides dans un Musée soit mise à l'ordre du jour par l'administration municipale, fort bien. Cela prouve le juste souci de la chose publique. Mais l'administration n'y met point de passion. Elle ne tranche pas la question. Elle interroge des artistes, des hommes tels que vous ; et vous répondez en bourgeois, conservateur au point de faire des ruines pour avoir le plaisir de les conserver ! Vous, le grand évocateur de Besagne ! Vous m'étonnez, La Sinse !

Vous êtes représenté, au frontispice de votre livre, en grande tenue, et défilant à la tête des gens de Besagne, sous les plis du drapeau que porte l'un d'entr'eux, au milieu des fifres et des tambourins...

Eh bien, mon cher, je vous le dis en vérité : « *La popularité, c'est la grande infidèle !* »

Songez que votre sentiment en faveur du projet de descellement des Cariatides, est en contradiction avec toute la philosophie de votre œuvre ! avec vous-même !

Que dirait Louis Jourdan, *bou dioù !* Vous trahissez, mon bon ! vous trahissez l'esprit provençal tout entier, le génie local, le félibrige dont vous êtes (j'en appelle à mon cher Mistral) et Besagne, qui vous surveille !

Je me charge de l'ameuter contre vous, Besagne ! oui ! de l'ameuter ; et vous verrez la chamade ! les fifres seront des clés forées, les tambourins des casseroles et vous serez — si vous insistez, — pendu... en effigie, du moins, à la lanterne la plus voisine du balcon de la Commune, juste en face, vous savez, du Génie de la Navigation !

Voyons, un bon mouvement ; tournez casaque, mon vieil ami. Personne ne dira que vous y avez intérêt, car ce n'est pas ici matière politique, et les gens bien élevés ne s'appellent « canaille » qu'à propos de politique.

Changez d'avis tout bonnement, et pour dissuader la ville du fameux projet de descellement, contez-nous au plus tôt, *en bouan parla toulounen*, un apologue expressif, à la manière d'Ésope quand il voulait conseiller, éclairer sur quelque affaire le grand peuple d'Athènes. Dites-nous ceci par exemple : *Misé Babouato*, bonne femme de Besagne, possédait un « ara » magnifique, *vulgo* un beau perroquet.

Rouge et vert, un peu vieux déjà, mais d'un plumage éclatant.

On venait voir la commère seulement pour admirer l'oiseau, qui était éloquent, chantait bien, sifflait mieux encore, et réjouissait toutes les voisines.

Misé Babouato fut prise tout à coup de la peur de le perdre, un matin qu'il avait perdu lui-même une plume de sa queue !

Elle pensa avec effroi au jour de la mort probable du bel oiseau, car enfin on dit que nous sommes presque tous mortels.

Elle se le figura sans mouvement, sans parole, tout amaigri par une longue maladie, les plumes souillées et sans lustre... mort enfin !... Et pour le conserver dans toute sa splendeur, — elle le fit empailler (opération qui suppose la mort préalable du sujet), et le mit sous verre, sur sa cheminée.

Depuis ce temps, elle lui parle toujours, mais il ne répond plus.

Les voisines qui venaient chez elle pour admirer Jacquot agissant et parlant, ne la viennent plus voir, affirmant avec l'Éclésiaste qu'un moineau vivant vaut mieux qu'un perroquet mort !

— Ah ! si c'était vous, La Sinse, qui racontiez cette fable absurde, mise en action et dialogue, quelle gaîté elle prendrait ! Et comme les rieurs seraient de mon côté !

Vous avez trop d'esprit pour vous entêter par amour-propre dans une opinion quelle qu'elle soit. Retournez sous toutes ses faces la question du descellement des Cariatides, mon cher ami, et si vous reniez votre premier avis, je parie qu'on les laissera en place. Vous entraînerez l'opinion sur cette question d'art qui est grave, puisqu'elle est à la fois locale et nationale.

Les mauvaises langues diront que vous avez eu peur de Besagne. Qu'est-ce que ça vous fait ? Et puis, ça sera peut-être vrai, car si je ne suis pas parvenu à vous convaincre, j'espère bien vous avoir intimidé.

Affectueuse poignée de main ¹⁰.

Animé par un écrivain célèbre, le débat paraissait donc bien lancé. Mais La Sinse répondit en se défaussant sur l'édilité ¹¹...

¹⁰ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1472, jeudi 16 octobre 1884, « Les Cariatides de Puget », page 1 colonnes 3-4 et page 2 colonne 1.

¹¹ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1480, vendredi 24 octobre 1884, page 1, colonnes 2-3.

laquelle était fort embarrassée ¹²... si bien que Jean Aicard dut reprendre la main :

Les Cariatides de Puget ¹³

M. Jean Aicard nous écrit :

Comme tous les débats, celui-ci pourrait s'éterniser, parce que la discussion va se perdant à travers les idées accessoires.

Je désire relever certaines objections de détail, qui se sont formulées ici même, n'ayant qu'à répéter, sur le fond, ce que j'ai dit déjà.

La lettre de notre ami La Sinse n'a pas touché du tout au fond de la question. On a pu voir, par sa réponse même, qu'il n'a pas répondu.

... Tout le monde connaît la légende des consuls dont Puget aurait fait les portraits dans les Cariatides, les condamnant ainsi aux travaux forcés à perpétuité.

Je ne m'explique pas comment cette légende, si elle correspond à la réalité, empêcherait que Puget ait pris aux portefaix de blé leur attitude habituelle, se réservant d'exécuter ses figures à la ressemblance des consuls, pour le plaisir de les taquiner.

Les vengeances de cette sorte étaient familières aux artistes du beau temps de la Renaissance.

D'autre part, un raisonnement inattendu est celui qui consiste à dire : « Arrachons les Cariatides aux influences ma-

¹² *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1482, dimanche 26 octobre 1884, page 2 colonnes 3-4, « Conseil municipal de Toulon. Séance du 24 octobre 1884 » ; *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1484, mardi 28 octobre 1884, page 1 colonnes 2-4 et page 2 colonne 1.

¹³ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1486, jeudi 30 octobre 1884, page 1, colonnes 2-4.

lignes de l'air salin, du soleil, de la pluie, et remplaçons-les bien vite au soleil, à la pluie, sur la façade d'une Mairie toute neuve ! »

Cette façon de soigner un objet en le déplaçant un moment pour le remettre à la même place, reconnue dangereuse, lui faisant ainsi courir le péril supplémentaire d'être brisé durant le transfert, me confond absolument.

Un autre raisonnement singulier est celui-ci : « Ou nous édifierons une Mairie nouvelle pour restituer aux Cariatides les marches du péristyle que le temps a supprimées, ou nous mettrons les Cariatides dans un Musée ; c'est-à-dire que si, dans notre vénération pour le chef-d'œuvre tout entier, nous ne pouvons pas lui rendre ce qui lui a été enlevé, eh bien ! nous lui enlèverons ce qui lui reste ! »

Vraiment oui, si les Cariatides n'étaient pas plus solides que ce raisonnement-là, il faudrait, en effet, les mettre bien vite sous globe !

... MM. les arbitres, c'est-à-dire les membres du Conseil municipal, décideront.

Ci-joint un passage d'une lettre d'ami, datée, de Paris : « Tu as bien raison, en principe, de vouloir qu'on ne touche pas aux Cariatides de votre grand Puget ; mais, à ta place, je ne sais si je plaiderais cette cause. — Qu'on les enlève : le Louvre les guette. Dès qu'elles seront descellées, l'État aura sur ce monument d'art, qui fait partie du trésor national, des droits inattendus ! Et comme tu es plus souvent à Paris et dans les galeries du Louvre que sur les quais de Toulon, tu jouiras du chef-d'œuvre à ton aise... sans compter que voir d'un seul coup d'œil, dans une même salle, l'œuvre complète de Puget, n'est point à dédaigner, et me rend, quand je réfléchis, assez partisan du projet de descellement des Cariatides. »

Je pourrais terminer par là, mais je tiens à me plaindre hautement des procédés abominables de mon ami La Sinse... il m'a

appelé « poète ! » Il sait bien, le traître, que c'est là le vrai moyen de discréditer l'opinion raisonnée d'un homme. Il veut donner à penser que j'ai apporté uniquement, dans la discussion, des raisons de sentiment, dépourvues de toute logique et de solidité...

Victor Hugo me disait un jour : « Hélas ! On refuse souvent l'intelligence aux poètes... moi, par exemple, tout le monde sait que je suis bête ! »

Et notre exquis Prudhomme (pas Joseph, cette fois), Sully Prudhomme, un savant qui est un grand poète, un des logiciens les plus rigoureux de ce temps, de s'écrier : O Vérité !

Si la main des preuves détache
Ton voile aux plis multipliés,
Le vent des strophes te l'arrache
Tout d'un coup, de la tête aux pieds !

Et c'est pourquoi toute ma vie,
Si j'étais poète vraiment,
Je regarderais sans envie
Kepler toiser le firmament !

De plus, mon cher La Sinse, dans une discussion d'art, les meilleurs arguments sont d'un ordre tout à fait poétique, ne vous déplaît, étant d'ordre esthétique.

L'art, comme le cœur, « a ses raisons *que la raison ignore* ». C'est à l'artiste en vous que je faisais appel, précisément pour que vous m'aidiez à faire entendre ces raisons mystérieuses, essentielles, de la beauté d'un chef-d'œuvre artistique. Nous continuons à n'être pas d'accord... je le regrette sincèrement, d'autant plus que j'ai peur de votre influence sur plusieurs de nos conseillers.

... Oui, mon ami, oui, cent fois oui, j'ai exprimé un sentiment intime, égoïste ! oui, moi, moi, Toulonnais, je souhaite voir les Cariatides rester là, sur le Carré du Port, et moi, je suis ici légion ; moi, c'est Toulon, tous les passants de la ville, car vous conviendrez que si on laisse à leur place les Cariatides, je ne serai pas seul à jouir encore de leur beauté.

Vous venez de voir que, comme parisien, je pourrais désirer le transfert dans un Musée, qu'elles ne tarderaient pas à quitter pour le Louvre, seul musée digne d'elles.

Vous me parlez de M. Ravaisson, conservateur du Louvre. J'ai eu l'honneur de soutenir contre la sienne mon opinion touchant l'attitude de la Vénus de Milo ; j'ai rencontré depuis lors en lui un homme des plus courtois, des plus aimables, mais je ne lui ai jamais offert « l'adhésion empressée » dont vous parlez, et si, comme on me l'assure, la Vénus de Milo, grattée, nettoyée, a perdu cette belle patine dorée que lui avaient donnée les siècles, c'est avec empressement que je refuse tout éloge à un acte de conservation destructrice, auquel d'ailleurs je ne veux pas croire encore.

Savez-vous ce que je demandais en 1873, après avoir affirmé que les débris de bras de la Vénus de Milo étaient relégués dans quelque recoin des caves du Louvre (et j'ai eu le plaisir de les voir, grâce à la publication de mon travail, tirés des oubliettes et exposés dans une vitrine à côté de la statue)... ? Je demandais qu'on se gardât surtout de restituer les bras, moi qui prétendais les avoir retrouvés ! Il nous suffit, disais-je, d'en connaître l'attitude. Ne portez pas la main sur le chef-d'œuvre. Surtout ne le « restaurez » pas ! Respectez, dans la Vénus de Milo, cette autre beauté que le temps lui a donnée en la mutilant ! Oui, elle a un charme de plus qui lui vient de la mutilation ! C'est la marque, qui se trouve heureuse, de son voyage à travers deux mille années ! Elle nous arrive du fond des

siècles... Gardez-vous d'une admiration sacrilège ! *Conservez, mais ne touchez pas !*

Et je ne sache pas que personne ait osé restituer les bras.

À propos de la Vénus de Milo, je me rappelle qu'au temps de notre discussion, dont s'émut fort l'Institut, un vieillard me dit gaîment à l'oreille : « Prenez garde ! Vous avez tort de croire que les discussions politiques seules mènent aux excès ; il est question sérieusement, à l'Académie, de faire empoisonner, un de ces matins, votre tasse de chocolat... » Depuis ce temps-là, je déjeune toujours à la fourchette.

Si la Vénus de Milo m'a mis en péril d'être empoisonné, les Cariatides pourraient bien me faire pendre, moi qui, par simple plaisanterie amicale, vous ai, le premier, menacé de la corde.

Je retourne donc à mes moutons, expression qui pour moi n'a rien de trivial, car elle me rappelle qu'Apollon, dieu de la poésie, garda les moutons chez Admète.

Dieu nous maintienne en joie, chers lecteurs et lectrices ; et pour vous, La Sinse, je terminerai par du provençal : *Ah ! qué serian leou d'accord, se si poudian entendre !... sian pas touti d'amis ?*

La Garde, 27 octobre 1884.

Et, le lendemain, notre écrivain confirma sa position, en vers et à la une du journal local :

Les Raisons du Poète¹⁴
CONTRE LE PROJET DE DESCELLEMENT
DES CARIATIDES

¹⁴ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1487, vendredi 31 octobre 1884, page 1, grande colonne centrale.

Le puissant créateur de ces hautes statues
Toujours près de céder, mais jamais abattues,
Qui portent sur leurs bras, sur leur torse et leur dos
Leur condamnation aux éternels fardeaux,
Pierre Puget, sculpteur de pierres et d'idées,
Celui qui mesura les marbres par coudées,
Fit ces deux portefaix pour les soleils pesants,
Pour le vent de la mer qui lentement les ronge,
Pour que, toujours en proie à l'insulte des ans,
Leur triomphe plus beau dans les temps se prolonge !

Voilà la majesté qui s'ajoute pour nous,
Mystérieusement, à la splendeur des formes,
Si belles que l'on vit un artiste à genoux
Pleurer d'amour, devant les athlètes énormes.
Ne les enlevez pas au péril quotidien
Qui double la douleur dont le fardeau les charge ;
Laissez les deux Héros subir les vents du large,
Toujours las, et pourtant jamais lassés par rien,
Clignant, au grand soleil de midi, — qui dévore, —
Leurs yeux que deux cents ans n'ont pu fermer encor.

À la ville, qui n'est qu'un bruyant arsenal,
Laissez pieusement la trace d'idéal
Qu'imprima sur son front le sculpteur populaire ;
L'œuvre deux fois sublime et deux fois séculaire
Que l'univers entier envie en l'admirant ;
Laissez au fier Toulon quelque chose de grand,
Qui se mêle aux grandeurs des travaux maritimes,
Laissez-lui sur son quai les deux pierres sublimes
Et dites : « Vienne ici qui les veut regarder !
Paris ne les a pas, Toulon veut les garder ! »

Ne les arrachez pas, les pierres émouvantes,
Au mur de la Maison Commune des aïeux.
S'il faut les voir mourir, qu'elles meurent vivantes,
Dans leur gloire, au soleil, et devant tous les yeux !
Conservez leur image en bronze, impérissable ;
Mais laissez le chef-d'œuvre accomplir tout son sort,
Embelli, s'il se peut, d'une si belle mort !
Des générations, comme l'eau sur du sable,
Disparaîtront, avant qu'il se soit effrité,
Sûr d'ailleurs mille fois de l'immortalité !

Ah ! si c'est un destin envié par l'artiste
Comme l'a dit Musset chantant la Malibran,
De mourir, dévoré par un amour trop grand
Pour la beauté, qui fait que la mort n'est plus triste,
C'est une même gloire au chef-d'œuvre divin
De périr pour rester jusqu'au bout à sa place,
Pour garder plus longtemps sa puissance ou sa grâce,
Pour montrer jusqu'au bout combien le temps est vain,
Puisqu'en diminuant par degrés la matière,
Il sert l'Idée, encor debout, toujours entière !

N'apportez pas ici l'échelle des maçons ;
N'apportez pas ici de petites raisons ;
Laissez le temps fatal faire seul des ruines ;
Que, seul, le temps divin touche aux pierres divines !
N'emportez pas encor dans un étroit tombeau
Dans l'ombre d'un musée une œuvre en pleine vie !
Démolisseurs, songez au Louvre qui l'envie.
Ne serait-elle plus qu'un vestige du beau
Je dirais : « Laissez-la debout, quoique meurtrie,
Au soleil ! au soleil de la mère-patrie ! »

Ces offensives répétées méritèrent à Jean Aicard la victoire : comme souvent en politique, il est finalement apparu aux conseillers municipaux « qu'il était urgent... d'attendre » et, encore aujourd'hui, les *Cariatides* toulonnaises continuent de supporter, mais toujours avec une belle santé, les ardeurs de l'été et les rigueurs de l'hiver !

Notes et Documents

Jean Aicard et les Boers	143
L'éditeur Fischbacher	153
Timoléon Pasqualini	154
L'hommage à la reine Victoria	165
Mario Versepuy ou l'Opéra manqué	170

Rédacteur : Dominique AMANN

JEAN AICARD ET LES BOERS

Les Boers – aujourd’hui appelés Afrikaners – sont les descendants de colons blancs immigrés en Afrique du Sud, dans la région du cap de Bonne-Espérance, venus principalement de l’Europe néerlandophone à partir du xvii^e siècle. Ils acquièrent progressivement leur autonomie sur leurs terres du Transvaal et de l’État libre d’Orange, dont les Anglais reconnurent l’indépendance vers le milieu du xix^e siècle. Leur république ayant été annexée par l’Angleterre, les Boers menèrent une première guerre (1880-1881) : leur chef, Paul Kruger (1825-1904), obtint la reconnaissance du Transvaal comme état indépendant. Mais à la suite de la découverte de gigantesques gisements d’or dans cette région, le pays fut littéralement envahi par des armées d’aventuriers, essentiellement britanniques, qui, en certains endroits, dépassaient même la population locale ! Désirant accaparer ces richesses, les Anglais leur déclarèrent la guerre en 1899 : vaincus, les Boers furent impitoyablement internés, déportés, décimés. Paul Kruger dut s’enfuir en Europe : il rencontra un accueil chaleureux à Paris, Cologne et aux Pays-Bas, mais le Kaiser refusa de soutenir sa cause. Paul Kruger est mort en Suisse le 14 juillet 1904.

Jean Aicard fut sensible à la cause de ces malheureux Boers, victimes de l’impérialisme et de la cupidité britanniques. Luttant, comme d’habitude, avec son arme de choix : la plume, il apporta un poème, pour la Noël 1900, à un ouvrage imprimé en leur faveur :

LA NOËL DES BOERS¹

PAR
JEAN AICARD

Voici la Noël. Sous les ciels moroses,
Les jardins dormants semblent des tombeaux,
Mais on voit briller, dans les maisons closes,
Les bons feux d'hiver et les clairs flambeaux.
Noël ! c'est la nuit où le Dieu suave,
Le dieu des pardons, cher à nos enfants,
Revient dire au pauvre, au faible, à l'esclave,
Que demain les doux seront triomphants.

Un cri désespéré vient du Cap des Tempêtes ;
Tout un peuple le clame avec toutes ses têtes.

Rien n'est aussi doux que l'amour chrétien,
Pas même la douce et sainte justice.
Voici la Noël, et l'usage ancien
Veut qu'à la Noël on se réjouisse.
Comme on est heureux de n'être pas seul !
Dans les grands palais, dans l'humble chaumière,
Les petits-enfants entourent l'aïeul
Devant l'arbre vert, fleuri de lumière.

Entendez-vous le sang des Boers crier vers Dieu ?
Leurs enfants sont frappés, leurs fermes sont en feu.

¹ *Carmen pro invictis. Quelques offrandes de poètes aux républiques Sud-Africaines*, La Haye, N. Veenstra, 1901, in-8°, 111 pages et un portrait ; ouvrage publié par M^{me} B. de Waszkléwicz-Van Schilfgaarde. Le poème de Jean Aicard se trouve aux pages 81-88.

Voici la Noël... Reine Wilhelmine,
Qu'un bonheur parfait descende sur vous.
Vous avez jeunesse et grâce divine ;
Dieu vous a choisi lui-même un époux.
Vous rendez visible, au milieu des haines,
La pitié du ciel, qu'annonça Jésus ;
Sans vous, ô la fleur de nos souveraines,
Nos espoirs en Dieu seraient tous déçus.

Noël ! Les Boers tombés sous leurs maisons en flammes
Combattent, morts vivants, dans le cœur de leurs femmes.

Madame la Reine, on vous dit merci
D'offrir l'espérance à qui désespère,
D'avoir un grand cœur, d'être bonne ainsi,
Et d'avoir chez vous reçu le grand père.
L'ayant vu tout seul, sur nos grands chemins,
Pleurant sa patrie à mort condamnée,
Vous avez ouvert pour lui, de vos mains,
Votre palais blanc, Reine couronnée !

Qui chantera Noël dans les fermes des Boers ?
Leurs os sont au soleil sur des champs sans labours.

Pour notre oncle Paul, allumez, Madame,
L'Étoile des Rois dans votre palais.
L'Étoile des Rois, qui sera votre âme,
Doit guider vers Dieu les chrétiens anglais.
Dites-leur qu'un trône est chose fragile
Quand il est fondé sur le fer et l'or.
Allumez, Madame, un feu d'Évangile.
Voici la Noël ; Jésus pleure encor.

Noël ! Noël ! Le sang des Boers gorge la terre...
Grâce ! pitié ! justice, Angleterre ! Angleterre !

Reine Wilhelmine, on attend toujours
Le règne promis par le roi céleste.
Un peuple qu'on tue appelle au secours...
Demandez pitié, Dieu fera le reste.
Arbre de Noël, messenger de Dieu,
Porte à l'Oncle Paul, chez la douce reine,
Ces mots dessinés en lettres de feu :
Le tzar est chrétien. L'Europe est chrétienne.

L'attendrons-nous toujours, votre règne promis,
Ô Christ, qui pardonniez même à vos ennemis ?

En avril de l'année suivante, il rendit hommage au vieux
Kruger, malade et exilé :

À KRUGER ²

I

Ainsi, tu crois aux bons sentiments de l'Europe ?
Le mal n'a pas rendu ton vieux cœur misanthrope ?
Tu crois qu'un Dieu paternel et bon veille sur nous
Et qu'il a des faveurs pour le juste à genoux ?
La Bible te conseille et ton âme est un temple ;
Ton Jésus ne t'a pas appris, par son exemple,
Que plus un homme est près de Dieu, saint et héros,
Plus vite il connaîtra l'insulte et les bourreaux,
Et qu'il n'aura qu'un seul triomphe : le martyr !

² *Les Annales politiques et littéraires*, 19e année, n° 929, dimanche 14 avril 1901, page 232, colonnes 2-3.

C'est tout ce que Jésus a pourtant voulu dire.

Pauvre vieux chef déchu d'un peuple terrassé !
Que viens-tu demander à l'Europe, insensé ?
La justice ? À qui donc réclamer la justice ?
À l'Anglais qui t'égorge ? au monde entier complice ?
Toi, protestant, au pape ? ou, président, au roi ?
À la France vaincue et triste comme toi ?
Au scepticisme étrange et faux de cette France
Qui n'a gardé que l'odieuse intolérance,
Vice affreux, de la foi morte dont elle rit ?
À qui viens-tu demander grâce au nom du Christ,
Vaincu ? Nous n'avons plus que l'intérêt pour règle ;
Les Germains ont appris le négoce à leur aigle ;
Nous n'avons qu'une loi : l'intérêt ; qu'un seul Dieu :
L'intérêt ! Paie ou meurs, choisis, pas de milieu.
Les savants nomment ça la lutte pour la vie.
Des orgueils monstrueux accroupis sur l'Envie,
C'est le monde ! Et partout où des hommes nombreux
S'assemblent fièrement pour s'insulter entre eux,
C'est la patrie ! Et tous, au forum comme à table,
N'ont qu'un même souci : l'or, ou le confortable.
Et tu viens du Transvaal, demander à grands cris
Des juges à Berlin, des chrétiens à Paris !
Vieillard, tu sors vivant d'une tout autre époque.
Ton droit ? Ton Dieu ? Si tu savais comme on s'en moque !
La France eut Jeanne d'Arc ; sais-tu qu'on la brûla ?
La France (c'est à peine hier, l'histoire est là)
A, comme toi, souffert de langueurs d'agonie.
C'est alors que Bismarck, faussaire de génie,
Décréta hautement, de ses lèvres d'acier,

La mort du Droit ! Il eut raison, ce cuirassier :
 Le Droit n'est rien, partout où la Force se montre.
 Mais regarde donc l'heure et le siècle à ta montre :
 Tu retardes ; tu sors d'un âge très lointain ;
 Si l'on parle chez nous du Christ, c'est en latin ;
 Et si nos fils ont su nos fameux Droits de l'Homme,
 Ils les ont oubliés, je pense, ou c'est tout comme,
 Et rien n'est plus — des deux Évangiles sacrés.
 Voilà pourquoi, vieillard aux pas mal assurés,
 Si tu crois attendrir les puissances du monde,
 Tu choisis mal ton siècle et surtout ta seconde,
 Mon oncle Paul, — puisqu'on t'a pris tes mines d'or.
 Qu'apportes-tu ? Ce mot : « Justice ! » Et puis encor ?
 Ce cri : « Justice ! » Et puis ?... l'Évangile t'égare.
 Tu prétends qu'on vous fait une guerre barbare,
 Qu'on pille vos maisons, qu'on chasse vos enfants,
 Que c'est l'humanité même que tu défends...
 Mais vos maux sont si loin qu'il ne nous en chaut guère.
 Pourquoi tuer, sinon pour voler ? C'est la guerre ;
 Ce qu'on impute crime à l'humble individu,
 C'est pour les nations l'honneur, le devoir dû,
 Voilà la vérité, la vraie, et c'est fort triste,
 Mais on se fait jeter dehors — quand on insiste.
 Le léopard anglais veut ta place au soleil :
 Va-t'en, bonhomme !... ou bien, si tu suis le conseil,
 Touchant, que t'a donné le songe d'un poète,
 Si la petite reine adorable se prête
 À ton projet d'aller ensemble chez les rois
 Mendier pour la paix et pour tous les bons droits,
 Vous trouverez à la traverse un protocole,
 Et l'on vous renverra tous les deux à l'école.
 Donc, retourne au plus tôt, en silence, au pays,

Va revoir ta montagne et tes champs envahis,
 Mets sous ton bras ta bonne Bible de voyage,
 Va demander au Cafre, à la bête sauvage,
 Des leçons de colère et de rébellions,
 Et meurs, en préférant aux hommes — les lions.

II

Eh bien, non ! La pitié des peuples l'accompagne ;
 Notre pessimisme a menti.
 Malgré son empereur, le peuple d'Allemagne
 Est, avec nous, de ton parti.

Et comme ton vaisseau hollandais sur les houles,
 Krüger, tu vas, bercé, porté,
 Sur les reins, sur les bras et dans l'âme des foules,
 Par un vent de fraternité.

Ton infortune, en qui nous revoyons les nôtres,
 A conquis tous les plébéiens ;
 Ta rude foi, pareille à celle des apôtres,
 Refait à tous des cœurs chrétiens.

Pas une raillerie ; aucune indifférence.
 Lavés de nos propres mépris,
 Nous avons bien senti tous les cœurs de la France,
 Battre en un seul cœur — dans Paris.

Et tous ils ont crié, de leur voix la plus haute,
 Que tous avec toi sont frappés ;
 Tous accueillent ton grand malheur comme un bon hôte ;
 Les rois ne s'y sont pas trompés.

Et nous saurons demain si la voix de tant d'hommes
 Arrive au cœur des empereurs,
 Ou bien si nous devons, en brutes que nous sommes,
 Commettre et subir tant d'horreurs.

Si l'on peut faire ou non la police du monde !
 Si toujours les tueurs tueront,
 Et s'il faut laisser là l'illusion féconde
 D'un Droit sans guerre — et sans affront.

Si les vaincus tombés, sanglants, demandant grâce
 Pour leurs femmes et leurs enfants,
 Ne doivent espérer que la mort de leur race
 Sous le talon des triomphants.

Alors, si le forfait jusqu'au bout se consomme,
 Grand vieillard, notre hôte sacré,
 Un malheur si hideux fera naître en tout homme
 La haine du meurtre honoré ;

Le martyr des Boers aura frappé la guerre
 De tant de réprobations,
 Qu'on verra les vainqueurs, les plus fêtés naguère,
 En horreur à leurs nations.

Mais tout n'est pas fini, grand Paysan ! espère !
 L'arbitre juste aura son jour.
 Ton Dieu ne voudra pas qu'on détruise, grand-père,
 La récolte d'un bon labour.

Tourne-toi du côté de la jeune espérance,
 Et, sans rien laisser au hasard,

Va-t'en, chargé des fleurs de Hollande et de France,
 En Russie, où souffre le tsar.

Il est très bon ; dis-lui ta peine et ta suppliche ;
 Parlez-vous comme deux chrétiens,
 Et demande à ce roi, pour une République,
 La justice qu'il doit aux siens.

C'est lui qui dit, hier, aux peuples des deux mondes :
 « Réglez vos débats, noblement,
 « Non plus dans les horreurs des carnages immondes,
 « Mais dans la paix d'un jugement. »

L'occasion est belle, il y songe sans doute ;
 Il voudra comme toi, pour toi,
 Qu'en t'écoutant parler, l'univers qui t'écoute
 Consacre sa nouvelle loi.

Et si cela se fait, — qui sait ! tout est possible ! —
 Tu béniras, dans ton malheur,
 Dieu, qui veut quelquefois une chose terrible,
 Pour faire un monde un peu meilleur.

Et tu seras béni, toi, des enfants, des femmes,
 À l'heure où le siècle s'éteint,
 Car tu seras venu, tel qu'un réveilleur d'âmes,
 Dire à la nuit : « Crois au matin. »

Et si le tsar ayant fait accueillir ta plainte,
 Ta nation subsiste encor,
 Il aura, par tes mains, ouvert la porte sainte,
 L'arc triomphal d'un siècle d'or.

Et notre écrivain adressa même au tsar en visite officielle en France un appel en faveur des Boers :

AU TSAR³

N'en parlerez-vous pas aux autres empereurs,
Sire, du grand vieillard qui succombe à La Haye ?
Nous ressentons en nous les douleurs de sa plaie ;
Tous nos rêves sont pleins de sanglantes horreurs.

Oui, vous y songerez dans la splendeur des fêtes,
Et quand sur vous, demain, tous nos pavois, en mer,
Feront flotter l'orgueil des escadres de fer,
Votre cœur planera sur le Cap des Tempêtes.

Hier, ce sombre cap portait un plus beau nom :
L'univers l'appelait Cap de Bonne-Espérance.
Rends-lui ce nom sacré, Russie, espoir de France,
Réponds par de l'amour aux haines du canon.

Ô toi que tes moujicks nomment leur petit père,
Tsar jeune, grave et doux, qui nous consoleras,
Des moujicks étrangers tendent vers toi leurs bras :
C'est dans ta royauté qu'un État libre espère !

³ *Le Gaulois*, 36^e année, 3^e série, n° 7832, mardi 10 septembre 1901, page 1, colonne 5 ; poème daté à la fin « Toulon, 8 septembre 1901 ». On retrouve également ce poème dans : *Le Temps*, 41^e année, n° 14702, jeudi 12 septembre 1901, page 2, colonne 1 ; *L'Impartial* (La Chaux-de-Fond), 21^e année, n° 6377, samedi 14 septembre 1901, « Un appel », page 1, colonne 3 ; *Les Annales politiques et littéraires*, n° 952, dimanche 22 septembre 1901, page 185, colonnes 2-3.

Sire, l'entendez-vous, l'appel du peuple boer ?
Il traverse le cœur du vieux héros qui pleure ;
Dans la plainte du grand vieillard pressé par l'heure,
Tout son peuple mourant invoque votre amour.

La Haye est aujourd'hui le nom d'une promesse,
Sire, — et quand ce lion, blessé, vint tomber là,
C'est à vous que son cœur tragique en appela,
En rugissant vers Dieu sa gloire et sa détresse.

Sire, vous êtes jeune et vous êtes puissant ;
La paix sainte, c'est vous qui l'avez annoncée ;
Les peuples attentifs guettent votre pensée :
Nous sommes malheureux de voir couler ce sang.

N'est-il donc pas un Roi, quand, vaincu, le Droit saigne,
Qui puisse dire : « Assez ! Dieu parle : obéissons ! »
Dans le geste des Rois on cherche des leçons :
Prouvez que c'est en eux que la justice règne.

Ô Roi, dites aux Rois que la terre a tremblé :
Il faut qu'un labarum réponde aux autres signes...
Les grands ne restent grands que lorsqu'ils en sont dignes,
Et Krüger veut savoir Si Dieu leur a parlé.

L'ÉDITEUR FISCHBACHER

Jean Aicard a publié plusieurs ouvrages chez Fischbacher :
La Vénus de Milo : recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits (Paris, Sandoz et Fischbacher,

début juin 1874, in-18, 235 pages) ; *La Chanson de l'enfant* (Paris, Sandoz et Fischbacher, fin décembre 1875, in-12, 274 pages) ; *Visite en Hollande* (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, in-12, 142 pages) ; *L'Éternel Cantique* (Paris, Guillaume Fischbacher, 1885, in-8°, 50 pages) ; et *Leconte de Lisle* (Paris, Guillaume Fischbacher, 1887, in-12, 24 pages).

Cet éditeur parisien est, encore aujourd'hui, peu connu alors que sa société a développé une belle production : d'abord spécialisée dans les œuvres des penseurs du protestantisme, la maison s'est ensuite ouverte à la littérature et aux arts.

C'est Charles-Guillaume Fischbacher, un Alsacien né à Strasbourg le 29 décembre 1840, qui fonda, en 1872, la librairie Fischbacher à Paris, 33 rue de Seine. De ses trois garçons, l'un fut officier de la Marine française et un autre ingénieur des Mines. Son fils Charles-Émile Fischbacher, né à Strasbourg le 5 mai 1871, lui succéda, jusqu'à son décès en 1947.

TIMOLÉON PASQUALINI

À une époque où la médecine n'était pas encore pourvue de l'arsenal thérapeutique qui lui permet aujourd'hui de lutter efficacement contre les agents pathogènes, la mortalité était triomphante, même chez des hommes jeunes et de belle constitution. C'est ainsi que Jean Aicard eut la tristesse de perdre de très bons amis à qui la fatalité ne permit pas d'exprimer tous leurs talents : j'ai déjà parlé du docteur Jules Millet et de l'enseigne de vaisseau Théophile Delboy⁴ ; je voudrais évoquer

⁴ Pour Jules Millet, voir *Aicardiana*, n° 2, mai 2013, pages 35-74. Pour Théophile Delboy, voir *Aicardiana*, n° 11, 15 avril 2015, pages 153-158.

aujourd'hui Charles-Timoléon Pasqualini, un jeune médecin-poète toulonnais trop vite emporté, lui aussi, par la maladie.

Timoléon Pasqualini est né le 13 janvier 1840 à Campile (Haute-Corse) où son père était médecin. Il s'engagea lui-même dans des études médicales et, nommé chirurgien de marine en 1858, fit une campagne au Sénégal. Le 12 avril 1864, il fut, après concours, reçu chef-interne des hospices civils de Toulon. Mais, au mois de juillet, la tuberculose – probablement attrapée en Afrique – se déclara : parti se rétablir sur son île, Pasqualini revint toutefois à Toulon en fin d'année pour soigner les malades du choléra. En mars 1866, il alla passer des examens à la



Charles-Timoléon Pasqualini
(Portrait de l'édition de ses œuvres).

faculté de Montpellier et cet effort acheva de ruiner sa santé. Le 26 mai suivant, jour de son départ en Corse, il adressa le suprême adieu à ses amis toulonnais venus le saluer à son embarquement : il est décédé dans son village le 15 août 1866. Jean Aicard lui adressa un émouvant adieu poétique :

À TIMOLÉON PASQUALINI ⁵

Te voilà tombé, frère d'armes !
Dors en paix, je n'ai pas de larmes :
 Pour ton sommeil ;
Je n'ai que des cris d'espérance ;
J'attends debout dans la souffrance
 Le grand réveil !...

Puisque je t'aimais, beau jeune homme,
Pour toi je préfère le somme
 Où tu t'endors ;
La vie eût brisé ta superbe !...
N'es-tu pas mieux couché sous l'herbe,
 Parmi les morts ?

Sous tes hauts châtaigniers de Corse,
Dis, n'es-tu pas mieux dans ta force
 Et ton repos ?
Tes nobles rêves, tu les gardes !
Et tu souris quand tu regardes
 L'homme et ses maux.

⁵ *Souvenirs biographiques, C.-T. Pasqualini*, Toulon, imprimerie et lithographie d'E. Aurel, 1867, in-8°, 13 pages. Poème daté à la fin « Toulon, 25 août 1866 ». Ce poème se trouve également repris dans : AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, Toulon, Archives municipales, carton 1 S 32, manuscrit autographe, non paginé, 1870

Les assassins de la Pensée,
Ceux dont la grandeur insensée
 Grandit le mal,
Tu souris, les voyants au monde
Faire de l'ignorance immonde
 Leur idéal !

Tu regardes dans la bataille,
Essayant de hausser leur taille,
 Les combattants ;
Tu vois chanceler la victoire ;
Tu dis aux forts vêtus de gloire :
 « Je vous attends ! »

Car tout meurt, tout vacille et tombe...
Mais, sais-je, moi, ce que la tombe
 Fera de nous ?
J'ignore, après tout, si l'on souffre
Dans les entrailles de ce gouffre
 Qui nous prend tous ?

Le ciel est muet. — Que m'importe !
Je me suis fait une âme forte ;
 Je crois au Bien !
Si parfois j'hésite, et je doute,
J'ai Bon Vouloir, et dans ma route
 Je ne crains rien !

Va, je n'ai pas peur de te suivre !
C'est pourtant mon devoir de vivre,
 Non de mourir :

Je n'ai pas fait ma tâche encore ;
Je n'ai rien forgé pour l'aurore
De l'Avenir.

Parallèlement à ses activités médicales, Pasqualini s'adonna à la littérature et au journalisme. On trouve sa signature – « TIMOL » – dans le journal local de l'époque, *Le Toulonnais*⁶, pour des articles de critique littéraire. Mais il était aussi poète et réussit à faire publier des vers, notamment cette magnifique adresse au Maître :

À VICTOR HUGO⁷

Libertà va cercando.
DANTE.

L'avez-vous entendu passer dans les ténèbres,
Peuplant l'immensité de mille échos funèbres ?
L'avez-vous entendu, le lion des déserts ?

Il rugit : le simoun à la brûlante haleine,
Le ciel noir et les monts, les forêts et la plaine
Accompagnent en chœur ses sauvages concerts.

⁶ Voir, par exemple, pour ses dernières contributions : *Le Toulonnais*, 32^e année, n° 4781, mardi 27 mars 1866, page 2, colonnes 3-4, « Le vrai courage » ; n° 4788, samedi 14 avril 1866, page 2, colonne 5 et page 3, colonnes 1-2, « Les travailleurs de la mer » ; n° 4790, jeudi 19 avril 1866, page 2, colonne 5 et page 3, colonnes 1-2, « Les travailleurs de la mer » ; n° 4797, samedi 5 mai 1866, page 2, colonnes 3-5, « Les voix du silence ».

⁷ *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 8^e volume, 1864, pages 244-246. Poème signé « CH. TIMOL ».

Certes, Dieu dans ce monde a mis de belles choses,
Sans compter les fruits d'or, les femmes et les roses,
Le rire des enfants et le chant des oiseaux ;

Splendide est l'Océan, pavant de nouveaux mondes
Les recoins de l'abîme, et dans ses vastes ondes
Roulant les Armadas comme un banc de roseaux !

Magnifique est la terre avec ses voix sans nombre,
Torrents échevelés, ouragans au front sombre,
Vieux cratères béants aux sinistres lueurs !

Soleil oriental, sublime est ta lumière,
Veillant depuis l'Éden, vestale aux yeux de mère,
Sur l'astre et sur le nid, sur l'homme et sur les fleurs !

Mais, aujourd'hui, demain, et puis demain encore,
Vieille horloge ! à ta voix se lèvera l'aurore,
Mais la mer a son joug et l'ouragan sa loi !

Le lion seul est libre ! il peut, si bon lui semble,
Que le torrent bondisse ou que la terre tremble,
Lutter, gronder, dormir ! le lion seul est roi !

Libre il vit, libre il meurt ; l'éternelle nature
Laisse sans s'émouvoir le soin de sa pâture
Au hasard des instincts, de la chasse et du temps.

Mais nul maître ne vient sur sa croupe puissante,
Sur ses jarrets d'acier poser sa main pesante,
Et jamais frein maudit n'a profané ses dents.

En un jour de combat, secouant sa crinière,
Oh ! comme il roulerait l'homme dans la poussière !
Comme il tordrait ses os ! comme il boirait son sang !

Comme il lui prouverait que son antre le brave,
Que Dieu ne l'a pas fait lion pour être esclave
Et grandir de sa taille un autre en s'abaissant !

Et si Dieu permettait qu'il tombât dans la lutte,
Si l'homme et le destin se liguaient pour sa chute,
Avant qu'on l'eût dompté, le lion serait mort.

Gloire lui !... Tant qu'un cœur battra sous sa mamelle,
Tant que ses yeux verront la lumière immortelle,
Il peut dresser la tête et défier le sort.

Chimère ! Hélas ! un jour le lion pris au piège,
Sans mordre et se débattre, au dompteur qui l'assiège
Se rend, ployant l'échine au gré de ses liens.

Où donc est le rêveur qui l'appelait sauvage ?
Lui ? mais tournez les yeux : le voilà dans sa cage
Avec une étiquette entre un singe et des chiens !

Il est à jeun, farouche, altéré... par bravade,
À deux pas de sa griffe un clown rit et gambade,
Un brosser de chevaux le traite sans égards.

Le valet le plus vil vient lui jeter la pierre !
À quoi bon, juste Dieu ! sa flottante crinière ?
À quoi bon son cri rauque et ses fauves regards ?

Et pourquoi te gonfler, triste caricature ?
Dans une heure on viendra pourvoir à ta pâture.
Laisse l'heure sonner et le maître surgir ;

Surtout, roi théâtral, dépose ta jactance ;
L'orgueil te va trop mal : apprends la révérence,
Et tâche d'oublier que tu savais rugir !...

À la fin du siècle, un neveu du poète, Charles-Timoléon Franceschi⁸, réunit les papiers du défunt et les fit parvenir à Angelo Mariani (1838-1914), pharmacien d'origine corse, bien connu comme inventeur d'un célèbre breuvage à base d'extrait de feuille de coca et de vin de Bordeaux, le *Vin Mariani* – mais aussi d'un *Élixir Mariani*, d'un *Thé Mariani*, de la *Pâte tonique et pectorale à la coca*, du *Fortifiant de la voix*, de l'*Antimucose Mariani*, du *Grog Mariani*, etc. Ami de jeunesse de Pasqualini, Mariani regroupa dans un recueil les poèmes du disparu et les fit publier à Paris, sous le titre *Choses du Siècle et Choses du Cœur*⁹, avec une préface de Jules Claretie :

Elle n'a plus ces vigoureuses haines et ces vastes espérances,
la jeunesse d'aujourd'hui. Le divin endormeur Renan l'a doucement assoupie au son étouffé des lointaines cloches de la

⁸ Charles-Timoléon Franceschi a fait parvenir à Jean Aicard une lettre, datée « Nice, 16 juillet 98 », dans laquelle il manifestait son désir de procéder à l'édition des œuvres littéraires de son infortuné oncle (voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance).

⁹ PASQUALINI (Charles-Timoléon), *Choses du siècle et Choses du cœur*, Paris, H. Floury, 1902, in-16, x-352 pages, portrait ; poèmes réunis après la mort de l'auteur par Angelo Mariani, préface de Jules Claretie. Facs, Nîmes, C. Lacour, collection « Rediviva », 1998, in-16, x-352 pages, portrait. Contient à la fin deux lettres de Jean Aicard, une de Victor Hugo, une de Victor de Laprade, deux de Jules Michelet, deux de Laurent-Pichat. — Également : *Études et critiques littéraires*, Paris, H. Floury, 1903, in-16, 63 pages.

ville d'Is. Mais elle chante toujours quelque Rosine ou quelque Ninon et les vers amoureux de Pasqualini lui plairaient encore avec leur mélancolique et tendre ironie. Cependant, encore une fois, c'est l'amant de la Liberté qui m'apparaît surtout dans les vers et il faudra les consulter lorsqu'on voudra savoir ce que pensait un jeune républicain au lendemain du Deux Décembre et à la veille de Sadowa.

Tous les noms qui nous sont chers et tous les souvenirs qui nous sont présents, reparaissent dans ces pages. Michelet, Hugo, Laurent Pichat ! Les protestations de Laprade contre la dévastation de la pépinière du Luxembourg. *Henriette Maréchal* et *Gaëtana* ! Les *Châtiments*, en éditions microscopiques, passés clandestinement à la frontière¹⁰ !

La poésie de Pasqualini est romantique, triste, désenchantée, sensible à toutes les misères humaines, à l'amour vainement cherché, même si des images printanières ou quelques vers à boire fusent parfois ; épris d'idéal, le poète cherche un Dieu dans le ciel des chrétiens :

PEU DE CHOSE¹¹

Dieu puissant ! pour combler ma vie
Bien peu pourtant t'aurait suffi,
Un peu d'amour, l'herbe fleurie,
Seigneur ! et je t'aurais béni ;

¹⁰ PASQUALINI (Charles-Timoléon), *Choses du siècle et Choses du cœur*, « Préface », page VII.

¹¹ PASQUALINI (Charles-Timoléon), *Choses du siècle et Choses du cœur*, pages 20-21.

Et j'aurais béni ma misère
Sans demander comment ? pourquoi ?
Sans voir l'écueil sous l'onde amère,
Sans blasphémer ta sombre loi.

J'aurais béni tes créatures,
Tous les êtres bons ou méchants,
Tous les parfums, tous les murmures,
Tous les accords et tous les chants !

Comme la légère hirondelle,
Comme l'amoureux rossignol,
Comme l'abeille, de mon aile
J'aurais gaîment rasé le sol.

Ivre des fleurs, de l'aube pure,
Du profond mystère des bois,
De l'océan au long murmure,
Du firmament aux mille voix.

J'aurais dit : riches de la terre
Gardez votre faste moqueur !
À vous le ciel, l'onde et la terre !
À moi les longs rêves du cœur !

À moi, l'amour ! à moi, la vie !
À moi l'errante liberté !
Et les coteaux de ma patrie,
Et ses longues nuits de gaîté !

Je ne demande à ce bas monde
Qu'une étoile pour mon matin !

Une âme sœur qui me réponde !
Un sein qui batte sur mon sein !

Ah ! pourquoi faut-il qu'à personne
Tu ne laisses choisir son sort,
Dieu juste ! et que ta main ne donne
Que l'orage à qui cherche un port !

mais il le trouve ici-bas :

Mon Dieu c'est le foyer dont la lueur divine
A pour noms ici-bas Justice et Vérité,
Et qui dès le berceau souffla dans ma poitrine
L'amour de la Patrie et de la Liberté :

C'est le Dieu que saint Paul invoquait dans Athènes,
Le Dieu des opprimés, des héros, des martyrs,
Qui fait que fièrement on lutte avec ses peines,
Sans pleurs, sans plainte vaine et sans lâches soupirs.

C'est le Dieu des petits qu'on écrase à toute heure,
L'astre de l'âge d'or qui ne doit pas finir,
Et c'est le Dieu qui veut qu'on combatte et qu'on meure,
Pour la foule sans nom des frères à venir ¹².

Ardent républicain, poète de combat ami de Victor Hugo et de Laprade, homme de générosité et de pitié, Timoléon Pasqualini fut l'un des premiers inspirateurs de Jean Aicard.

¹² PASQUALINI (Charles-Timoléon), *Choses du siècle et Choses du cœur*, poème « Mon Dieu », page 184.

L'HOMMAGE À LA REINE VICTORIA

Dans les dernières années de sa vie, la reine Victoria (1819-1901) passa le printemps – généralement de la mi-mars à la fin avril – sur la Côte d'Azur : elle résida ainsi à Menton (1882), Cannes (1887), Grasse (1891) et enfin à Nice, d'abord au *Grand-Hôtel de Cimiez* (1895-1896), puis à l'*Excelsior Hôtel Regina* (1897-1898-1899). Elle ne séjourna pas dans notre pays en 1900 car les Français avaient pris parti pour les Boers.

Les Niçois furent très flattés de l'engouement de la souveraine pour leur cité. Reconnaisants pour la générosité qu'elle manifesta souvent envers la ville, ils lui édifièrent, en 1912, un monument de marbre blanc, sur le coteau de Cimiez, réalisé par le sculpteur toulonnais Louis Maubert.

En 1915, la Ligue de protection nationale antigermainique de Nice et des Alpes-Maritimes décida un hommage très solennel à la reine Victoria et pria Jean Aicard d'y prendre la parole :

LIGUE DE PROTECTION NATIONALE ANTI-GERMANIQUE
DE NICE & DES ALPES-MARITIMES ¹³

Nice, le 31 Mars 1915

Cher et Illustre Maître,

La Ligue de Protection Nationale, que j'ai l'honneur de présider, a formé le projet de manifester sa sympathie envers notre Amie et Alliée, la Noble Nation Anglaise, par une démonstration grandiose et publique faite au pied du monument de Sa

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », chemise n° 366 « Ode à la reine Victoria », pièce n° 55, lettre dactylographiée, 2 pages.

Majesté la Reine VICTORIA, que ses admirateurs lui ont élevé à Nice, par souscriptions, au printemps de 1912.

Les fortes et éloquents paroles qui devront, ce jour-là, consacrer et synthétiser l'union sacrée de nos deux Nations, doivent rester comme un monument impérissable capable de personnifier l'Entente Cordiale, afin que les générations futures puissent les conserver et les répéter comme étant le gage du retour à ses fondateurs, de notre belle Riviera Française.

Parmi les voix nationales qui nous ont paru autorisées à prononcer ces immortelles paroles, la vôtre nous semble la plus désignée, tant par l'autorité de votre talent que par l'élévation des sentiments français que nous vous connaissons.

C'est à ce titre, et à de nombreux autres divers, que je me permets de venir solliciter de votre haute bienveillance, la composition d'une Ode ou d'une Poésie dédiée à sa Majesté la REINE VICTORIA et à toute la Nation Anglaise, dans les circonstances patriotiques présentes.

Cette pièce sera dite à l'occasion de l'anniversaire de l'érection de la Statue de la Reine Victoria, par une de nos plus grandes Artistes, en ce moment sur la Côte d'Azur, le 12 Avril prochain, en présence de toutes les autorités militaires, civiles et des représentants autorisés de l'Angleterre et des Puissances Alliées.

Nous serions très honorés de recevoir votre acceptation, et, dans cet espoir, je vous prie de croire,

Mon Cher et Illustre MAÎTRE,
à la reconnaissance de tous nos Membres et de tous les bons Français.

Daignez recevoir également l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

LE PRÉSIDENT :

J Exibard

Notre poète, tout juste remis des blessures de son accident d'automobile du 31 janvier précédent, s'empresse d'accepter l'invitation :

Jean Aicard à Nice

Notre éminent compatriote parlera devant
la statue de la reine Victoria

Nice 11 avril.

Notre compatriote Jean Aicard, prié par le comité de célébration du troisième anniversaire de l'inauguration de la statue de la reine Victoria, est arrivé à Nice par le rapide de 2 h. 22. Il était attendu à la gare par M. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes ; le général Pierrugues, gouverneur de Nice ; M. Exibard, président du comité ; notre concitoyen le sculpteur Louis Maubert ; les délégués de la municipalité, etc.

Le préfet des Alpes-Maritimes a tenu absolument à ce que Jean Aicard soit son hôte ; notre compatriote est donc descendu à la préfecture, il déjeunera demain avec la princesse et le prince de Teck, frère de la reine d'Angleterre, et se rendra ensuite à la cérémonie où seul il prendra la parole devant la statue de la reine.

Nous croyons pouvoir annoncer que l'illustre académicien dira une poésie qu'il a dédiée à la reine Victoria et au peuple d'Angleterre et qu'il en donnera lecture dimanche prochain au cours de sa conférence au Grand-Théâtre de Toulon¹⁴.

Il lut une ode à la reine, évoquant les bienfaits de l'alliance franco-anglaise pour la sécurité du monde entier et rappelant l'idéal de Jeanne d'Arc de voir une France libre de tout envahisseur :

¹⁴ *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12561, lundi 12 avril 1915, page 1, colonne 4.

*Hommage à la Reine Victoria
et au Peuple Britannique*¹⁵

Ô Majesté, toujours vivante au cœur de Nice,
Nous venons vous offrir, reine Victoria,
À vous, notre hôte et notre illustre protectrice,
Ces bouquets que la main de la France lia...

Manibus plenis date lilia !

Et dans cette heure grave où luttent côte à côte
L'Anglais et l'Écossais, et nos propres enfants,
Nous redirons pour vous, notre amie et notre hôte,
Reine, nos espoirs — déjà triomphants —
Dans la Cause la plus humaine et la plus haute.

Contre la force brute, idéal d'un Bismarck,
Sur le front russe, et de Calais aux Dardanelles,
Pourquoi combattons-nous, nations fraternelles ?
Pour l'amour et le droit, vérités éternelles,

Pour l'idéal de Jeanne d'Arc !

*Salut, noble Angleterre, à jamais libre et grande !
Écosse, honneur fidèle à tes clans de légende !
Fidélité toujours et partout, — à l'Irlande !*

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, pièce n° 232, « Cahier 2 », version la plus achevée rajoutant cinq vers, que j'ai reproduit en italiques. — Première publication : *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12562, mardi 13 avril 1915, page 1, colonnes 3-4. — Voir aussi : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, première dactylographie du poème, avec corrections, deux pages ; et carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », chemise n° 366 « Ode à la reine Victoria », pièces n° 73-74 et 75-76, poème dactylographié, deux exemplaires, complétés des cinq vers rajoutés, cette chemise contenant également des ébauches et manuscrits de ce poème.

Anglais ! Le globe est bleu : c'est une sphère d'eau,
Et l'eau sans borne est votre empire libre et beau,
Et votre bouclier couvre l'orbe du monde.
Entre la France et vous la haine fut profonde,
Mais ce triste vallonn est comblé par nos morts,
Et nous fraternisons — même dans le remords,
(Kipling l'a dit) d'avoir, à Rouen, brûlé Jeanne,
La guerrière d'amour, la sainte paysanne ;
Et celle dont le nom se prononce à genoux
Fait ce prodige encor : Votre entente avec nous.

Île libre à jamais, reine des Atlantiques,
Et vous, son Roi, fidèle aux libertés antiques,
Nous combattons, avec le Russe et vous, grands cœurs,
Jusqu'à ce que les droits du cœur soient les vainqueurs !
Chacun de nous dira des deux autres : « Les nôtres » ;
Chacun de nos drapeaux couvrira les deux autres,
Et, l'amour de la paix sainte nous unissant,
Nous saurons, à nous trois, clore l'ère de sang.

La Prusse voit venir l'ombre. Un effroi la gagne.
L'Anglais, ayant fermé les mers à l'Allemagne,
Et la faim hors des bois chassant les loups, dit-on,
Peut-être verrons-nous l'escadre du Teuton
Quitter les ports prudents où l'enferme la crainte ;
Alors, c'en sera fait de l'Allemagne sainte !

En attendant, l'Anglais, si grand par le sang-froid,
Meurt passionnément, en France, pour le Droit ;
Et nous triompherons dans la suprême lutte
De l'idéal de paix contre la force brute.

Anglais ! nos alliés pour les combats nouveaux,
Hier nos ennemis, de tout temps nos rivaux,
Vers vos mâts frissonnants, la France tend ses palmes,
Vous êtes les guerriers puissants, beaux d'êtres calmes,
Beaux d'être fiers, et d'être rois des vastes eaux.
Lorsque vos avions survolent vos vaisseaux,
On sent qu'ayant conquis ciels et mers, l'Angleterre
N'a qu'à vouloir la paix pour conquérir la terre,
Et, radieux de vos gloires, vos pavillons
À tous les ciels du monde ajoutent des rayons !

MARIO VERSEPUY
OU
L'OPÉRA MANQUÉ

170

Au début de l'année 1907, Jean Aicard reçut une intéressante missive, calligraphiée avec grand soin, à lui envoyée par le musicien Mario Versepuy :

Monsieur

Je fais publier des « Vieilles Chansons d'Auvergne et du Velay » et j'ai obtenu, avec autorisation de dédicaces des mots charmants de Emma Calvé, Rose Caron, Botrel, Mistral, Massenet, Reyer... Je viens vous demander, Monsieur, de vouloir bien m'autoriser à vous dédier une de mes chansons de la 2^e série étant persuadé que votre nom portera bonheur à la petite œuvre...

J'ai deux artistes l'un du Théâtre de la Monnaie, l'autre de l'Opéra-Comique qui doivent, en Juillet prochain, faire une tournée dans les villes d'eaux du Centre. Je viens vous prier de

vouloir bien me faire un petit livret d'opéra-comique en un acte pour 2 personnages (genre Noces de Jeannette... plus pastoral...) J'aurais un bien vif plaisir si vous me faisiez l'honneur d'agréer ma demande et si vous consentiez à me faire ce petit livret. Je mettrais dans ma composition musicale toute ma science harmonique et toute mon âme de fils d'Auvergne. Sitôt que j'aurais la partition dans les doigts, je me ferais un plaisir de vous en donner l'audition et suivant votre avis, je retoucherais les passages qui ne vous plairaient point et je ferais, je crois, une œuvre qui vous contenterait en tous points.

J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien me faire ce petit livret d'opéra-comique et vous prie d'agréer mes sentiments les meilleurs et mes sincères remerciements

Marius Versepuy¹⁶

Michel-Jean-Marius, dit *Mario*, Versepuy est né le 12 avril 1882 à Lempdes (Puy-de-Dôme, Auvergne), fils de Michel-Alexandre Versepuy (1859-1926) et de Marguerite Genevrier ; il est décédé le 13 septembre 1972 au Puy-en-Velay (Haute-Loire), à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ancien élève de l'école supérieure de commerce de Bordeaux (1899-1902), il est essentiellement connu comme musicien.

Marié avec Élisabeth Claude, il eut deux enfants : Michel (22 juin 1907 - 23 août 1992) et Jacqueline (1912-2001). Son fils, *Michel-Mario* a laissé une œuvre littéraire comme auteur dramatique, historien local et ethnomusicologue.

L'auteur de la lettre, quoique encore jeune homme, n'était pas tout à fait un inconnu et, en cette année 1907, avait déjà à

¹⁶ Archives municipales de Toulon (Var), Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, dossier XIII¹. Lettre datée à la fin « 22 - 2 - 07 ».

171

son actif quelques recueils de chansons régionales ainsi qu'une pièce de théâtre en deux actes, mêlée de chants et de danses, *L'Émigrant*¹⁷.

L'entreprise du jeune musicien désirent célébrer sa « petite patrie » ne pouvait que séduire Jean Aicard, qui lui fit réponse en lui envoyant le « mot charmant » demandé : cela lui mérita une dédicace, celle de la pièce n° 24, *Lou Bret, berceuse auvergnate*, paroles et musique de Marius Versepuy, incipit « Petite Louissette est fraîche en ses deux ans », du recueil *Brousse et Genêts* (Paris, 1907). *Lou bret auvergnat* n'est pas autre chose que *lou brès* provençal, à savoir un berceau ; le musicien avait ainsi voulu faire écho au *Livre des petits*, publié vingt ans auparavant, où il est fort question de berceaux.

Quant au livret d'opéra-comique, Jean Aicard, il faut bien le dire, ne le livra pas. Le délai fixé était peut-être insuffisant. Mais surtout, Jean Aicard qui a pratiqué de nombreuses formes d'écriture théâtrale – à-propos de circonstance, *comedia dell'arte*, comédie, drame, genre historique et légendaire, etc. – n'a jamais abordé le répertoire lyrique. Il n'allait guère à l'Opéra et n'a pas investi ses talents dans l'écriture de livrets.

¹⁷ Mario Versepuy a laissé une œuvre musicale importante, appartenant à différents genres : sept recueils de chansons traditionnelles de l'Auvergne et du Velay (*En plein air ; Chansons d'Auvergne, chansons du Velay, en filant nos quenouillées ; Sabots et Bruyères ; Sapins et Fougères ; Brousse et Genêts ; Sons de cloches, noëls d'Auvergne ; Danses en sabots*) ; de nombreuses chansons populaires publiées en feuilles séparées ; des cantiques ; des mélodies ; de la musique pour piano ; de la musique de théâtre (*La Font-sainte, miracle en trois actes tiré d'une légende d'Auvergne*, poème et musique de Marius Versepuy ; *L'Émigrant, pièce en deux actes, mêlée de chants et de danses*, poème de Gabriel Esquer ; *Le Cabrettaire, grand ballet fantastique en un acte tiré d'une vieille légende d'Auvergne ; La Pluie, comédie en un acte ; Sainte Annette, miracle en deux tableaux*, paroles et musique de Versepuy ; *À qui le chat ?* opérette-bouffe en deux actes et trois tableaux, livret d'André Avèze). — Pour plus de précisions, voir : VERSEPUY (Michel-

Par ailleurs, en 1907, Jean Aicard avait passé le temps des petits actes uniques ou des à-propos qui avaient enchanté ses premières années, exercices habituels des débutants. Il en était venu à un grand théâtre, aux hautes idées philosophiques, destiné aux principaux acteurs des premières scènes. Or Versepuy lui commandait une œuvrette pour deux personnages... à promener dans une tournée provinciale... du genre bluette badine et éphémère...

Enfin, en ce début février, Jean Aicard avait déposé sa candidature à l'Académie française pour le fauteuil d'Edmond Rousse : il était donc en pleine campagne académique. Il mettait aussi la dernière main au long poème *Jeanne d'Arc* qui, sous le pseudonyme « Jacques André », fut couronné par l'Académie française dans sa séance du jeudi 18 avril suivant¹⁸. Au début du mois de mai, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, lors de l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés, notre poète lut une longue pièce de vers qu'il venait d'achever à la gloire des sauveteurs bénévoles de cette association¹⁹. Il travaillait également à sa prochaine pièce, *Le Manteau du roi*²⁰ et à des articles sur Alfred de Vigny²¹. En

Mario), CAMATTE (Michel), *Mario Versepuy, sa vie, son œuvre*, Le Puy, M. Versepuy, 1987, in-8°, 169 pages, illustrations ; contient le catalogue des œuvres de Mario Versepuy.

¹⁸ Ce poème fut publié, deux ans plus tard, sous le nom de Jean Aicard, par la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1^{er} mai 1909, pages 188-198.

¹⁹ *Les Sauveteurs. Discours en vers prononcé à l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés, 5 mai 1907*, Paris, Société centrale de sauvetage des naufragés, 1907, grand in-8°, 12 pages.

²⁰ Mise en répétition au théâtre de la Porte-Saint-Martin en septembre 1907 et créée le 22 octobre suivant sur le même théâtre, avec une musique de scène de Jules Massenet. Le succès de cette pièce fut salué avec une rare unanimité par toute la presse française.

²¹ Dont la publication par livraisons dans *La Revue hebdomadaire* débuta en août.

septembre, Jean Aicard fit connaître sa candidature au fauteuil académique laissé vacant par la mort d'André Theuriet, puis la reporta sur celui de Sully Prudhomme. En octobre, il suivit Sarah Bernhardt à Bruxelles...

On le voit, l'année passa certainement bien vite pour notre écrivain fort occupé à ses multiples travaux...



L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ PARIS, LE 4 MAI 1897

Texte de Dominique AMANN
Articles de Jean AICARD

La France a été récemment frappée par une entreprise terroriste ayant fait cent-trente victimes. L'heure est encore à la réflexion et, plutôt qu'un texte récréatif, j'ai pensé plus pertinent d'évoquer une autre catastrophe, de la même importance, survenue à Paris en 1897, à l'occasion de laquelle Jean Aicard tenta de décrypter les leçons de la douleur et de la mort.

Une catastrophe

Institué par des aristocrates de la haute société catholique, le *Bazar de la Charité* était un regroupement d'œuvres caritatives qui se fédérèrent en 1885 pour organiser, chaque année au printemps, des journées de bienfaisance au profit des déshérités : des dames patronnesses y vendaient les objets que l'association avait collectés et, outre son caractère philanthropique, la manifestation était une des distractions préférées de la société mondaine.

En 1897, ses responsables louèrent un vaste hangar en bois de plus de mille mètres carrés (quatre-vingts mètres de long sur treize de large), avec deux portes d'entrée formant les numéros 15 et 17 de la rue Jean-Goujon à Paris (8^e arrondisse-

ment), à deux pas des Champs-Élysées. Ce local, tout en bois de sapin, avait été amélioré, notamment par une couche de vernis.

Le 6 avril 1897, le baron de Mackau réunit le comité d'organisation, composé notamment de la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche, et de la duchesse de Vendôme, nièce des rois Léopold II de Belgique et Charles I^{er} de Roumanie. Il leur annonça que le *Bazar* serait aménagé en rue parisienne médiévale avec ses échoppes, auberges et maisons, au moyen d'un décor de théâtre en bois et toiles peintes récupéré d'une exposition qui avait eu lieu dans le tout voisin palais de l'Industrie. Vingt-deux comptoirs avaient été dressées, aux pittoresques enseignes : *À la Tour de Nesle*, *À la truie qui file*, *Au lion d'or*, etc.

La manifestation de 1897 était annoncée pour les 3, 4, 5 et 6 mai.

La journée du 4 mai était tout particulièrement auréolée de la présence de la duchesse Sophie-Charlotte d'Alençon, la plus jeune sœur de la célèbre Sissi. Tous les comptoirs étaient tenus par des dames de la plus haute aristocratie. À 15 heures, le nonce apostolique, M^{sr} Eugenio Clari, procéda à la bénédiction de la manifestation.

Le clou de la journée était un spectacle cinématographique composé des premiers court-métrages des frères Lumière – *La Sortie de l'usine Lumière à Lyon*, *l'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat* et *L'Arroseur arrosé* – projetés par un appareil des inventeurs Normandin et Joly. Une cabine de projection avait été aménagée et une foule fébrile se pressait pour assister au spectacle.

Vers 16 h 20, la lampe du projecteur, alimentée par de l'oxygène sous pression, s'étant éteinte, l'opérateur, M. Bellac, voulut y verser de l'éther. Comme il ne voyait pas assez, son

assistant craqua une allumette : les vapeurs s'enflammèrent et tout le local s'embrasa. Environ douze cents invités se trouvaient alors dans la grande allée. Le duc d'Alençon décréta l'évacuation mais les flammes se propagèrent très rapidement par le vélum du plafond en toile goudronnée et coururent parmi dans les décors de bois et de dentelles, tandis que des flammèches et des débris incandescents pleuvaient sur les spectateurs et mettaient le feu aux amples robes des dames. La panique saisit la foule et des personnes furent piétinées. En un quart d'heure, la catastrophe était consommée : « On vit un spectacle inoubliable. Dans un immense cadre de feu formé par l'ensemble du Bazar, où tout brûlait à la fois, boutiques, cloisons, plancher et façade, des hommes, des femmes, des enfants se tordaient, poussant des hurlements de damnés, essayant en vain de trouver une issue, puis flambaient à leur tour et retombaient au monceau toujours grossissant de cadavres calcinés¹. »

Plus de cent vingt personnes² perdirent la vie, en grande majorité des femmes et jeunes filles de la haute société parisienne.

Cet affreux sinistre – encore plus meurtrier que celui survenu à l'Opéra-Comique dix ans auparavant – ainsi que le nombre et la qualité des victimes jetèrent la consternation dans le Tout-

¹ *Le Figaro*, 48^e année, 3^e série, n° 125, mercredi 5 mai 1897, page 1.

² Le site Internet de l'association *Mémorial du Bazar de la Charité* (bazardelacharite.blog.free.fr) mentionne cent vingt-six victimes, dont cent vingt-quatre identifiées (cent dix-huit femmes et six hommes). Dans *La Terrible Catastrophe du 4 mai 1897*, ouvrage publié en juillet 1897, sont cités les noms de cent trente-deux victimes (cent vingt-trois femmes et neuf hommes), auxquelles il faut ajouter trois corps non identifiés. Enfin, *Le Petit Journal*, édition du 14 mai 1897, indique, selon les statistiques officielles municipales établies le 8 mai au soir, cent six morts pendant l'incendie et dix morts des suites de l'incendie, tous identifiés ; plus cinq morts pendant l'incendie mais non identifiés au 8 mai, soit un total de cent vingt et une personnes (cent dix femmes, six hommes, cinq non identifiés).

Paris. Un deuil sans précédent fut institué. Le samedi 8 mai, en la cathédrale Notre-Dame, en présence du président de la République, du Gouvernement, de nombreuses personnalités françaises et étrangères, une cérémonie solennelle fut célébrée pour les victimes non identifiées et à la mémoire de toutes les personnes décédées.

Le cardinal Richard, archevêque de Paris, décida l'achat du terrain pour y édifier une chapelle commémorative, sous le vocable de Notre-Dame-de-Consolation ; œuvre de l'architecte Albert-Désiré Guilbert (1866-1949), elle fut inaugurée le 4 mai 1900. Et la Ville de Paris fit élever, dans le cimetière du Père-Lachaise, un monument « Aux victimes non reconnues de l'incendie du Bazar de la Charité – 4 mai 1897 ».

178

La catastrophe suscita de nombreuses réactions et polémiques. Elle faillit tout d'abord mettre un terme à l'essor du tout nouveau cinématographe, alors considéré comme un simple divertissement : les projections furent interdites, jusqu'à l'avènement de l'électricité.

L'effrayante proportion de femmes parmi les victimes fut le premier objet de scandale : « Qu'on fait les hommes ? » demanda la journaliste libertaire Séverine à la une de *l'Écho de Paris*, le 14 mai 1897 ; *Le Matin* incrimina les messieurs, qui s'étaient empressés de prendre la fuite et l'opinion raila les « sires de Fiche-ton-camp », les « marquis d'escampette » et les « chevaliers de la Pétoche ».

Le célèbre polémiste Léon Bloy – catholique traditionnaliste et intransigeant, mais opposé à l'antisémitisme, à la colonisation, à l'argent et à la bourgeoisie – raila l'entreprise : « Ce mot de *Bazar* accolé à celui de CHARITÉ ! Le Nom terrible et brûlant de Dieu réduit à la condition de génitif de cet immonde vocable !!! » ; il se gaussa « des prêtres, des religieuses circulant

dans ce pince-cul aristocratique », allant même jusqu'à anathémiser l'intervention du nonce apostolique : « Mais la bénédiction, la *Bénédiction*, indiciblement sacrilège de celui qui représentait le Vicaire de Jésus-Christ et par conséquent Jésus-Christ lui-même, a été où elle va toujours, c'est-à-dire au FEU, qui est l'habitable rugissant et vagabond de l'Esprit-Saint³. »

Le père dominicain Ollivier, chargé du sermon lors de la cérémonie du 8 mai à Notre-Dame, déclara que Dieu avait voulu châtier la France : « Hélas ! de nos temps mêmes, la France a mérité ce châtiment par un nouvel abandon de ses traditions. Au lieu de marcher à la tête de la civilisation chrétienne, elle a consenti à suivre en servante ou en esclave des doctrines aussi étrangères à son génie qu'à son baptême ; elle s'est pliée à des mœurs où rien ne se reconnaissait de sa fière et généreuse nature, et son nom est devenu synonyme de folie et d'ingratitude envers Dieu. C'était le faire, hélas ! synonyme de malheur, puisque Dieu, ne voulant pas l'abandonner, devait la soumettre à l'expiation⁴. »

179

L'analyse de Jean Aicard

Loin de ces polémiques, notre écrivain tenta une réflexion philosophique et morale, notamment au sujet de la mort.

Dans un premier article, il explicite le message de la catastrophe : elle rappelle aux petites gens leur fragilité, surtout quand elle survient à l'improviste ; et elle montre aux Grands, qu'elle a touchés, les ravages que sèment leurs entreprises guerrières.

³ BLOY (Léon), *Mon Journal*, Paris, société du Mercure de France, 1904, in-18, XII-384 pages. Pour ces trois citations, voir l'année 1897, mois de mai, « Pour exaspérer les imbéciles », pages 52-53.

⁴ Propos rapportés par *Le Figaro*, 43^e année, 3^e série, n^o 129, dimanche 9 mai 1897, page 2, colonne 2.

LA MORT A PARLÉ⁵

À l'heure où j'écrivais ces lignes, les cortèges funèbres sillonnaient Paris. À Notre-Dame avait lieu la cérémonie solennelle en l'honneur des victimes qui n'ont pas été reconnues. Paris pleure encore.

Rue Jean-Goujon, la foule continue à se presser, curieuse de voir ce terrain vague où s'élevait, hier, un décor de fête, et qui a l'air aujourd'hui d'un cimetière abandonné.

C'est une heure touchante et grave, celle où la mort a parlé si haut.

Philosophes ou religieux, tous également, qu'ils le veuillent ou non, élèvent leurs esprits vers des pensées plus hautes que les préoccupations quotidiennes de plaisir ou d'affaires.

Et, dans une telle heure, c'est un devoir pour chacun de tirer, des faits tragiques, les conclusions générales qui peuvent et doivent servir la cause de l'humanité.

Obéissons à ce devoir.

La mort, à l'ordinaire, ne soulève pas la très profonde pitié de ceux qu'elle ne touche point dans leurs affections. Pourquoi ? Parce que, frappant des victimes isolées ou lointaines, hors de notre vue, elle ne nous donne pas le vif sentiment de notre propre fragilité.

Ici, rue Jean-Goujon, elle a procédé tout autrement. On avait élevé un palais fragile, un décor luxueux où souriaient, en grand nombre, des reines de l'élégance et de la grâce. Un souffle de la mort a passé... et tout a disparu dans une bouffée de flamme et de fumée noire.

Les massacres d'Arménie exécutés par des musulmans sur les fils des soldats de la croix ne sont-ils pas comparables, en

⁵ *Le Petit Marseillais*, 10 mars 1897 ; coupures de presse conservées par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 6, pages 29-30.

horreur sanglante, à cette catastrophe, surtout pour des cœurs chrétiens ?

Si, assurément.

Mais ils nous ont à peine émus. Pourquoi ? C'est que les massacres d'Arménie, étant l'œuvre de la cruauté humaine, entraînent dans nos prévisions !

Considérez en vous, au contraire, la poignante douleur angoissée qui ne nous lâche plus depuis le jour où a flambé, en vingt minutes, le bazar de Charité.

Tout s'est ému. Le sultan lui-même a télégraphié ses condoléances à notre président de la République.

Tous les rois, qui sont toujours prêts à faire la guerre, c'est-à-dire le massacre et l'incendie, ont télégraphié l'expression de leur douleur.

Guillaume II, qui, politiquement, ne peut que rêver la fin de la France, commence avec une délicate courtoisie, vraiment digne d'être signalée, sa dépêche à M. Faure, c'est-à-dire à la France même, par ces mots : VEUILLEZ ME PERMETTRE⁶...

Le fils d'un roi de France, un grand soldat, à cinq cents lieues de la catastrophe, meurt de la catastrophe.

La mort d'une Française, victime du sinistre, M^{me} la duchesse d'Alençon, met en deuil, directement, une des cours de la Triple : l'Autriche.

Les nationalités échangent des expressions de pitié et de douleur. Les menaces de guerre et, l'on peut dire, de cataclysme universel que redoute le monde d'Occident, disparaissent un instant sous la fumée de l'incendie du bazar de Charité !

Convenez que tout cela mérite attention.

Est-ce que les rois et les puissants du monde se mettraient à réfléchir ?

⁶ NDLR. — Télégramme publié par *Le Petit Journal*, 35^e année, n° 12550, jeudi 6 mai 1897, dernière édition, page 2, colonne 6.

Est-ce que les sinistres décrétés par le Destin leur inspire-
raient assez d'horreur subite pour leur faire comprendre l'abo-
mination des sinistres préparés et décrétés par les diplomaties ?

Espérons-le !

La cruauté des éléments nous ouvrira peut-être les yeux sur
l'infamie de nos cruautés humaines, sur la barbarie des fléaux
que nous déchaînons nous-mêmes contre nous.

Nous n'aurons vraiment le droit de nous indigner contre les
sinistres voulus par la fatalité que lorsque nous aurons renoncé
à ceux que nous consentons nous-mêmes contre nous !

C'est peut-être cela qu'a voulu dire, bien haut, dans un mo-
ment solennel de l'histoire de l'Europe, à la fin du siècle, le ter-
rifiant incendie de la rue Jean-Goujon. La Mort a parlé.

JEAN AICARD.

Quelques jours plus tard, il poursuivit le décryptage des faits
tragiques, autour de trois idées : 1° ils ont contraint les dirigeants
toujours prêts à partir en guerre à revenir à des considérations
plus humaines ; 2° ils ont rapproché les classes sociales, les
sauveteurs des aristocrates ayant été principalement des
ouvriers ou des domestiques ; 3° enfin, ils ont invité l'Église
romaine à une doctrine moins rigoriste et à plus d'indulgence
envers la République et les droits des citoyens.

CONSÉQUENCES ⁷

Nous sommes de ceux qui croient que les conséquences mo-
rales de l'incendie du bazar de Charité seront incalculables.

On a tout d'abord récité les vers d'Alfred de Musset :

⁷ *Le Petit Marseillais* ; coupures de presse non datées conservées par les
archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda
n° 3, pages 89-92.

Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

Plus de quinze jours sont passés, et les chroniques n'ont pas
d'autre aliment que la catastrophe du 4 mai.

La soudaineté, l'étrangeté, la violence du désastre ont frappé
le monde entier.

Rien de plus moderne, de plus dix-neuvième siècle, que l'ubi-
quité de la douleur de Paris. Grâce au télégraphe, la commotion
morale, la vision matérielle du spectacle, ont été propagées en
une heure ou deux dans le monde entier.

Nous savons quelle réponse apitoyée, unanime, l'univers a
faite aussitôt.

Cette réponse n'est-elle qu'un fait moral ?

Non, c'est encore un fait politique. Nous l'avions pressenti ;
cela est aujourd'hui établi. La catastrophe du 4 mai, tragique
fait-divers, est aujourd'hui un fait historique par ses consé-
quences.

À l'extérieur, il a contraint ceux qui sont toujours prêts à
partir en guerre contre la France, il a forcé nos ennemis même
à nous dire, feintes ou réelles, leurs sympathies humaines.

Ces formules de pitié, envoyées par des personnages comme
le sultan que l'Europe pensante accuse de barbarie, de cruauté,
montrent triomphalement que peu à peu les doctrines de pitié
pure gagnent assez de terrain pour qu'on soit forcé, même ne
les professant pas, d'*avoir l'air*, aux yeux du monde, de les
admettre et de les aimer.

Résultat énorme !

Être forcé de feindre la bonté et la pitié, signifie que pitié et
bonté commencent à tenir partout le haut du pavé.

Grâce à l'incendie de la rue Jean-Goujon, le contraste est tel
entre les préparatifs permanents de guerre, qui font de l'Europe

un camp armé, et le cri de douleur lancé par les télégraphes des diplomates, des ambassadeurs et des rois, que les peuples n'ont pu manquer de le voir et de le mesurer.

Il faut beaucoup de livres d'un Voltaire ou d'un Victor Hugo pour amener les hommes à ce point de compréhension des folies et des stupidités politiques. Mais aussi, voilà que le fait horrible de l'incendie et les conséquences qu'il entraîne se trouvent tout à coup plus probants et plus éloquents que tous les livres des philosophes et des poètes.

Pourquoi pleurez-vous si haut sur une centaine de morts, ô vous qui accepteriez de décréter, par la guerre, la mort de quelques millions d'hommes ?

Voilà la question qui répond, à l'heure actuelle, aux témoignages de douleur des chefs de peuple.

Ce fait est immense, il sied d'y insister, de le noter au passage, sur le bronze, en lettres profondes.

Au point de vue intérieur, social, les conséquences sont également considérables. Un rapprochement est sensible entre les classes d'abord, puis entre l'Église et l'État.

Entre les classes, car il devient avéré que l'homme du peuple, l'ouvrier, plombier ou porte faix, le serviteur, cuisinier ou cocher, journellement accusés de haine aveugle contre « le riche, » reconnaît vite un frère dans le riche, quand celui-ci est frappé par une de ces catastrophes qui ne distinguent « ni rang ni classe ».

Les sauveteurs médaillés sont pour la plupart des domestiques et des ouvriers.

Grand fait, auquel a répondu aussitôt de diverses manières toutes généreuses la classe des heureux de ce monde.

Une des plus remarquables réponses a été une conférence à laquelle j'ai eu l'honneur d'assister, et qui, sous la présidence de M. le duc de Broglie, fut donnée par M. Étienne Lamy, dans l'hôtel de M. de Rambuteau.

Sujet : les *Settlements* charitables d'Angleterre et d'Amérique.

Il y fut dit des choses pénétrantes, à la fois très touchantes et très politiques. Politique du cœur, la meilleure ! Il y fut dit que la bonté est décidément le grand éclaircisseur, qu'elle doit marcher en avant, dans toutes les circonstances sociales et humaines. Qu'elle est le commencement et la fin de toute sagesse, qu'on y trouvera la solution des questions les plus ardues ou au moins un moyen d'accommodement, le moyen d'union de tous les hommes, sans distinction, contre les ennemis communs qui s'appellent douleur, maladie, misère, faim et froid !...

Enfin, une des plus saisissantes conséquences de l'incendie du bazar de Charité a été la protestation de tous, — même de S. E. le cardinal Richard, si on lit entre les lignes de sa lettre à M. le président de la République, — contre la tenue générale du discours du R. P. Ollivier, à Notre-Dame.

Ce discours (parfaitement conforme à la pure doctrine catholique, notez-le bien) a été blâmé même par les catholiques.

Catholiques d'aujourd'hui, c'est-à-dire apaisés non pas dans leur foi en Dieu, mais dans leur conception de Dieu.

Ils n'ont pas admis la doctrine de l'incendie-châtiment, du sinistre infligé à des innocents pour le rachat de la France et du monde impie.

Cette protestation a eu un caractère général, populaire, et en même temps politique et religieux.

Rien de plus grave et de plus surprenant.

Léon XIII a conseillé aux catholiques d'accepter la République.

« *Le dogme de la fraternité que l'Évangile a révélé au monde,* écrit le Père Vincent Maumus, dominicain, *c'est l'œuvre impé-rissable de 89 !* » Toutes réserves faites sur les actes de la Convention, le Père Maumus nous montre que les principaux articles des droits de l'homme correspondent aux principaux versets de l'Évangile.

Léon XIII l'affirmait. Beaucoup d'esprits religieux ne voulaient pas l'admettre.

L'incendie du 4 mai a provoqué la parole sectaire du Père Ollivier, et, du coup, le cœur humain des plus dogmatiques a protesté.

Une des maîtresses conséquences du sinistre de la rue Jean-Goujon sera, qu'on le remarque bien, l'évolution avouée de l'Église vers une conception plus indulgente des droits de l'humanité.

C'est là un événement d'une portée extraordinaire.

Il faut remercier le R. P. Ollivier, représentant de l'Église d'hier, d'avoir forcé l'Église d'aujourd'hui à se manifester autrement que dans les encycliques de l'illustre pape qui vit, les yeux fixés sur l'avenir du globe.

JEAN AICARD.

Enfin, quelques semaines plus tard, dans une réflexion plus sereine, il recueillit les leçons de la douleur et de la mort :

LA LEÇON DE LA MORT⁸

(Incendie du Bazar de la Charité, 4 mai 1897.)

I

NOTRE siècle a vécu et il meurt dans les prodiges.

Il n'est pas exact de dire que l'homme ayant imaginé de supputer le temps, et les mesures qu'il y emploie étant artificielles, il n'y a point, à proprement parler, de fin de siècle.

L'homme ne saurait, sans péril pour l'œuvre de la civilisation, — c'est-à-dire de son élévation vers l'Idéal, vers Dieu, si vous voulez, — se placer à toute heure sur ce sommet de la pensée d'où apparaît le double infini de l'espace et du temps. La cons-

⁸ *Cosmopolis, revue internationale*, tome VI, n° 18, juin 1897, pages 728-737.

tante préoccupation de l'éternité déconcerte et décourage. Pour l'homme, qui ne vit pas un siècle, c'est quelque chose qu'un siècle. Et l'idée seule qu'une heure approche qui marquera la fin d'une période de cent années agit fortement sur les esprits et sur les âmes. Voici donc que, par là, l'idée d'achèvement d'une période artificielle devient une réalité active dans l'espace infini et dans le temps éternel.

Or, un siècle agonise qui a vu de grandes choses.

Le précédent s'acheva dans les convulsions révolutionnaires. Le nôtre commença par le triomphe de la Force armée, qui, malgré elle, sema aux quatre coins du monde les germes libertaires qu'elle avait cru étouffer.

La Révolution et l'Empire sont deux actes nécessaires à l'unification future et à la pacification du monde moderne. L'Empire fut révolutionnaire dans ses conséquences involontaires. La Révolution fut chrétienne dans ses intentions profondes, et Léon XIII le reconnaît aujourd'hui.

La Révolution et l'Empire s'en sont allés par le monde, l'une détrôner des rois, l'autre, — impertinence plus grande ! — en fabriquer. Et ces deux gestes des Francs (*gesta Dei per Francos*), nous ont dévoués à subir les haines qu'ils déposèrent au cœur des princes et au cœur des peuples.

La rancune exaspérée de la Prusse fut puissamment secourue par l'inerte rancune de l'Europe en 1870.

Dans cette revanche du monde, il y eut aussi les représailles obscures de Calvin et de Luther contre la France de la Saint-Barthélemy et de la Révocation de l'Édit de Nantes.

Depuis cette date funeste, la France, repliée sur elle-même, espère et travaille.

Admirable dans ses savants, ses penseurs et ses artistes, elle souffre d'autant plus qu'elle se sait diminuée dans sa puissance positive.

De là sont nés des pessimismes théoriques qui accroissent notre malaise. Il ne vient pas uniquement de notre défaite militaire, ce terrible malaise dont toute une littérature est la décourageante expression, soit qu'elle le dépeigne, soit qu'elle cherche nerveusement à le faire oublier. Il nous est venu d'abord du sentiment que nous avions, républicains, d'être isolés dans le monde. Notre joie éclatante, durant la visite des Russes, fut en raison directe de cette tristesse sourde. Joie sainte, naïve, sans calcul ni méfiance, comparable à celle d'un voyageur cheminant seul au désert, et à qui tout à coup un être humain apparaît...

Que trouverez-vous encore, à l'analyse, dans la douleur de la France ?

Vous y trouverez la perte de toute foi, la méfiance pour l'enthousiasme, qui sont communes aux hommes du siècle. La religion apportait aux cœurs de consolants symboles qu'on a brisés. Avec la lettre des symboles on a mutilé les vérités abstraites qu'ils représentaient et que seuls ils pouvaient transmettre aux âmes demeurées élémentaires, à l'esprit des masses. La raison d'être des choses, le sens de la vie qui avait son apparente et suffisante explication dans l'idée de Dieu, — n'est pas démontrable par le raisonnement. La joie de vivre est atteinte. La raison a laissé l'aspiration éperdue ; affolé, le sentiment. L'intuition se raille elle-même. Un homme d'esprit affirme toujours deux choses qui sont les deux contraires. La légitimité de tout est suspectée. La morale, cet instinct de conservation de la Cité, est troublée dans les profondeurs. Et même, y a-t-il une morale ? Où se prendre, quand tout se dérobe, comme à la surface des mers démontées ? où se retrouver, quand nul point fixe n'apparaît au ciel ni sur les eaux ? Le patriotisme, c'est la guerre ; mais pourquoi, à quoi bon une guerre ? Il faut pourtant une patrie, même aux intérêts !... Tout

est menace. L'insécurité est partout. Les classes se haïssent plus que jamais. L'égoïsme le plus féroce règne, non pas seulement subi dans l'acte, qui n'est souvent qu'un réflexe, mais légitimé dans la théorie des expérimentalistes. Les constatations de Darwin semblent consacrer la loi du plus fort. Est-ce à ce chaos que devaient aboutir tant de désirs nobles ? Est-ce à cette décadence qu'aboutissent pour jamais les déclamations des républiques et celles des conquérants ?

La force prime le droit, voilà bien le mot qui, suspendu par M. de Bismarck sur la pensée et sur le cœur du monde, trouble notre repos.

Et au moment où reparaisait devant les tribunaux de France ce drame lamentable et honteux du Panama, qui dénonce la matérialité monstrueuse de toute une catégorie de citoyens puissants, — voici qu'a éclaté la guerre de Grèce.

Alors, toutes nos préoccupations furent aggravées, nos tristesses encore attristées. On s'est interrogé sur les massacres d'Arménie, sur l'impossibilité où se trouve la France de soutenir la cause généreuse, d'imposer à la Turquie le génie humain de la Révolution en faveur de cette race hellène, aujourd'hui chrétienne, dont le passé éclaire l'univers d'un rayonnement immortel. Un Ottoman a écrit : « Serait-ce que vous regrettez une guerre de religion ? » Nullement. Chrétienté, devenu synonyme d'humanité, est aujourd'hui un mot laïque. Et la douleur de l'âme française est à son comble le jour où l'on apprend, par exemple, que les Turcs, pour se protéger contre le feu des Grecs, font marcher devant leurs troupes les femmes grecques prisonnières !...

D'où viendra l'acte ou le mot qui console un peuple, un monde ? le mot qui est une espérance et qui sera assez haut prononcé pour être entendu de tout un siècle agonisant ?

II

C'est la douleur qui enseigne les hommes, mais, en vérité, la mère des grandes douleurs, c'est la Mort. C'est donc elle surtout qui enseigne.

Il ne faut pas en vouloir à ceux qui, emportés par la violence des passions politiques, rappellent, le jour même d'un deuil public, que la Mort est la souveraine égalitaire. C'est là une pensée religieuse qui doit nous mettre tous d'accord.

Si nous avons toujours présentes les leçons que nous donne à toute heure la Mort, nous vaudrions mieux, dans nos esprits et dans nos cœurs ; nous comprendrions mieux que la sympathie humaine est le seul recours de l'homme contre les forces inconnues et aveugles qui l'entourent de toutes parts, contre ce silence éternel des espaces infinis qui épouvantait Pascal ; nous verrions décidément que l'humanité doit chercher en soi son propre recours, sa Providence, et que l'amour, la pitié, la justice de Dieu, ne nous visite que si nous avons trouvé ou créé en nous-mêmes ces choses que l'humanité demande au ciel dans ses prières depuis les commencements des siècles.

La Mort travaille tous les jours et cependant nous l'oublions, et, avec elle, les leçons qu'elle donne.

Pourquoi l'oublions-nous ?

C'est qu'elle nous frappe, à l'ordinaire, isolément, même aux jours affreux des choléras et des pestes. Et aussitôt nous organisons mille moyens de masquer sa face qui terrifie ; nous accumulons les voiles sur ses apparences horribles. Les morts restent à l'abri des regards de la foule ; on ne lui montre que les cercueils constellés d'étoiles d'argent, les crêpes somptueux, les draps funéraires écussonnés, les flambeaux et les fleurs, les panaches secoués au front des chevaux, qui traînent des manteaux à broderies. Et même le cercueil du pauvre s'en va paré au moins d'une branche verte.

Et peu à peu, on s'accoutume à ne pas voir la Mort dans sa hideur, dans sa puissance égalitaire ; on oublie qu'elle est le Voleur au pas muet, qui entre la nuit, qui défigure ceux qu'on aime, et leur crève les yeux et les emporte. On a mis, sur l'horreur des dépouilles mortelles et sur l'horreur des désespoirs survivants, le pieux mensonge d'un rideau tiré. Ou simple ou fastueux, le rideau est opaque, — et l'on oublie la quotidienne leçon de la Mort, cette grande leçon qui nous dit : « Aimez-vous. Retranchez de la somme de vos maux ceux que vous vous faites à vous-mêmes. Prenez en horreur vos haines et vos guerres. N'oubliez pas qu'elles sont le mal que vous vous faites volontairement. N'oubliez pas que, fût-ce loin, très loin de vous, des hommes chaque jour souffrent et meurent par le fer et le feu. Ne parlez sans gravité ni des martyrs du grisou, ni d'aucun enfer social, ni des massacres d'Arménie ou de la guerre de Grèce. Renoncez à pousser les unes contre les autres vos armées modernes et leurs machines explosives, leurs engins sataniques... Rapprochez vos cœurs. Partout on meurt, partout on souffre. Ayez pitié. De qui ? De vous-mêmes. De quel droit oserez-vous demander à vos dieux une pitié, une justice, un amour dont vous n'avez vous-mêmes ni la conscience ni la volonté ? »

Ainsi parle la Mort. Mais on oublie cet enseignement parce qu'on a mis sur Elle des voiles épais qui étouffent pour nous sa grande parole.

III

Alors, voici qu'en plein jour, au cœur d'une grande Cité, un fragile palais de rêve, fait de tous les décors féeriques, un palais où l'Homme insolent s'aide de l'étincelle mystérieuse pour amuser ses enfants et ses femmes avec les tableaux mouvants de la vie et de la joie, — un palais qui est cependant le temple de la Pitié souriante, — se met à flamber tout à coup...

L'incendie, en un quart d'heure, détruit des femmes, chefs-d'œuvre elles-mêmes de grâce, d'esprit, de beauté.

Les rideaux et les vélums s'envolent dans une bouffée de flamme. Les mousselines des robes enveloppent les créatures charmantes, jeunes femmes et jeunes filles, d'une flambée mortelle. Les flammes poursuivent, lèchent et mordent, comme des monstres démoniaques. Les murs du palais deviennent des parois d'abîme, des murailles de tombe. Et dans un fond de fosse où, dix minutes auparavant, les élégances les plus délicates riaient sous des formes de jeunes épouses et de fiancées chéries, princesses et reines, — il n'y a plus que de vagues formes noires sous des lambeaux de parure, — toutes ayant un même geste d'épouvante ; il n'y a plus que des chairs calcinées, des têtes coupées, des poitrines ouvertes, la hideuse promiscuité des cadavres en tas, la terrifiante impudeur de spectres sans nom, et c'est ici la salle de bal, ignoble et puante, d'on ne sait quelle subite danse macabre commandée par Celui qui conduit l'éternel rythme des mondes.

Et, dans la rue, un homme du peuple a dit : « Quelle misère ! Des gens qui faisaient la charité ! »

Il semble en effet qu'il y ait ici une erreur de Dieu, — une stupide maldonne du Destin !... Eh bien ! qui sait ?

IV

Mystiques ou rationaliste, n'entendez-vous pas également la voix de la grande Souveraine la Mort ?

Ce qu'elle dit, le voici :

Elle dit qu'on l'oublie trop et qu'elle ne veut pas. Elle dit qu'on la voile, et qu'en se montrant tout à coup dans sa monstrueuse nudité noire, elle a pour fin le relèvement des cœurs vivants :

« Vous oubliez, dit-elle, ma vérité ; et je vous la rapporte. Sous la belle chair, il y a le squelette ; sous la grâce du jour qui passe, il y a l'éternité. Je vous dépouillerai en une heure, si je le

veux, de vos vêtements et de vos parures que je jetterai dans ma cendre. On ne distinguera pas, sous son masque de suie, la face de la servante de celle de la maîtresse ; et si j'ai ôté à celle-ci ses diamants, on ne saura laquelle bénir avec modestie, laquelle avec pompe... Pourquoi m'oubliez-vous ?... Quand l'Arménie, sanglante mais lointaine, vous appelle, — vous n'entendez pas. Quand l'antique génie des civilisations humaines vous appelle par la voix de la race hellène, — vous n'entendez pas ! Vous n'entendez jamais, quand la Mort ne plane que sur l'horizon, — mais voici qu'elle est sur vous, et vous comprendrez !...

« Un grand soldat, le fils d'un roi de France, à quinze cents lieues de la catastrophe, mourra de la catastrophe.

« Le Sultan rouge, faiseur de massacres, jugera bon de vous dire qu'il déplore l'évènement horrible, sans doute parce que les hommes ne l'ont pas fait.

« Londres viendra consoler Paris.

« Tous les rois, toujours prêts à déclarer la guerre, à commander d'un geste la mort de milliers d'hommes, seront émus ensemble par la mort de cent vingt créatures humaines.

« Les cours de la Triplique seront en deuil à cause de la mort d'une Française, et vous reconnaîtrez l'abomination de vos querelles fratricides quand l'empereur d'Allemagne enverra l'expression noblement courtoise de sa douleur humaine au chef de votre peuple libre dont, politiquement, il ne peut que souhaiter la ruine, au profit de son peuple ! Qu'il aille donc une fois encore, cet empereur, qu'il aille, — l'heure est propice, — s'entretenir, dans la nuit des temples, avec l'Ombre auguste de son père, de ce Frédéric III qui fut un rêveur de paix. Il sait bien ce que lui dira la grande Ombre douloureuse, et quelle solution étrange et sublime est possible, s'il suit les conseils de ce Mort ! Comment se fait-il, ô hommes de France, qu'il vous

parle avec sympathie, à cause de vos martyrs d'aujourd'hui, ce roi d'un pays où de Moltke a proclamé la légitimité des incendies de guerre ? C'est, — soyez en assurés, — c'est que l'Ombre solennelle lui a parlé. Elle lui parle à toute heure. Elle fut l'écolière de la Douleur tragique et de la Mort sanglante. « Je suis, disait un jour Frédéric le Noble, je suis semblable au Chevalier d'Albert Dürer : je porte la mort en croupe ! » Ce que la Mort chuchotait à l'oreille du fier chevalier, — c'est un conseil d'amour et de bonté, au profit du monde... La terre où germent des moissons de haine, peut devenir l'état neutre, le divin royaume où siégerait un tribunal de paix, un chef d'humanité !... Serait-ce que le fils a compris le rêve du père ? Serait-ce que vous allez tous comprendre, ô peuples chrétiens ! De quel droit vous plaindriez-vous de la cruauté du destin ou de l'anarchie divine, — si vous restez cruels à vous-mêmes et si vous fondez tous, en bas comme en haut, votre propre anarchie ? Pour une vaine parole, pour la conquête d'un lopin de terre, vous décrêtez la guerre qui, elle aussi, est incendie et massacre ; mais vous en couvrez l'iniquité sous des noms glorieux, sous des noms de victoires ! Et si j'ai ordonné, moi, une hécatombe sans bataille, qui vous dit que ce n'est pas pour faire resplendir ma vérité ? Peuples guerriers, faiseurs de morts, renoncez aux catastrophes que vous méditez sourdement... Ces victimes du feu vous émeuvent ? Mais qui vous dit que, revenues à moi, elles ne sont pas, dans ma justice, aussi rayonnantes qu'elles sont, à vos yeux, défigurées et terribles ? Qui vous dit que je ne les ai pas faites pour préparer, dans vos âmes vaincues par la pitié, des renouvellements inconnus « où la douleur de l'homme entre comme élément ? »

Et, sur le seuil du palais en feu, les femmes du peuple éteignent dans leurs bras des duchesses incendiées ; les cochers, les cuisiniers, emportent sur leurs poitrines des princesses. Les

inégalités du costume ont disparu, — que dis-je ! ce sont les riches qui sont les nus, et le cœur du pauvre, donnant dans un cri cette pitié qu'il implorait pour lui-même, dit au cadavre du riche : « Mon frère ! »

V

C'est ici la leçon de la Mort.

Il est du devoir des peuples frappés de se courber en réfléchissant, afin de rendre utiles les involontaires victimes. Obéissons à ce devoir.

C'est ici la leçon des catastrophes que l'homme n'a pas préparées. Elles sont moins terribles que celles qu'il décide lui-même dans les cabinets de ses diplomates ; mais il les dénonce comme plus absurdes et plus injustes parce qu'elles lui échappent.

Elles sont ; et rien ne prévaut contre elles. Elles sont l'inexplicable, le fatal, l'inattendu, et c'est pourquoi, bien que moindres, elles parlent si haut.

Lorsque, à Notre-Dame, eut lieu la cérémonie en l'honneur des victimes de l'incendie du 4 mai, le R. P. Ollivier s'écria que Dieu avait voulu des victimes expiatoires pour châtier et enseigner la France et le monde.

Ce cri parut terrible, plus dur que la dure réalité elle-même, et il n'y eut qu'une voix pour blâmer le sombre orateur.

L'Église même, heureuse d'une des conséquences du sinistre, qui fut de mettre dans les apparences, entre elle et la République, un rapprochement depuis longtemps voulu par Léon XIII, a blâmé le P. Ollivier.

À notre tour, dans cet enchaînement de faits qui amène le désaveu public par Mgr le cardinal Richard, des doctrines farouches du catholicisme d'autrefois, — n'aurions-nous pas le droit de voir une volonté providentielle tendant à faire évoluer enfin la rigide immobilité de l'Église dogmatique vers une conception plus humaine des droits du cœur !

Et tout cela nous permet de dire que l'incendie du 4 mai semble, pour la Destinée, la mystérieuse occasion de rassembler d'un seul coup, en les vivifiant au profit du xx^e siècle, les forces morales du siècle qui meurt.

Il est difficile, même pour le P. Ollivier, d'entrer aux conseils de Dieu et de rapporter ce qui s'y passe, mais, ici, l'enchaînement des faits n'a pas besoin d'interprétation métaphysique. Tous les yeux le voient. Et nul doute que ces victimes aient servi la cause de l'unité du Monde.

Sans doute l'idée fut à la fois horrible et enfantine, des peuples primitifs qui sacrifiaient, malgré elles, d'innocentes victimes, et s'imaginaient apaiser, par leurs matérielles souffrances, la colère du Dieu. Les victimes n'enseignent que si elles sont ou volontaires ou faites par le Destin avec cette soudaineté et cet éclat qui rappellent aux égoïstes, aux insensés, aux mauvais, — que le péril veille, que la Mort est toujours tout proche, que la douleur et la haine sont les ennemis communs, que l'Amour est le seul consolateur.

Et tels sont précisément les sentiments et les idées qu'ont soulevés tout à coup, au cœur du monde entier, les horribles détails de l'incendie de la rue Jean-Goujon.

Et si efficace a paru la leçon, qu'il doit être impossible à un vrai religieux de ne pas la croire infligée par Dieu.

Sur l'Europe divisée au fond, toujours prête aux monstruosité de la guerre, mais à cette heure officiellement unie pour le maintien de la paix, spectacle nouveau dans l'histoire, cette union, fait énorme qui marque le commencement d'une ère nouvelle, — sur l'Europe énigmatique et inquiète, un incendie, jaillissant d'une rue de Paris, jette une lueur sinistre... et le monde, le monde armé par la haine et l'intérêt, tressaille tout entier et répond, à la douleur de la France, par des cris d'amour. On entrevoit l'unanimité du monde, comme un fait réel.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que notre idéal commence à se réaliser. Voici venir la confédération des patries qui resteront autonomes afin de se grandir, par l'émulation, au profit des droits de l'Humanité.

Une aube de justice nouvelle, de pitié universalisée se lève. Il a fallu un grand malheur pour nous montrer, bien réel, le rayon nouveau. Et c'est comme ce feu tournant des projections électriques qui répond dans la nuit au canon d'alarme des navires en perdition.

Il convient d'espérer beaucoup d'une humanité si prompte à souffrir d'un malheur infligé à quelques-uns par le hasard. Elle ne peut tarder à renoncer avec horreur aux catastrophes qu'elle a jusqu'ici coutume de préparer avec soin et de déchaîner elle-même contre elle-même. Elle semble comprendre l'horreur de ses cruautés voulues et préméditées, en subissant celles des événements fatals.

Fatals ou providentiels ? qui sait ! Une chose du moins est sûre, c'est que l'inutilité de certaines catastrophes serait un crime. Or, il n'y a pas de crime de Dieu.

À la leçon de la Mort, a répondu un cri d'universelle espérance : Le siècle sans doute mourra consolé.

Paris, 15 mai 1897.

JEAN AICARD.

Le diagnostic effectué par Jean Aicard sur l'état de la société de son temps — divisions internes, perte de la Foi et du sens de la vie, sentiment d'insécurité, haines, égoïsme, droit du plus fort, primauté du matériel, impotence face à toutes les barbaries — pourrait être encore posé de nos jours : la Mort reste « la mère des grandes douleurs », la mort qui fait horreur mais qui rend tous les humains égaux, la mort qu'il accepte quand il l'a programmée mais que l'homme refuse quand elle lui est imposée...

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Les photographies ont été réalisées par Dominique Amann.

Les dessins publiés aux pages 6, 11, 20, 27, 29, 33, 35, 39, 47, 49 et 52, extraits d'un exemplaire très défraîchi du guide *Toulon & ses environs*, ont été restaurés avec le logiciel Photoshop®. De même pour le dessin publié à la page 155.